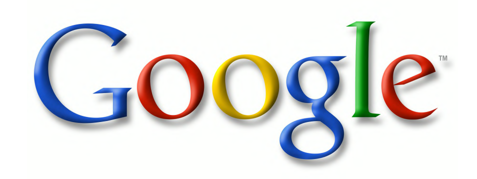





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

LETTRES

DE

JULES DE GONCOURT

Sceaux. — Imprimerie Charaire et fils.

LETTRES

DE

JULES DE GONCOURT

FAC-SIMILÉ DE LETTRE

Portrait d'après un émail de Claudius Popelin

GRAVÉ A L'EAU-FORTE PAR E. ABOT

TROISIÈME MILLE

PARIS
G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS
13, RUE DE GRENELLE, 13

1885



I

Le 20 juin 1870, après trois jours de souffrances, crise définitive de la maladie nerveuse qu'il endurait depuis deux longues années, Jules-Alfred de Goncourt tombait dans un état de sérénité comateuse qu'un témoin de son agonie jugeait assez semblable « à l'endormement d'un petit enfant », et, poussant un soupir, échappait enfin à l'existence que lui-même avait définie « un cauchemar entre deux néants ».

Il était âgé de quarante ans, à peine [1].

1. Extrait du registre des actes de naissances du IIe arrondissement (ancien). Année 1830. Du dimanche dix-neuf décembre mil huit cent trente, onze heures du matin, acte de naissance de Jules-Alfred, que nous avons reconnu être du sexe masculin, né le dix-sept de ce mois, à onze heures du matin, chez ses père et mère, rue Simon, no 22, fils de Mr Marc-Pierre-Huot de Goncourt, ancien officier supérieur, officier de la Légion d'honneur, et de Annette-Cécile Guérin, son épouse. Les té-

Parmi les acharnés à rêver tout haut le songe de la vie, il s'était montré un des plus ardents ; et les amis, accourus près de son lit funéraire, ont conservé un indélébile souvenir de ses yeux désormais sans regards : mélancoliques et passionnés jusque dans la mort, ils exprimaient comme un regret suprême des ambitions irréalisées, des idéals non encore atteints, la littéraire douleur d'une œuvre qui, malgré ses vingt volumes, restait inachevée.

En effet, rien n'avait échappé à l'activité de cet esprit. Histoire, art, roman, théâtre, que n'avait-il pas tenté ? De la courtisane à la grande dame, il avait révélé le XVIII[e] siècle dans l'intimité de ses mœurs ; du vignettiste au grand peintre, il avait tiré de l'oubli les artistes négligés, et ressuscité pour l'avenir l'école française en son époque jusqu'alors la plus dédaignée. Après Balzac, il avait renouvelé une forme littéraire au delà de laquelle rien ne semblait plus

moins sont : M. Louis-David Braun, rentier, âgé de quarante et un ans, demeurant à Paris, rue de la Ferme-des-Mathurins, n° 11 ; et M. Marie-Louis-Jules Lebas de Courmont, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, âgé de quarante et un ans, demeurant à Paris, rue Neuve-St-Augustin, n° 10, oncle de l'enfant. Sur la déclaration à nous faite par le père qui a signé avec les témoins et avec nous, Jean-Jacques Berger, maire du second arrondissement de Paris, après lecture faite.

Signé : HUOT DE GONCOURT, LOUIS BRAUN, J. LEBAS DE COURMONT.

à rêver, et, introduisant la clinique médicale dans la littérature, il avait fait de la physiologie l'instrument nouveau du roman contemporain. Le théâtre, il avait essayé de rompre avec ses préjugés et de vaincre ses conventions. Des maîtresses de Louis XV à la bonne du palier parisien, du salon des encyclopédistes à la boutique de la crémière de la rue des Martyrs, des demoiselles de Châteauroux à Germinie Lacerteux, de Marie-Antoinette à Jupillon, ses livres mêlaient une fervente adoration du passé aux curiosités des réalités du présent, et quand la mort désorganisait ce cerveau ouvert à la chronique imprimée d'hier et aux vivants spectacles d'aujourd'hui, les admirations venaient enfin à son labeur longtemps méconnu. Après les négations, les attaques, l'anonymat quand même, il se faisait autour de ce cercueil un frémissement de jeunesse, et le jour de la mort de son collaborateur, le frère survivant, entrant douloureusement dans le succès, M. Edmond de Goncourt recevait avec larmes la consécration du travail commun et la reconnaissance officielle de la naissante postérité.

Aujourd'hui, après quinze ans, la notoriété n'a fait que grandir, l'œuvre s'est imposée. Elles sont classiques, courantes, indiscutées désormais, les idées exprimées jadis en leur révolutionnaire

nouveauté par les deux écrivains qu'a seule dissociés la mort, et quelque rang qu'on occupe dans la jeune littérature contemporaine, c'est à cet initiateur mort à la peine, c'est à ce frère demeuré vivant pour la tristesse, que les plus retentissants comme les plus humbles font filialement remonter, les uns leurs succès, les autres leurs croyances, et les glorieux d'hier, les célèbres de demain, saluent comme leurs chefs Jules et Edmond de Goncourt.

Cependant, malgré la confession permanente de leur individu, telle qu'elle résulte de leurs œuvres, malgré l'autobiographie artistique et morale, avouée en maintes pages de leurs volumes, ils ne nous semblent jamais avoir tout dit, ces novateurs dont la moindre manifestation intellectuelle nous sollicite et nous séduit. Malgré nous, par l'excès même de la sympathie, nous sommes toujours portés à vouloir entrer plus profondément dans le mécanisme de leur être cérébral. Leur œuvre officielle ne nous suffit pas. Nous désirons pénétrer l'intime et l'inédit de leurs pensées, connaître leurs amitiés, leurs antipathies, ce qu'ils aimaient et comment ils aimaient, quelles idées ils avaient des autres, quel jugement ils portaient sur eux-mêmes; et quand nous les voyons vilipendés par le journal, dénoncés par l'envie, sifflés au théâtre, pour-

suivis sans relâche par toutes les inventives lâchetés des inimitiés littéraires, nous nous demandons par quel ressort supérieur et quelle force, malgré tout invincible, ils ont su résister aux assauts combinés de la jalousie et de la mauvaise foi, nous voulons surprendre le secret d'une volonté qui étonne nos tranquillités et déconcerte nos hésitations.

Ce sont ces révélations que nous allons trouver en toute sincérité dans les lettres de Jules de Goncourt, réunies ici par le soin pieux de M. Edmond de Goncourt son frère, le compagnon de toute sa vie, le collaborateur de tous ses livres, la moitié de son talent et de son cœur, de M. Edmond de Goncourt qui ajoute ainsi la dernière page, et comme l'explication définitive et la conclusion de l'œuvre accomplie ensemble. Écrite par un seul, cette correspondance est manifestement l'expression de la pensée des deux frères. C'est seulement dans les premières lettres que Jules de Goncourt, encore écolier, a des opinions individuelles et parle à la première personne du singulier. Plus tard, à l'époque de la communauté étroite de travail, de l'union intime de la vie artistique, il fait disparaître sa personnalité. Alors, même dans les billets les plus indifférents, il parlera à la première personne du pluriel, et cela pendant vingt ans, depuis son entrée en littérature,

jusqu'aux heures mélancoliques de la santé qui défaille, de la main qui tremble sur le papier fréquemment raturé, et du cerveau que la mort approchante trouble pour la réflexion et refuse aux chefs-d'œuvre.

II

« Écoute-moi, mon cher ami, tu as dix-sept ans. De notre famille, il ne nous reste que des parents. Tu es mon frère, et je suis un peu ton père. C'est vrai, je t'aï un peu élevé. » C'est en ces termes que MM. de Goncourt font parler Pierre de Bréville à son frère Paul, au premier acte de leur pièce, *Henriette Maréchal*, et peut-être, n'est-il pas présomptueux de croire que ce sont leurs propres individus et leurs situations réciproques qu'ils ont ainsi mis en scène. Pierre de Bréville, n'est-ce pas, en effet, Edmond de Goncourt paternel et désabusé, souriant aux gaminantes escapades de Paul de Bréville, l'adolescent aux traits de fille qui sait tout ce qu'il « est convenable et inutile de savoir, l'algèbre, le grec et la philosophie », l'adolescent dans

lequel il me semble voir Jules de Goncourt, le lauréat du concours général, à qui il ne reste rien à apprendre, rien, sinon les femmes, rien, sinon la vie.

« Je n'ai nulle ambition. Je ne ferai rien. C'est une monstruosité, mais c'est comme cela. La plus belle place du monde, la mieux appointée, on me la donnerait que je n'en voudrais pas. Pour moi je trouve que les fonctions publiques si recherchées, si encombrées aujourd'hui, ne valent pas une seule des courbettes qu'on fait pour les obtenir. C'est mon opinion, et comme la chose me regarde, j'ai le droit de m'y tenir. » Ainsi s'exprime Jules dans une lettre à Louis Passy, un camarade de collège. Jules ne veut rien faire, sa résolution est ferme, bien arrêtée, et ce n'est pas Edmond qui la contrariera.

Le jeune homme rêve d'indépendance? En route. Il méprise la politique? D'accord. Veut-il tenter de l'aquarelle? Ils en feront ensemble. Rêve-t-il de l'amour ? Quelle indulgence pour les passionnettes du jeune compagnon qui, à côté de lui, sur la route où ils marchent leur tour de France, en Italie dans la contemplation des villes mortes et des vivants chefs-d'œuvre, met sous sa blouse de voyage, les inquiétudes de cœur, les incertitudes, les vagues projets d'une puberté qui se révèle, et comme la silhouette et

physique et morale d'un moderne Chérubin.

Assurément, on les croirait échappées à la correspondance idéale et inédite du Chérubin de Beaumarchais, ces premières lettres où Jules de Goncourt confesse son admiration pour Byron et son *Don Juan*, ces lettres où traînent des bouts de rubans manifestement tombés de la guitare de Suzanne, au second acte du *Mariage de Figaro*.

« Le mardi-gras de l'an 1857, écrit-il, votre serviteur saluera sur la place Saint-Marc, la chère et jolie personne dont il a le portrait au bout des yeux. Demandez-lui si elle voudra bien se souvenir jusque-là d'un cavalier servant dont le cœur et le domino attendent les couleurs aimées. »

Et que les couleurs aimées arrivent sous la figure d'un « tendre lien de soie rouge coupé sur la gorge, sur le sein », il ajoute :

« Dites que la petite bande rouge est la dame de compagnie de mon cœur. J'ai dû lire cette phrase dans une mandoline. Il n'y a de beau que les romans qui ne finissent pas. Dites encore à la chère personne que deux pensées qui s'embrassent sans le savoir et qui s'aiment sans se le dire, sont la plus tendre des communions, et que le souvenir d'une seconde vous joue, je ne sais où en vous-même, de petites symphonies

sans paroles qui donnent pendant des heures le bal aux idées roses et bleues. »

Et puis, peu à peu, Chérubin s'émancipe, entre dans des loges par les fenêtres, en sort avec un rendez-vous; d'autres fois il ira aux rendez-vous par les fenêtres et il en sortira avec un haut-le-cœur, comme dans cette aventure d'actrice mélancolique sous les baisers, philosophant sous les caresses, une galanterie qui commence par une escalade et finit par une désillusion.

Car c'est aux tempéraments comme celui de Chérubin que le désabusement vient vite avec l'ironie, et bientôt, comme Pierre de Bréville, Jules de Goncourt pourra répondre à la fameuse question :

— Est-ce que tu aimes ça, toi, les jeunes filles?

— Mon ami, je commence.

Et c'est lecture touchante alors, de voir avec quel emportement de désillusion il se met à amuser les enfants. Grave symptôme chez certains hommes, que cette fièvre qu'ils apportent à l'agrément de la jeunesse. Les enfants, les fillettes surtout, n'ont guère de patitos plus dévoués que ceux-là qui ne veulent plus rien de la femme et que la possession a cessé d'intéresser. Les gamines semblent les consoler des grandes personnes qu'ils ont trop eues. Ces relations toutes de délicate camaraderie, ces affections

sans conséquence les reposent de la fatigue des persévérantes fidélités et de l'ennui des liaisons brutalement rompues à la fin « à peu près comme un porteur d'eau romprait avec une connaissance ». Et alors quels jeux ! quelles plaisanteries ! Ce sont des cache-cache, des colin-maillard, des trente-un, un pantin qu'on dessine, un essuie-plume qu'on envoie, l'échange des petits cadeaux qui aggravent l'amitié. Des aveux dans ce qu'on ne dit pas, des réticences dans ce qu'on avoue, des libertés qui mènent à des enfantillages, l'espiègle familiarité des jeux innocents, tout ce que les grandes mélancolies trouvent de raffiné délassement dans le rude travail de distraire les enfances, le cœur qui s'étudie à s'ignorer, les caractères qui peu à peu se pénètrent, vous trouvez tout cela dans les lettres à Mlle Marcille, où dans les *éternellement à vous* qui raillent et qui blaguent, il y a plus de tendresse encore que d'ironie, plus de tristesse encore que d'esprit ; et qui sait si nous n'avons pas là, dans ces pages qui sourient aux larmes, les études premières de *Renée Mauperin*, et si, de Chérubin désabusé, n'est pas sorti ce Denoisel, ce Parisien délicat, gobeur et sceptique, mélancolique et tintamarresque, que Gavarni retrouvera dans les deux de Goncourt et accueillera paternel-

lement comme un héritier direct de sa famille intellectuelle?

III

Ces lettres sont nombreuses qui sont adressées à Gavarni. Gavarni, il faut le dire, car c'est encore un honneur pour lui, Gavarni fut le grand éducateur des Goncourt; c'est à celui qu'ils ont appelé le grand peintre de mœurs du XIX[e] siècle, qu'ils doivent le meilleur de leur œuvre, le meilleur de leur talent.

La littérature de tout temps les avait tentés, et, nous l'avons vu, c'est le premier mot d'une des lettres de Jules, ne rien faire, sinon de la littérature. Mais au début, les deux frères avaient difficilement aperçu l'intérêt du réel. D'abord, égarés dans les périphrases de Jules Janin, emportés par l'amphigouri romantique, ils avaient produit des tentatives osées, mais confuses, où l'indépendance de l'idée se dégageait mal dans l'esclavage du style; et détournés quand même du spectacle du présent, ils s'étaient enfermés dans la garde-robe parfumée de l'histoire. Un hasard, la fondation d'un jour-

nal, mettait soudainement leurs esprits en relation avec Gavarni. Alors le Parisien autochtone, l'amoureux de pavé et de tout ce qui y pousse de morbide, le grand dépisteur de femmes, le spirituel observateur d'attitudes, par sa conversation, par sa vie mêlée à la leur, les tirait de leur musée de souvenirs et, les arrachant insensiblement à la contemplation des choses et des hommes du temps passé, leur apprenait à regarder autour d'eux, à aimer la foule du boulevard, la foule vivante, moderne et grouillante d'où il retirait ses dessins et où il étudiait ses légendes.

Peu à peu, sous sa pénétrante influence, MM. de Goncourt s'éveillaient à l'intérêt du réel, à la curiosité du coudoyé. Ils comprenaient quelle place restait encore à prendre dans ce roman contemporain laissé si désert depuis la mort de Balzac. L'histoire abandonnée, ils se mettaient à des études de la vie vécue, ils tentaient de « donner au roman les droits de la vérité moderne, en peignant des choses qui nous touchent et nous font saigner le cœur ». Alors ils écrivaient *Charles Demailly*, *Manette Salomon*, *Sœur Philomène*, *Renée Maupérin*, *Madame Gervaisais*, *Germinie Lacerteux.* Leurs études, soudainement, allaient de la littérature à l'art, de l'hôpital au salon, du ruisseau

à l'église. Écrivains ou artistes, sœur de charité ou jeune fille mondaine, prostituée ou dévote, ils ont exprimé toutes les diathèses intellectuelles des névroses, toutes les mélancolies des esprits surmenés jointes aux mélancolies des paysages parisiens où s'attardent des vices et se promènent des misères.

Autrement que Gavarni, autant que Gavarni, les Goncourt montraient un sens supérieur, une haute intelligence de tous les détails psychiques dont se compose la vie telle que la littérature l'avait trop dédaignée avant eux. Comme lui, d'après lui, autant que lui, ils savent poser un personnage avec un mot, une situation avec un dialogue. Et, certains jours où l'on regarde les planches avant la lettre de l'œuvre de Gavarni, confondant les trois talents et réunissant les deux maîtres, il semble que ces dessins à la légende absente soient l'illustration des *Idées et Sensations*, ce volume de philosophiques légendes où manquent les dessins. Involontairement, par un mouvement critique de l'esprit, on les réunit comme ils se sont réunis eux-mêmes dans ce volume sur Gavarni, où, parvenus à la renommée, du haut de leur notoriété artistique et de leur retentissante situation littéraire, les deux frères, réparant les injustices et devançant l'avenir, décernaient à

leur ami et à leur maître une place dans l'art français à côté de Watteau, et lui attribuaient le premier rang dans la peinture de mœurs et l'observation moderne, après l'auteur de la *Comédie humaine :* Honoré de Balzac.

Les lettres de Jules de Goncourt nous montrent la familiarité quotidienne de cette fréquentation, la gaminerie de cette intimité, d'une intimité qui va dans l'abandon jusqu'à railler les préjugés et les parti-pris de l'artiste. Le cœur à cœur intellectuel de cette liaison, nous le trouvons dans ces pages qui, à tout moment, du pays le plus reculé de leurs voyages, s'envolent vers Gavarni et sa maison d'Auteuil, nous le trouvons dans ces pages, significativement signées Litreboit, la caricature de Little Boys, ce compliment anglais et ce sobriquet dandy par lequel Gavarni, rendant d'avance justice pour justice et hommage pour hommage, donnait, lui aussi, une place d'honneur aux romanciers de *Renée Maupérin*, de *Manette Salomon* et de *Germinie Lacerteux*, et les élevait au rang des maîtres, en les appelant : « Mes petits ».

IV

Des maîtres, oui, mais avec quelles difficultés, quelle lente montée vers la célébrité, quel pénible établissement dans le succès! Tristesses de l'inconnu, joies de la notoriété qui commence, plaisir douloureux des espérances, grandes illusions qu'un coup de sifflet abat, mépris pour les imbéciles qui s'acharnent, coups de chapeau cérémonieux et hautains aux critiques qui se découvrent enfin devant eux, poignées de main à toute nouveauté qui passe, à tout livre, d'où qu'il vienne, pourvu qu'il ait « des phrases de lumière, des pages de soleil, des épithètes qu'on respire, des idées qui fleurissent sur la tige des mots »; fraternités avec les Saint-Victor, les Gautier, les Sainte-Beuve et les Michelet; critiques intimes, sévères connaissances de soi-même, comme cette analyse de leur *Sœur Philomène*, si fièrement chuchotée sur la pointe des pieds, à l'oreille du grand Flaubert; l'œuvre des deux frères avec sa genèse, son épanouissement, ses ambitions et ses colères, et son art, et ses larmes, et son ironie, écoutez-la tout entière par-

ler, chanter, bruire dans ces lettres qui mêlent au nombre de la musique la pyrotechnie flamboyante du style.

La phrase va, vient, marche, vole, ricoche, étincelle. Que d'ironies dans ces sous-entendus, que d'esprit dans ces suspensions! Les ponctuations même ont leur rôle et font parler jusqu'au silence. C'est l'entrain, la verve, la causerie du salon, la charge de l'atelier, la trouvaille de la conversation, les petits bonheurs de la parole et de l'écritoire. Puis, tout à coup, au détour soudain d'un paragraphe, dans une période sonore et balancée comme la période d'un orateur, passe une conception profonde, un aperçu philosophique qui, par la concision et la fantaisie de sa formule, mêle la grandeur mélancolique d'un Pascal au poétique caprice d'un Henri Heine. C'est merveille alors de voir comment ces lettres, même les plus improvisées, même les plus courantes, trouvent le mot pour toutes les finesses, les diminutifs pour toutes les nuances, le trait pour tous les scepticismes et pour le scepticisme même de la blague. Qu'il s'agisse de Florence et de ses rues pleines de la gaieté dansante du carnaval, d'une échappée de nature, d'un tableau de grand maître, d'un livre de grand écrivain, c'est merveille de suivre le travail de cette plume toujours en invention d'habileté pour fixer les

plus fugitives impressions de la pensée, pour faire jaillir quand même la couleur hors de la phrase inerte et faire sortir la vie du timbre inanimé des mots.

« La langue française, dit, à un souper chez la *Faustin*, un écrivain étranger, la langue française me fait l'effet d'une espèce d'instrument dans lequel les inventeurs auraient bonassement cherché la clarté, la logique, le gros à peu près de la définition, et il se trouve que cet instrument est, à l'heure actuelle, manié par les gens les plus nerveux, les plus sensitifs, les plus chercheurs de la notation des sensations indescriptibles, les moins susceptibles de se satisfaire du gros à peu près de leurs bien portants devanciers. »

Dans ce bout de conversation d'un de ses romans personnels, M. Edmond de Goncourt donne excellemment la raison et la formule du style compliqué et de l'écriture à frémissements dont son frère et lui furent les inventeurs. Avec le raffinement des esprits et le développement suraigu de la sensibilité, il est hors de doute que la langue, telle que l'a écrite et parlée le XVIIIe siècle, s'est trouvée, à une heure donnée de la littérature, tout à fait impuissante à exprimer dans leur maladive variété toutes les modifications pathologiques de l'âme moderne. Pour

des effets nouveaux, multiples, intenses, les Goncourt ont créé une langue spéciale qui donne à la prose française quelque chose de la cadence, de la souplesse, de la sonorité d'un vers latin de Claudien, et combine dans un amalgame original les subtilités d'un Pétrone avec la nerveuse éloquence d'un Agrippa d'Aubigné ; une langue qui recrute ses termes partout où elle peut, qui accepte tous les vocables, s'accommode de toutes les constructions ; une langue mouvementée, vivante, et qui chante, et qui peint, et qui parle. Leur phrase se tord, se renverse, se disloque, met les compléments directs à la tête, comme la phrase latine, campe les mots au neutre, fait permuter les adjectifs avec les substantifs, à l'imitation de la phrase grecque ; s'emplit d'incidents et de génitifs, s'alourdit avec les spondées, danse avec les dactyles, et s'affranchit des vieilles règles pour pouvoir, en toute franchise, exprimer les sensations dans leur infini de nouveauté et leur intensité de violence ; une phrase vive et spirituelle dont l'apparente incorrection cache une science approfondie de la mécanique littéraire ; une phrase qui se sauve de la critique par la réussite de ses audaces ; une langue d'une virtuosité merveilleuse, une langue à la fois musicale et plastique qui révolutionne classiquement la syntaxe, mais

dans laquelle on sent vibrer, et partout et quand même, les nerfs de l'artiste et l'émotion de l'écrivain.

Langue de décadence, disent les critiques sérieux, lesquels affectent de ne jamais observer que, en France, tous les écrivains originaux sont justement ceux-là qui ont rompu avec les traditions de la langue officielle.

Est-ce que Agrippa d'Aubigné, est-ce que Honoré de Balzac, est-ce que Diderot, est-ce que Michelet, est-ce que Chateaubriand, est-ce que Gustave Flaubert même ont écrit correctement au sens grammatical et strictement scolaire du mot? Non, certes! s'ils sont grands, c'est qu'ils ont parlé leur langue avec un accent particulier, avec une liberté si savante et si haute que jamais syntaxe au monde ne balancera leur triomphante incorrection. Et puis, il faut en prendre son parti, l'histoire littéraire n'entre pas dans ces minces querelles, dans ces détails d'alignement et de voirie artistique. Pour la postérité, Ovide vaut Virgile, Saint-Amant égale Racine, et il en est beaucoup auxquels Restif de la Bretonne paraît plus intéressant que Voltaire. Ce qui vit dans un écrivain, c'est moins son œuvre, qui se démode et qu'on néglige à la longue, que le souvenir de la nouveauté, la mémoire de la tentative dont cette œuvre fut l'expression, du sys-

tème dont elle fut la manifestation. Les audacieux et les chercheurs ont leur place certaine dans les histoires de l'avenir, et les Goncourt éprouveront cette justice des temps futurs.

Supprimez leur œuvre entière, par ce seul volume de correspondance, leur nom vivrait, incontesté, parmi les écrivains au grand style.

V

Et qu'il soit permis ici de ne pas ajouter une créance immodérée à la note trop modeste de M. Edmond de Goncourt : « Tout le temps de notre existence à deux, dit-il, mon frère a été l'épistolaire de nos correspondances, des lettres signées Jules comme des lettres signées Edmond et Jules. Qu'il y ait eu quelque conversation, quelque causerie entre nous sur le sens d'une lettre avant de l'écrire, qu'il y ait eu quelquefois une expression donnée par moi, c'est possible; mais la forme, la vivacité et l'esprit des lettres lui appartiennent entièrement. »

Entièrement? Non! L'analyse la plus superficielle prouve le contraire.

Combien, en effet, des pensées écrites de la

main de Jules de Goncourt sont entrées dans l'œuvre commune; combien dans les *Hommes de lettres*, combien dans *Idées et Sensations?* Les histologistes littéraires relèveront tous ces bouts de phrases à la La Bruyère dont M. de Goncourt se désintéresse avec une véritable recherche de coquetterie. Le cliquetis de l'esprit, soit — consentons, s'il lui plaît, à ce que demande son ambition heureuse de descendre, et accordons qu'il ne vient pas de lui; — mais la portée philosophique, la sérénité du point de vue, la profondeur d'analyse humaine! Et pourquoi, lui, l'incessant collaborateur de leur œuvre considérable, pourquoi, aujourd'hui, se défend-il d'avoir collaboré à ces lettres qui, jour par jour, expliquent leurs travaux, les éclairent et les complètent.

Pourquoi s'en tient-il à confesser qu'il a parfois trouvé les thèmes sur lesquels furent brodées des variations d'une si heureuse fantaisie et d'un si parfait dilettantisme? Est-ce une question de forme? M. Edmond de Goncourt veut-il laisser entendre que, s'il est capable d'écrire un roman, il se refuse les épistolaires qualités, seules magistralement possédées par Jules de Goncourt? Mais dans l'intempérance de son abnégation, il a trop aisément oublié la lettre que, au lendemain de la mort de son frère, lui-même écrivit à M. Émile Zola : lettre importante pour

établir la vérité, éclairer la critique, et qu'il faut bien citer ici, dût-on blesser la délicatesse du signataire et fâcher sa timidité, puisque, en dehors de sa valeur propre, cette lettre fournit sur Jules de Goncourt des renseignements qu'aucun autre document et qu'aucun autre témoignage ne pourrait donner avec autant d'autorité.

Bar-sur-Seine, juillet 1870.

« Si je n'avais pas été souffrant en arrivant dans ma famille, je vous aurais répondu plus tôt, je vous aurais répété combien j'étais touché et reconnaissant de toutes les marques de de sympathie courageuse que vous nous avez données, je vous aurais dit combien vos deux lettres m'avaient été douces dans ma douleur; je vous aurais demandé à échanger, selon le désir de mon frère arrêté par la maladie, la mort, nos relations lointaines et épistolaires en une amitié intime.

« J'ai sous les yeux votre lettre, et devant la demande que vous me faites de la cause de sa mort, je me laisse aller à causer avec vous, à répandre dans votre cœur ami toutes les interrogations que je me suis adressées, toutes les

suppositions que j'ai forgées, avec les cruelles découvertes et les amères retrouvailles du passé, sans pouvoir toutefois m'expliquer cette mort, bien plus faite pour moi que pour lui ; je suis un mélancolique, un rêvasseur, tandis que lui, était fait de gaieté, de vivacité d'esprit, de logique, d'ironie.

« A mon sentiment, mon frère est mort du travail, et surtout de l'élaboration de la forme, de la ciselure de la phrase, du travail du style. Je le vois encore reprenant des morceaux écrits en commun, et qui nous avaient satisfaits tout d'abord, les retravaillant des heures, des demi-journées, avec une opiniâtreté presque colère, changeant ici une épithète, là faisant entrer dans une phrase un rythme, plus loin reprenant un tour, fatigant et usant sa cervelle à la poursuite de cette perfection si difficile, parfois impossible de la langue française, dans l'expression des choses et des sensations modernes. Après ce labeur, je me le rappelle maintenant, il restait de longs moments brisé sur un divan, silencieux et fumant.

« Ajoutez à cela que, quand nous composions, nous nous enfermions des trois ou quatre jours, sans sortir, sans voir un vivant. C'était pour moi la seule manière de faire quelque chose qui vaille ; car nous pensions que ce n'est pas tant

l'écriture mise sur du papier qui fait un bon roman, que l'incubation, la formation silencieuse en vous des personnages, la réalité apportée à la fiction, et que vous n'obtenez que par les accès d'une forte fièvre hallucinatoire, qui ne s'attrape que dans une claustration absolue. Je crois encore ce procédé de composition le seul bon pour le roman, mais je crains bien qu'il ne soit pas hygiénique.

« Songez enfin que toute notre œuvre, et c'est peut-être son originalité, originalité durement payée, repose sur la maladie nerveuse, que ces peintures de la maladie nous les avons tirées de nous-mêmes, et qu'à force de nous détailler, de nous étudier, de nous disséquer, nous sommes arrivés à une sensitivité supra-aiguë, que blessaient les infiniment petits de la vie. Je dis « nous », car quand nous avons fait *Charles Demailly*, j'étais plus malade que lui. Hélas! il a pris la corde depuis. *Charles Demailly!* c'est bien singulier, écrire son histoire quinze ans d'avance! Cette histoire, cependant, n'a pas été, Dieu merci, tout à fait aussi horrible.

« Il n'y a eu jamais chez lui, de conception déraisonnable; il y avait surtout la perte de l'attention et comme un enfoncement de sa personne encore vivante dans un lointain mystérieux. Il était avec moi et je ne le sentais pas avec moi. Il n'y

a pas longtemps que je lui disais : « Jules, où es-tu, mon ami? » Il me répondait, après quelques instants de silence : « Dans les espaces... vides. » Et, pourtant, dans nos promenades, le matin même de la crise qui l'a tué, il trouvait une expression pittoresque pour caractériser un passant, une expression peinte pour noter un effet du ciel.

« Cela me soulage et semble adoucir mon chagrin de vous parler de lui, et je continue.

« Je cherche encore et je trouve une autre cause. Moi, j'étais collectionneur, j'étais souvent distrait de mon métier par une babiole, par une bêtise; lui, beaucoup moins passionné pour la possession des choses d'art, était surtout collectionneur par déférence pour ce que j'aimais, par une touchante immolation à mes goûts. Il n'aimait ni la campagne, ni le monde; il avait une certaine paresse de corps pour les exercices violents, les armes, la chasse, le mouvement physique. Sa pensée donc n'était pas un seul moment enlevée à la littérature par un plaisir, une occupation, une passion, que sais-je? — l'amour pour une femme ou pour des enfants; et quand la littérature devient ainsi la maîtresse exclusive d'un cerveau, c'est triste à dire, la médecine voit, dans cette préoccupation unique et fixe, un commencement de monomanie.

« Il est évident que, pour un être ainsi consti-

tué, ainsi fait, ainsi amoureux des lettres, vivant uniquement sur et pour le livre qui allait paraître, un échec, une déception apportaient une blessure qu'il mettait un certain orgueil à dissimuler aux autres comme à moi-même, et il n'est pas douteux que les fortunes malheureuses d'*Henriette Maréchal* et de *Madame Gervaisais*, n'aggravèrent un état déjà maladif.

« Ce fut surtout la chute d'*Henriette Maréchal* qui lui fut sensible, au moment où, plein de courage et d'énergie, il présenta une nouvelle pièce écrite au milieu de crises de foie intolérables, et qu'il se sentit le théâtre fermé. En effet, il croyait avoir une vocation pour le théâtre, il croyait posséder des qualités de dialogue que que j'avoue ne point avoir, et que je trouve franchement chez lui supérieures à celles de ses contemporains ; et ce refus venait au moment où il comptait prendre une revanche avec *Blanche de la Rochedragon (la Patrie en danger*), où il rêvait de faire de grandes comédies satiriques modernes. Je me rappelle que c'était un de ses plus doux rêves, de se mettre aussitôt son rétablissement à une grande satire théâtrale de ce temps, sous le titre : *la Blague*, en même temps que nous travaillerions à un roman qui devait être le complément de *Germinie Lacerteux*.

« Dans les causes meurtrières qui ne procè-

dent ni de l'intelligence ni du moral, je ne sais rien. Il n'a fait quelques excès de femme que tout jeune; il ne buvait jamais un verre de liqueur. Je ne trouve, dans sa vie, que des excès de tabac, il est vrai du plus violent et du plus fort, avec lequel nous nous stupéfions pendant les entr'actes du travail. Mais le tabac et les causes physiques ont-elles l'influence que leur prêtent certains médecins?

« J'ai toujours dans la mémoire cette terrible proposition formulée devant moi par Beni-Barde, le médecin qui l'a soigné et qui a étudié tant de maladies nerveuses : « Dix ans d'excès de femme, dix ans d'excès de boisson, dix ans d'excès de n'importe quoi, quelquefois démolissent moins un homme qu'une heure, une seule heure d'émotion morale. »

« Une proposition à méditer pour nous tous gens de lettres, pour vous qui travaillez dans notre genre et qui êtes nerveux. Il faut vous distraire parfois de votre métier, combattre l'excès de la pensée par la fatigue physique, vous occuper de la bête qui est en vous et lui faire prendre de la vie matérielle tout ce que vous pouvez lui donner, travailler à vous faire un épiderme de bronze. Ce sont, dans notre dur métier, les conditions pour vivre, pour durer, pour réaliser tout ce que vous êtes en droit d'ob-

tenir de la nature de votre talent, bonheur et récompense refusés à mon frère. »

VI

Et maintenant les voici encore une fois l'un auprès de l'autre dans ce dernier volume, ces deux frères dont la mère, à son lit d'agonie, joignait prophétiquement les deux mains. Jules et Edmond de Goncourt, les voici inséparables dans leurs lettres comme ils étaient déjà réunis dans leurs romans et leurs livres d'histoire, comme ils sont réunis dans les respects d'une jeunesse lectrice de leurs œuvres, admiratrice de leur caractère, appliquée à l'imitation de leur exemple. « J'ai vu hier la gloire, chez un brocanteur, disent avec résignation les *Idées et Sensations*, une tête de mort couronnée de lauriers. » Mais rien n'est absolu en ce monde, rien, pas même les paradoxes, et M. Edmond de Goncourt peut désormais juger de l'injustice de cet aphorisme, aujourd'hui qu'à la négation de ses débuts succède la retentissante notoriété de son nom, maintenant qu'à l'isolement des premières heures succède l'empressement de toute une lit-

térature qui, dans cette maison d'Auteuil, toute pleine du souvenir de son frère, tâche de lui rendre moins douloureuses la tristesse d'un succès et l'amertume d'une maîtrise où l'indestructible mort l'a fait entrer tout seul [1].

HENRY CÉARD.

1. Extrait du registre des actes de décès du seizième arrondissement. 1870. — L'an mil huit cent soixante-dix, le vingt juin, à quatre heures du soir, devant nous, Officier de l'état civil du seizième arrondissement de Paris, ont comparu : Eugène-Auguste Labille âgé de vingt-quatre ans, propriétaire à Bar-sur-Seine, et Édouard Lefebvre de Béhaine âgé de quarante et un ans, premier secrétaire de l'Ambassade de France à Rome, y demeurant, tous deux cousins du défunt, lesquels nous ont déclaré que ce matin à neuf heures est décédé en son domicile à Paris, Boulevard Montmorency, 53, Jules-Alfred Huot de Goncourt, âgé de trente-neuf ans, homme de lettres, né à Paris, célibataire, fils de Charles-Antoine Huot de Goncourt, et de Annette-Cécile Guérin, son épouse, décédés. Après nous être assuré du décès, nous avons dressé le présent acte que les déclarants ont signé avec nous après lecture faite.

Signé : LABILLE, DE BÉHAINE, BARON DE BONNEMAINS, maire.

LETTRES

DE

JULES DE GONCOURT

A LOUIS PASSY [1]

Mardi 5 septembre (1848) [2], château de Magny.

Mon cher Louis,

Ma pauvre mère est mourante. Elle allait mieux, comme je te l'écrivais, lorsqu'il y a quinze jours, elle fut obligée de se mettre au lit avec la fièvre. Depuis ce jour, mon bien cher ami, son état n'a fait qu'empirer, et elle est maintenant dans un état désespéré. Edmond est heureusement ici depuis quelques jours. Nous serons plus forts à deux pour supporter l'horrible coup, qui menace de nous frapper. Hélas! mon bien cher Louis, puisses-tu ne jamais être accablé d'un

1. M. Louis Passy, député de l'Eure, qui a été l'ami intime de l'enfance et de la jeunesse de mon frère.

2. Quand la lettre n'est pas datée, je rétablis la date; seulement, comme il se trouve quelques dates, dont je ne suis pas parfaitement sûr, je donne la date entre parenthèses.

malheur pareil au nôtre! Je n'ai pas la force de t'en écrire plus long. Adieu. Pense à moi et plains-moi[1]!

Ton ami de cœur,

JULES.

1. Mon frère étant né le 16 décembre 1830, ces premières lettres de 1848, sont des lettres d'un jeune homme de 17 ans, d'un jeune homme qui n'a pas encore 18 ans. A ces premières lettres, comme curiosité, je joins une lettre, écrite vers l'âge de 13 ans et demi.

Ce 23 août 1844.

Cher Louis,

Je devais t'écrire hier, mais cela m'a été impossible. Tu me pardonneras, je l'espère. Je suis depuis deux jours à Nancy, ville charmante, embellie de places magnifiques et de promenades, dont l'une, où nous allons nous promener tous les soirs, me rappelle les Tuileries. Bien que je sois en vacance, je ne m'amuse pas cette année comme les autres; peut-être est-ce que c'est parce que j'ai été gâté par ton agréable société et par toutes les bontés de ton excellente mère. Et toi, t'amuses-tu bien à Étuf? Prends-tu beaucoup de papillons et de poissons avec Blanche? Fais-tu de belles promenades et de belles chasses avec ton père? Donne-moi des détails sur tout cela, car ils m'intéressent beaucoup. Ma lettre t'arrivera le jour de ta fête, et je saisis cette occasion pour te renouveler l'expression de mon attachement bien sincère. J'ai rencontré, le jour de mon départ, M. Pourrat (le précepteur de Louis Passy) avec ses deux enfants. Antonin a l'air d'être bien bon garçon. Répondsmoi le plus tôt possible. Ta lettre me fera le plus grand plaisir. Je pars demain pour Neufchâteau Adieu, mon cher Louis. Ma mère se joint à moi pour t'embrasser tendrement ainsi que Blanche et se rappeler au bon souvenir da ta mère et de toute ta famille. Mon frère réclame aussi une part de ce souvenir.

Ton ami de cœur,

JULES.

P. S. J'ai été le jour de mon départ à l'Ambigu voir le *Miracle des roses*, drame magnifique mais un peu long. Le lendemain j'ai été voir les *Sept châteaux du diable*. C'est amusant, c'est charmant, c'est délicieux. Regaillette!!! Canuche!!!

A LOUIS PASSY

Paris, dimanche 24 septembre (1848).

Mon bien cher ami,

De retour de Magny depuis hier seulement, j'ai trouvé tes deux bonnes lettres à mon arrivée. Je comprends ton inquiétude de ne point encore avoir reçu de mes nouvelles. Rassure-toi, j'ai encore la force et l'énergie morale d'écrire quelques mots à un ami.

Mon bien cher Louis, merci de ton souvenir! merci de ta vieille amitié! J'en avais besoin dans mon malheur. S'il n'est point de consolation pour la perte que je viens de faire, c'est du moins un adoucissement pour moi que de trouver du cœur et des larmes chez tous ceux qui ont connu ma mère. Mes amis (toi, le premier, bien entendu, mon cher Louis), je suis fier et heureux de te le dire, ont tous montré qu'ils méritaient ce nom, et qu'ils avaient pour moi, non point de ces sympathies banales qu'on ne trouve qu'aux jours de plaisirs, mais de ces affections solides qui ne font jamais défaut dans les moments de peine.

J'ai reconnu ta bonne mère dans cette circonstance; mais c'était une épreuve inutile; je la connaissais, je

connaissais toute son affection pour nous deux, avant ce terrible malheur. Ta mère est du nombre des amies de ma mère dont le souvenir nous sera toujours cher; ces amitiés sont une partie de notre héritage; nous ne le répudierons jamais.

Ma pauvre mère est morte, comme je te l'ai écrit, le 5 septembre. Nous avons espéré jusqu'au dernier moment. Ma mère était malade, bien malade, je le savais, lorsque nous l'avons menée à Magny; mais sa maladie, par la nature des crises et des mieux successifs, nous faisait sans cesse passer aux deux extrêmes de l'espérance ou de l'inquiétude. Pendant cette rechute qui devait la tuer, le médecin nous donna chaque jour, pour nous déguiser le péril qu'il savait imminent, des espérances qui devaient être cruellement déçues. Mais, le mardi, on la trouva si mal, qu'on l'administra à deux heures. Quand cette navrante cérémonie fut terminée, ma mère nous dit : Tout est donc terminé? Elle ne voyait pas les approches de la mort, elle ne savait pas qu'elle allait mourir! Une mère tient tant à la vie.

Alors elle fit part à Edmond de ses dernières volontés et joignit nos deux mains. Le râle la prit à quatre heures un quart. Une heure après nous étions orphelins.

Pour elle, je le sais, mon cher Louis, c'est un bonheur. Elle souffrait tant que la mort lui fut une délivrance. Mais pour nous, mon cher Louis, mais pour moi surtout, n'est-ce pas perdre le centre de toutes mes affections, l'objet de tout mon amour? Ma pauvre mère[1]!

1. Mon frère était adoré de ma mère. C'était le dernier né, et par là-dessus le plus joli enfant du monde avec une santé d'une

De mes projets d'avenir que te dire? Quelle carrière entreprendre? A quel état se destiner en ce moment de chaos social, où l'humanité semble avoir le vertige et vaciller comme un homme ivre, dit Bossuet? Notre seul projet, c'est d'aller passer un an ou deux ans en Italie, si on ne s'y bat pas d'ici à six semaines.

Pour mon baccalauréat, mon cher Louis, je suis très content que tu aies l'intention de le passer au mois de janvier. C'est aussi la mienne. . . . . .

. . . .

J'espère que dans huit jours ma tête sera un peu remise, et que je pourrai prendre toutes ces mesures avec toi, avec plus de liberté d'esprit.

Adieu, mon cher Louis, remercie bien de ma part ton père et ta sœur Blanche, et toutes les personnes qui pensent à notre malheur. Quant à toi, merci, mille fois merci. Nous causerons souvent de ma pauvre mère, et j'ai en toi un ami de cœur; je ne l'oublierai pas.

Je t'embrasse bien tendrement, mon bien bon Louis.

JULES.

extrême délicatesse. Quand il eut à commencer ses études, pour ne pas le condamner aux duretés du collège, ma mère abandonna absolument le monde, et se cloîtrant chez elle, se fit son tendre maître d'étude. Et il faut le dire, les succès de l'externe au collège et au grand concours, où, une année, il remporta le second prix de version grecque, de version latine, et le premier accessit d'histoire, en même temps que les triomphes, dans les sociétés d'enfants, du charmant et du spirituel petit diable, avaient fait de l'amour maternel de cette veuve à la triste et solitaire vie, une sorte d'amour passionné et exclusif.

A LOUIS PASSY

Lundi, 11 novembre 1848 (Bar-sur-Seine).

. . . .

D'abord je te prie de me répondre bien exactement aux questions *baccalauréatiques* que je vais te poser :

1° Comment passes-tu? Avec un certificat d'études paternelles, n'est-ce pas? Sais-tu et peux-tu me donner la liste complète des pièces exigées dans ce cas?...

2° Comment fait-on viser et légaliser le tout?

3° Attendras-tu jusqu'au 10 décembre pour faire ces démarches? En ce cas nous les ferons ensemble.

Tu m'apprends que les examens sont très faciles *pro momento*. Tant mieux! Mais est-on aussi facile pour les questions de discipline? J'entends par là : si on vous laisse facilement passer sans avoir fait de philosophie au collège, et moyennant certificat d'études domestiques.

. . . .

. . . .

Permets-moi de te remercier de n'avoir pas voulu passer avant ton ami, c'est bien, c'est très bien et j'en suis très heureux. Car tu conçois combien il m'aurait coûté de passer sans toi cet examen, que je croyais passer *tecum*. A deux on se partage l'ennui et on se prête du courage. Peste! comme tu es avancé! Tu m'effrayes presque. Pour moi, mon cher Louis, je vais

toujours mon petit bonhomme de chemin. Dans ce moment je viens de finir d'apprendre l'histoire romaine. Voici donc le bilan de mon savoir. Je sais la philosophie, l'histoire ancienne, l'histoire romaine. Avant de partir j'apprendrai l'histoire du moyen âge et l'histoire moderne; je réapprendrai la géographie et la littérature et je n'aurai plus du 10 au 30 décembre que les mathématiques, la physique, la chimie et l'histoire naturelle. Voici l'ordre et la marche.

La campagne est encore plus triste que ne doit l'être Paris. La neige tombe sans décesser depuis deux jours, et champs, arbres, jardins, toits, tout est poudré à blanc. C'est du Louis XV, mais bien froid. La Champagne passe à l'état de succursale de la Sibérie, et je pourrais être comparé à un de ces malheureux que le czar transporte dans les mines de cette contrée anticalorifique, si je ne me rôtissais le jour à un feu flambant, et si la nuit la tiède moiteur d'un édredon ne fermait rudement la porte au froid...

Quant à la politique, mon cher Louis, puisqu'il faut toujours que cette diable de question nous prenne à la gorge [1], je t'en dirai deux mots : je vois plus en noir que jamais. . . . .

Écris-moi les nouvelles, les cancans de Paris. Si on pouvait se battre pendant notre examen, nous serions

1. En ces graves années, jeunes ou vieux sont pris par la politique; et dans une lettre précédente, écrite à Louis Passy en juillet, il écrit à ce propos : « Tu es bien bon de me demander pardon, parce que tu parles politique, mais moi aussi je vais te demander pardon, et alors de pardons en pardons, où irons-nous, bon Dieu! Il vaut mieux une bonne fois pour toutes, mon ami, nous engager, sur n'importe quoi, à nous écrire mutuellement tout ce qui nous passera par la tête. Que nos lettres, amies du

reçus d'emblée. Si tu as quelque influence dans les clubs, tâche de faire fixer la bagarre pour ce jour-là, ce serait bien aimable de leur part [1].

Ton ami de cœur,

JULES.

déshabillé, ennemies de la cravate blanche et de l'habit noir, soient de vraies causeries intimes, bien décousues avec toutes leurs irrégularités, leurs négligences, mais aussi leurs franchises. Tu m'appelles « joyeux Jules » : je proteste. Hélas ! mon ami, il faut dire un *De profundis* sur ce joyeux-là. Je réfléchis beaucoup à la politique et j'en parle assez : deux défauts bien molestants pour les amis auxquels on écrit. Mais la révolution de Février, c'est là un de mes plus grands griefs contre elle, nous a tellement pris aux entrailles, que le besoin de politiquer se fait aussi généralement sentir que le besoin de prendre du café. C'est une épidémie dont je suis atteint aussi bien que toi ; tu vas voir, je vais être aussi nébuleux que M. Leroux, aussi effrayant que l'avenir et aussi ennuyeux que tout le monde ».

1. Dans une autre lettre de Bar-sur-Seine, datée du 6 décembre, il confirme son arrivée à Paris le 9, et il ajoute à propos de la permission ministérielle : « Je pense que même sous la République les apostilles ne nuisent pas. En fait de recommandations, nous nous les repasserons, j'espère bien, l'un à l'autre. Je ferai donc chaudement appuyer ma pétition par mon oncle, et la tienne si tu n'as pas de meilleures protections, ce dont je doute : voilà pour la permission. J'irai reprendre mon certificat chez Legay. Rien de plus simple : voilà pour le certificat de rhétorique. Pour celui de philosophie, mon frère me le fera. Et de trois. » — Enfin dans une lettre qui n'a d'autre en-tête que « mercredi soir » il écrit encore à son jeune ami : « J'ai la permission de passer. Beugnot m'a dit aujourd'hui qu'il y aurait des examens dans les premiers jours de la semaine prochaine. Ainsi arrive *dimanche matin*, ce ne sera pas trop tôt. J'ai été hier et aujourd'hui à la Sorbonne. J'ai vu passer hier de Roissy. Il est reçu. Blanchet aussi, je crois, car tous ceux qui ont passé hier ont été reçus. Tu vois que c'est assez rassurant. Aujourd'hui il y en a eu quatre de refusés pour la version, entre autres Delacharme. Ils étaient un peu plus *chiens* (MM. les examinateurs bien entendu) aujourd'hui qu'hier. Je crois que nous aurons une très bonne série. Guigniaut, Damiron, Patin, Leverrier, (qui est assommant) ont examiné. Donc nous ne les aurons pas selon toute probabilité. »

A LOUIS PASSY

Paris, ce 23 mai 1849.

. . . .

. . . .

. . . .

Décidément, mon ami, je persiste dans mon opinion sur mon époque, à savoir qu'elle est terriblement désagréable à bien des gens, et particulièrement à cette classe respectable, qu'on appelle des touristes. Toute l'Europe est émaillée de troubles, d'insurrections, de coups de fusil. La question italienne se brouille diablement. En somme, comme dirait le *Constitutionnel*, l'horizon politique se couvre de nuages.

En sorte que, nous deux Edmond, nous sommes furieux, nous ne décolérons pas de nous voir, par raison de prudence, obligés de renoncer à notre voyage d'Italie, après avoir pris toutes nos mesures, après avoir fait tous les préparatifs, après avoir presque confectionné nos malles pour rendre visite à cette terre classique des artistes et du macaroni.

En revanche, nous sommes décidés à faire un assez long voyage dans le midi de la France, puisque le pays natal du voyou et des émeutes, le pays des

révolutions impromptues, est encore celui où il y a le plus de tranquillité et d'ordre.

Tu vois donc, mon cher ami, et c'est un adoucissement à mes regrets, que notre séparation ne sera pas si longue que je le présumais, car notre voyage ne se prolongera pas, selon toute probabilité, au delà du mois de novembre. Nous hivernerons donc à Paris et nous aurons tout le loisir de nous y voir.

. . . .

Cette bonne littérature. T'es-tu livré au drame dont tu avais jeté les premières assises avant mon départ? La comédie l'a-t-elle emporté sur le genre triste et Momus sur les larmes? Ou bien as-tu délaissé les bluettes du chemin, pour te plonger, pour t'enfouir, comme un bénédictin, dans des recherches graves, poudreuses et historiques?

Pour moi j'ai assez travaillé à Orléans, j'ai fait quelque deux cents vers...

Je suis arrivé hier d'Orléans, je compte repartir pour Bar-sur-Seine, le 29 ou 30 de ce mois, et, de là, faire ma tournée dans le Midi...

Ton ami,

JULES.

A LOUIS PASSY

Paris, 30 mai 1849.

. . . .

. . . .

Paris me semble tranquille, mais aussi fort ennuyeux. L'ouverture de la Législative a eu un peu d'aspect. Les groupes étaient assez mouvementés, les acclamations assez animées et les engueulades fraternelles de : *Vive l'amnistie !* assez passionnées.

A propos, j'ai assisté à une des séances d'agonie de la Constituante. C'était le jour du triomphe de Falloux. Tu as lu son discours, je t'en félicite : tu ne l'as pas entendu ! C'était l'accent câlinard, patelin, harmonieusement traînard et faux de la sacristie.

. . . .

Tu crois que nous sommes fichus ! Avoue qu'il y a longtemps que je te le dis; avoue qu'il y a longtemps que je te parle des progrès immenses des démolisseurs de la bourgeoisie ! Ledru-Rollin nommé cinq fois, 220 socialistes à l'Assemblée, 12 millions de citoyens atteints de ce choléra social, que les médecins de la rue de Poitiers n'ont fait que propager; la lutte carrément posée entre les *blancs* et les *rouges* au-dedans, entre la République et les Cosaques au dehors :

voilà la situation. Évidemment nous sommes fichus. La France sera socialiste et l'Europe républicaine. C'est vexant, mais j'ai la conviction de voir juste.

Adieu, mon cher Louis; rappelle-moi au souvenir de ta mère et de ta sœur, et crois-moi

Ton ami,

JULES.

A LOUIS PASSY

Bar-sur-Seine, ce 11 juin (1849).

Tu dois être rassuré sur mon compte, rien qu'en lisant ces trois mots : *Bar-sur-Seine*, c'est-à-dire éloignement de Paris. Comme tu vois, j'ai suivi ton conseil, et me voilà à pas mal de kilomètres du domicile de la peste, qui décidément a pris, ces jours derniers, un format peu rassurant, et s'est fait tirer à un nombre d'exemplaires vraiment effrayant. Les quatre ou cinq jours qui ont précédé mon départ (je suis parti le 9), Paris avait la colique, Paris mourait, Paris avait peur. La panique remplissait l'ordre du jour ; toute autre idée, toute autre causerie était mise au panier. Le croque-mort s'épanouissait, le corbillard trônait dans les quartiers riches, on portait à bras dans les quartiers pauvres. La capitale ne riait plus que du bout des lèvres. Elle avait l'âme tendue de noir et les catafalques étaient sa distraction. En résumé le choléra, mon cher Louis, nous a mis à peu près une carte de visite aussi grande qu'en 1832.

. . . .

Et cette littérature, comment la traites-tu ? Tu me montreras ton *Éloge d'Amyot*, cet hiver. Que vas-tu

faire maintenant? Tu vas sans doute continuer à cultiver la comédie. Essaye donc un proverbe. Vois si cela te réussira. Une intrigue, menue comme un fil; des scènes délicates brodées ingénieusement; sur cette trame aérienne des mots pailletés, des mouches au style, des manchettes à la plume, et servez chaud. Voilà la recette, mais c'est encore plus difficile qu'un civet — même de chat.

. . . .

Quoi qu'il en soit, j'emporte dans mon voyage pédestre en France, le sac au dos et le bâton à la main, j'emporte, dis-je, un seul livre : Victor Hugo. C'est un des plus grands hommages qu'on ait rendus au grand homme. Il en serait bien flatté, mais malheureusement les plus grands dévouements sont récompensés par l'anonyme [1].

. . . .

. . . .

Vale, n'aie point la colique et crois-moi

Ton ami,

JULES.

1. En ces années, l'admiration littéraire de mon frère était tout entière à Hugo; plus tard une partie de cette admiration déserta du côté de Balzac.

A LOUIS PASSY

Bar-sur-Seine, ce 26 juin (1849).

Mon cher ami, je crois que le choléra nous aura sauvés d'une insurrection au 13 juin. Les esprits étaient tournés vers ce grand *tueur*, et on n'a pas eu cet autre fléau qu'on appelle la guerre civile.

Au reste cette victoire sans larmes du parti de l'ordre me semblerait inexplicable, si nous n'avions pas eu sous les yeux l'exemple du 15 Mai, où l'on n'a pas tiré un coup de fusil, quand un mois après, on brûlait je ne sais combien de millions de cartouches [1].

1. Voici une lettre du 3 juillet 1848, adressée à Louis Passy, où il parle de ces journées de Juin :

« Nous avons couru un grand danger, mon cher Louis; quelques journaux voudraient travestir en émeute le terrible mouvement qui a failli triompher, c'est de la mauvaise foi. C'était une insurrection, une insurrection qui a été bien près d'être une révolution. Paris mis en état de siège deux heures plus tard, l'Hôtel de Ville pris, Cavaignac tué, nous étions perdus. Le samedi soir, les généraux réunis en conseil au ministère des finances ne répondaient plus de la situation. Ils disaient qu'ils pouvaient l'emporter, mais aussi succomber. . . . .

. . . .

« Il ne faut pas s'y tromper, mon cher Louis : c'est le premier engagement de la guerre sociale, de la guerre du pauvre contre le riche, de celui qui ne possède pas contre celui qui possède, la première page du socialisme et du communisme. . . .

. . . .

J'ai lu Byron, et toi ? C'est un poète mais un poète entièrement français. Son poème de *Don Juan* paraît écrit par Musset, mais Musset buvant du gin. C'est une œuvre incomplète, pleine de traits d'esprit qui semblent plutôt du répertoire du vaudeville que de la

. . . .

« Edmond n'a été dans la bagarre que lundi soir. Il n'a pas eu la gloire de brûler une seule cartouche. Vendredi, sa compagnie avait donné, mais *il* était à son bienheureux bureau.. Nous n'avons de notre connaissance de blessé que M. Michel, lieutenant-colonel d'artillerie de la garde nationale, qui a eu le bras cassé au pont des Tournelles... J'ai vu hier mon vieil oncle, le représentant. En voilà un héros ! Vendredi et samedi, il a pointé des pièces d'artillerie dans la fusillade. Il a causé, faubourg Saint-Antoine, avec Lamoricière qui lui a dit qu'ils étaient des *cornichons*, qu'ils étaient trompés et trahis de tous côtés, et que X... payait les insurgés.

« Hein ! que de généraux tués ou blessés ! C'est effrayant. Paris est bien morne !... »

Et l'écolier de rhétorique termine par cette phrase :

« M. Nisard, comme tu le penses bien, est presque fou de terreur. Il pousse des soupirs à fendre des montagnes, ce pauvre classique Jérémie ! Durand est plus ennuyeux que jamais. Voilà pour l'histoire scolastique. On lit beaucoup de journaux et on ne fait pas de devoirs. »

Il y revient dans une autre lettre du 18 juillet 1848, également adressée à Louis Passy :

« Je te dis que l'insurrection de Juin est la préface des guerres sociales. Tu me réponds à cela que cette lutte dure depuis que le monde est monde. J'en conviens ; mais cette haine pour le riche, le noble, le supérieur s'est jusqu'à présent déguisée sous des prétextes plus ou moins spécieux, la défense d'un principe, d'un roi, d'un prétendant ; maintenant elle se montre dans sa monstrueuse nudité. Jusqu'à présent le peuple disait : « Ce prince ne nous fait pas assez de bien, mettons celui-là, il nous en fera plus. » Et il faisait une révolution. Maintenant il se dit : « Plus de dispensateurs, faisons notre part nous-mêmes, faisons les lois nous-mêmes. Gouvernons nous-mêmes, pour nous-mêmes. C'est plus logique. »

. . . .

comédie [1]; c'est moins fin, beaucoup moins fin que *Candide* que tu n'as pas lu, j'espère ? Mais ce poème du désillusionnement, tiré du scepticisme parfois profond de l'auteur de *Lara*, a une couleur exceptionnelle qui rend bien l'esprit de notre siècle, assis sur les ruines du passé, et jusqu'à présent impuissant à se créer un avenir. Les deux premiers chants sont le chef-d'œuvre du genre. Un poème comme celui-là doit être fort agréable à faire; il comporte, ou pour mieux dire, il commande toutes les digressions, tous les écarts; il n'y a qu'à habiller de rimes et d'esprit toutes les idées qui viennent à la tête, et pour les amateurs de la fantaisie ailée et vagabonde, c'est une permission inappréciable. Je ne te dirai pas qu'il se pourrait bien que je tentasse de *donjuaner* : tu me gronderais, monsieur le classique !

Le drame dont tu me parles, est sans doute le drame X..., le drame *intime*, comme dirait Balzac. J'aime à croire qu'il sera terminé, quand tu recevras ma lettre. C'est charmant de finir n'importe quoi. Ce moment où l'on va apposer sa signature au bas de son œuvre terminée, est plein de satisfactions.

. . . .

Je suis furieux. La Seine est gelée ici, gelée, c'est le

. . . .

« Toutes ces rêveries palingénésiques sont entre toi et moi, mon cher Louis. Je ne voudrais pas, tu comprends, qu'on connût mes extravagances. Du reste, maintenant que je me suis débarrassé de toute cette politique, je ne veux plus en parler, Dieu merci. Sans cela, notre correspondance ne serait plus que le cliquetis de deux journaux ferrailleurs, au lieu d'être l'écho de la causerie intime de deux amis blaguant.

« *A bas la politique! Vive la littérature!* »

1. Je n'ai pas besoin de dire, qu'à quelques années de là, mon frère pensait tout différemment.

mot. Je n'ai pu me baigner qu'une fois. En revanche je me promène en bateau. Les bords du fleuve sont charmants. Mon cousin a un jardin sur l'eau bien ombreux et bien baigné. C'est un endroit précieux pour écrire [1]. J'y passe une grande partie de la journée pour composer une espèce de petit roman, dont voici quelques vers :

L'eau coule doucement; des saules Ciceri
Entourent leurs vieux troncs d'un feuillage pâli.
Un fouillis à la Flers de plantes amphibies,
De nénuphars montés sur leurs feuilles vernies,
De fleurs peintes d'azur ou bien d'étoiles d'or,
Et de menthe et surtout de joncs tambour-major,
Frange chacun des bords et fait un vert mirage.
Un pont miniature, un pont-neuf de village,
Trait d'union en bois, dont le rustique aspect,
Et le profil normand est du dernier coquet,
S'enlève vivement, en touches vigoureuses,
D'un fond de peupliers aux ombres vaporeuses.
Un bonhomme, aux bras nus, pêche sur un bateau,
Et l'écho babillard des battoirs rit sur l'eau.
Mille pardons, lecteur, ce n'est pas par disette,
Que ma muse impolie ainsi bronche et s'arrête,
J'aurais pu vous rimer, typographe entêté,
Un plan hydrographique encore plus détaillé.
Mais vous ne savez pas, je serais plagiaire,
Et je trouve vilain d'être un gueux littéraire.
Un poète a déjà fait ce petit tableau,
Un poète qui chante à l'aide du pinceau,
Un poète qu'on lit au Salon chaque année,
Et dont on applaudit chaque idylle encadrée.
Il dépeint bien des fois cet Éden esquissé,
Et je vous y renvoie : il se nomme Dupré [2].

Adieu,

JULES.

1. C'est dans ce jardin, à quelques années de là, que nous écrivions les pages descriptives de la Seine, du roman de CHARLES DEMAILLY.

2. Beaucoup de ses lettres de ce temps à Louis Passy con-

tiennent des vers, quelquefois même des scènes entières de proverbes, et l'une de ces lettres de 1848 commence par cette invocation à la femme.

La femme, ah ! c'est le ciel ! c'est l'Olympe ! La femme
C'est la coupe du cœur, c'est la fête de l'âme.

. . . .
. . . .

La femme c'est l'amour, et l'amour c'est la vie !

Depuis des années, mon frère faisait des vers, et voici à ce sujet un fragment curieux d'une lettre, datée du 22 juin 1848 :

« Cependant, mon cher Louis, malgré mon horreur pour l'étouffement classique, et mon amour pour la fraîcheur des Tuileries ou le *dolce farniente* de mon lit, je travaille assez bien pour M. Nisard. Je lui *fionne* des discours français, et quant aux versions latines que tu me recommandes, en me menaçant de ta malédiction, sache que la dernière composition latine était du Lucrèce, que je l'ai traduite en prose et en vers français, et que je suis sorti à onze heures, et que toutes les versions latines qu'il donne, je les fais en vers français. Le classique Nisard n'a pas trop reculé devant ce *monstrum horrendum.* »

Plus tard mon frère publiait quelques vers dans l'*Éclair*, entre autres un fragment d'un drame sur Hégésippe Moreau, mais il se l'avouait, il n'avait fait que des vers médiocres et sans originalité, et il renonça bien vite à la poésie.

A LOUIS PASSY

Bar-sur-Seine, 9 juillet 49.

Tu es à Vichy, mon cher ami... Tu habites, dis-tu, la maison de la passablement fameuse marquise de Sévigné. Je t'en félicite. Les lieux peuplés de souvenirs sont agréables à habiter. Ils rappellent à la poésie notre siècle épicier et bourgeois. C'est du pittoresque rétrospectif, jeté au milieu de toutes les trivialités modernes. Comme tu dis, la société se matérialise, et j'ajouterai, se rétrécit. Plus la société marche, plus elle s'amoindrit dans son symbole, plus elle se rapetisse. Chez les anciens, comme tu le sais mieux que moi, la politique, les arts, toutes les pulsations de la vie d'un peuple étaient extérieures, et par cela même grandioses. Ainsi on délibérait au forum, les sculptures, les statues s'étalaient dans les places publiques : tout ce qui flatte l'œil ou séduit l'esprit, tout ce qui brille ou élève l'âme, était en dehors des maisons. Il y avait comme une communauté de luxe. Tous en profitaient. Aujourd'hui les affaires se traitent dans une boîte de carton, le confort individuel détrône le luxe national, la façade des maisons est nue. Plus de palais, des appartements; plus de musées, des cabinets. L'humanité s'abaisse, l'homme grandit, il

s'individualise, il se développe en dehors du mouvement général... Je te demande bien pardon de cette tartine; s'il était encore temps, je te dirais de la passer, mais il est trop tard.

Oui, mon cher, je dis comme toi : — Poésie des temps passés, quand reviendrez-vous? Hier j'étais dans un château qui appartient à mon cousin : c'était le manoir des abbés de Molesmes. Cinq tourelles, des cheminées géantes, de charmants escaliers en escargot, des sculptures, des écussons armoriés, tout rappelait cette époque que 89 a guillotinée. Et j'évoquais les seigneurs, les dames, les pages, les varlets, tout ce monde magnifique de soie, de velours, d'or, superposé sur un monde de manants.

Comment! Périgot, Périgot que je croyais mon ami, mon *co-hugomane*, se conduit à mon égard d'une manière aussi polissonne! Il me soupçonne de *vacqueriner*, mais c'est la loi des suspects. Je m'insurge, je proteste, et je vais lui écrire une grande lettre, une lettre de six pages. Je lui ferai payer un port double. Il verra... Ah! Ah!

. . . .
. . . .

Pour moi je passe toutes mes journées sur l'eau ou dans l'eau, en bateau ou à nager. Je trouve qu'une rivière bien frangée d'arbres est le plus joli spectacle qu'on puisse voir, outre que c'est rafraîchissant. Je pioche aussi pas mal...

... Nous comptons partir d'ici dans trois ou quatre jours pour notre voyage pédestre. Écris-moi à Dijon, poste restante, nous comptons repartir de cette ville, le 26 à peu près. Écris-moi donc de manière que ta lettre m'arrive avant ce jour.

. . . .

Ton voyage à Vichy a sans doute été motivé par la santé de ta mère, je te prie de m'en donner des nouvelles, et de me rappeler à son souvenir ainsi qu'à celui de ta sœur. Je te serre la main de tout cœur.

Ton ami,

JULES[1].

1. Dans une autre lettre de la même année et du même mois, mais sans date, il écrit, toujours à Louis Passy... « C'est ici la vie animale dans son plein développement. On pourrait dire de pareilles sous-*préfectanches* qu'il n'y fait pas d'idées, comme on dit de certains endroits, qu'il n'y fait pas d'air... C'est véritablement abominable. Je n'ai jamais vu une pareille continuité de chaleurs.

Il y a ici un Hercule Farnèse, — c'est mon cousin, — qui passe sa vie à peu près nu, et qui ressemble à un taureau de marbre blanc, sur lequel on aurait versé des seaux d'eau. Enfin le thermomètre est ivre, il monte comme du lait. Mais c'est vous à Paris qui devez cuire. Je parie qu'il n'y a que toi qui travaille sur ce volcan.

Voilà donc la paix signée. J'en suis bien content — comme homme, comme garde national récalcitrant, et comme homme de lettres. Si j'étais l'ombre de Manin, peut-être en serais-je moins satisfait!... »

A LOUIS PASSY.

Vienne [1], ce 29 septembre 1849.

Il faut véritablement, mon cher ami, que mes convictions littéraires soient solidement assises, pour que tu ne m'aies pas converti à Boileau. Mais que veux-tu? Après avoir lu ton prêche, j'ai lu quelques vers de Hugo... La poésie consiste pour toi dans une continuelle périphrase de mots; c'est cette harmonieuse mélopée uniquement consacrée à la tragédie. De l'harmonie, pas de trivialités, et vous êtes poète. Et les idées? Tu réduis le poète essentiellement créateur et penseur, à n'être plus qu'un ouvrier en mosaïque, ou bien encore un compositeur de vers. C'est un travail de patience ou un orgue-melodium... Oui, j'aime Victor Hugo! Je l'aime parce qu'il a fait *Notre-Dame*

1. Nous étions partis en blouse blanche, le sac sur le dos, dans la première quinzaine de juillet, de Bar-sur-Seine, pour un voyage qui devait durer la moitié d'une année, et nous faire parcourir à pied la Bourgogne, le Lyonnais, le Dauphiné, la Provence, et se terminer enfin par un séjour d'un mois à Alger. Mon frère encore sans moustaches, et qui, jeunet et mignon et tout rose, avait un vrai visage de femme, était pris par les paysans, sur notre passage, pour une fillette que j'avais enlevée, et que je promenais ainsi à travers la France — et nos parents de Bar-sur-Seine riaient beaucoup, lorsque l'un de leurs fermiers des environs venait leur raconter cette histoire.

de Paris; je l'aime parce qu'il a fait *Marion Delorme*, les *Burgraves*, le *Roi s'amuse;* parce que ses pièces, quoi que tu en dises, ne sont pas seulement originales par des traits jetés au hasard, mais par des traits de caractère, des traits de sensibilité magnifiquement rendus, enfin parce que cet homme de génie interprète ce que je sens, et que ses œuvres me sont les plus sympathiques de toutes celles que j'ai lues. . . .

. . . .

Deux grandes pages bien pédantes et passablement filandreuses, des rabâchages que je t'ai déjà rabâchés... il est temps de m'arrêter et de changer brusquement le terrain de notre conversation. Car sans cela notre correspondance tournerait à un mémoire de l'Académie, sortes d'ouvrages qui ne sont plus de saison ni de l'époque.

Je te remercie sincèrement sur les conseils que tu me donnes sur la nécessité de prendre une carrière. Je te dirai seulement que tes exhortations unies à celles de mon oncle Jules (de Courmont) arrivent malheureusement un peu tard. Ma résolution est bien ferme, et rien ne m'en fera changer, ni sermons ni conseils, même de toi, dont j'ai éprouvé toute l'amitié. *Je ne ferai rien*, pour me servir d'une expression fausse, mais usitée. Je sais que je m'expose ainsi aux morales continues d'une partie de ma famille, qui voudrait prendre la responsabilité de mon bonheur, en me casant dans un de ces parcs à additions ou à copies de lettres, qui sont le débouché reçu de presque tous les jeunes gens dans ma position! Mais que veux-tu? Je n'ai nulle ambition. C'est une monstruosité, mais c'est comme cela. La plus belle place du monde, la mieux appointée, on me la donnerait que je n'en voudrais pas. Pour

moi, je trouve que les fonctions publiques si recherchées, si encombrées aujourd'hui, ne valent pas une seule des courbettes qu'on fait pour les obtenir. C'est mon opinion et comme la chose me regarde, j'ai le droit de m'y tenir.

Oh! je le sais bien, tu vas me répondre : « Mais tout le monde fait quelque chose. » C'est aussi ce que me dira ma famille : « Regarde les autres, donc... » Ceci, est-ce un argument sérieux, très sérieux? C'est absolument comme si on voulait habiller tout le monde, petit ou grand, bossu ou bien fait, avec un habillement coupé de même. Un tel adore l'addition, il se pâme devant des colonnes de chiffres, son bonheur est de se chauffer au poêle, il ne lit que des journaux, tous les tableaux lui semblent des enseignes. Sa famille lui dit : « Fais-toi surnuméraire. » Un autre a des goûts de littérature, de peinture, d'art en un mot; les additions lui donnent des crampes d'estomac, il n'a jamais pu composer au collège en arithmétique. N'importe, sa famille lui dit : « Tu seras surnuméraire. » On oublie quelquefois même de le consulter.

Tu me répondras encore : « Il n'y a pas que le ministère de Barême, entre aux affaires étrangères ! » Fort bien! Et d'abord des protections, S. V. P. ! Je n'ai qu'un oncle représentant, trop honnête homme pour jamais rien obtenir pour sa famille. Admettons un miracle! Je suis nommé attaché d'ambassade. Mais, mon cher, j'aime autant être transporté tout de suite. Je te ferai lire les lettres d'Édouard Lefebvre. Il est ravi de sa carrière, tu verras!

Alors me crieras-tu, en forme d'anathème antique : « Lazzarone, feignant, vie de *farniente*, existence de

mollesse, la triste vie que tu te prépares, etc., etc. »
Lazzarone !

Une journée entre beaucoup d'autres.

VENDREDI 21 SEPTEMBRE

Soixante-neuvième journée.

De Bourg à Mâcon.

(34 kilomètres.)

« Dessin à la paroisse, de huit heures à midi.—Café chez le cafetier voisin.—Dessin à l'église de Brou, de une heure et demie à cinq heures et demie [1]. — Départ à six heures pour Mâcon. Au pas de course. Dîner en route avec deux brioches — huit lieues et demie (34 kilomètres) en *cinq heures cinq minutes*. Les voitures font le trajet en quatre heures et demie. — Souper avec une truite et un perdreau rouge.

AUTRE JOURNÉE

JEUDI 13 SEPTEMBRE

Soixante-et-unième journée.

De Paray-le-Monial au château de Digoine.

(15 kilomètres.)

« Château fin Louis XIV. — Dimensions royales. M. de Chabriant nous fait visiter un très beau parc

1. C'était dans le moment, chez nous deux, une rage de dessin d'aquarelle; l'on peut en juger par ces huit heures, que nous passions à dessiner, en une seule journée, dans l'église de Brou. Mon frère faisait, ces jours-là, une très originale aquarelle d'une maison en bois de Mâcon, qui a été gravée dans la notice, en tête du catalogue de ses eaux-fortes, et moi-même, entre autres croquis, je dessinais les statues polychromes de l'église de Cluny et les miséricordes des stalles de l'église de Vitteaux, qui ont été chromolithographiées dans le *Moyen âge et la Renaissance* de Lacroix et de Seré.

encadrant une magnifique pièce d'eau. — Une serre conçue dans l'esprit aérien du jardin d'Hiver, toute riche de la flore indigène et exotique. — Une salle de spectacle décorée par Ciceri, or sur blanc mat, écussons des familles alliées aux Chabriant, petit modèle de la salle de Versailles, vrai cadre d'un proverbe de Musset. — Des Clodion (la salle de bains de Besenval) dont lord Herfort a offert 65,000 francs. M. de Chabriant nous annonce que nous dînons et couchons chez lui. — Deux numéros du *Corsaire* presque spirituels. — Avec le *Corsaire* nous trouvons une toilette, où le goût de la comtesse se marie avec le goût de la Parisienne. — Au sortir de la table, plusieurs parties russes, en communauté avec Mme de Chabriant. — Récits chaudement colorés des temps *démoc-soc*. — Détails inédits assaisonnés d'excellents trabucos. — Les remerciements de cette bonne hospitalité ajournés à Paris [1].

1. Les notes de ce carnet de voyage qui, au début, ne contiennent guère que les menus des repas et le nombre des kilomètres faits dans la journée, à mesure que nous voyons du pays et de l'humanité de grand chemin, deviennent, chaque jour, un peu plus, des espèces de notes littéraires. En voici une sur la Chartreuse :

« De Voreppe à la Grande-Chartreuse. — Torrent de Guiers-Mort. — Une scierie couleur de suie, aux aqueducs de sapin, assise dans le torrent, reliée à la roche par un pont qui sert de cadre à un pilotis de bois où se brise une cascade, s'enlève de la manière la plus tranchée sur les bleuâtres découpures de deux roches, les portes du *Désert*. — Mugissement continu du torrent, brisé par le susurrement argentin de mille cascatelles bondissant de tous côtés. — Une jeune miss croquant le site à dos de mulet ; cent cinquante pas plus loin, une seconde miss de la même famille ; plus loin, père et mère à l'aspect désolé ; cent cinquante pas plus loin, la troisième et dernière miss. — Seconde porte du *Désert*, fortifiée en 1720 contre la menace d'une attaque de Mandrin. — Toujours la

Je te demande mille pardons de ne point te donner plus de détails sur mon voyage, je te les ferai parvenir par ma première lettre. J'ai tellement bavardé littérairement que mes quatre grandes pages sont pleines. Je n'ai pas le temps de te parler politique.

grande voix du torrent, qui vous jette dans une contemplation veuve d'idées. — Clochettes des mulets chargés de charbon; frôlement des troncs d'arbres attelés de bœufs. — Marches d'escaliers ébauchées par des filtrations de l'eau. — Végétation de temps primitifs. — Gigantesques sapins dallant des lits de torrents creusés par l'avalanche dernière. — Le torrent s'éloigne, la lumière s'éteint, et des voûtes où le rossignol ne chanta jamais, s'ouvrent mornes et silencieuses. — La Chartreuse! Immense agglomération de bâtiments aux pointes aiguës d'ardoise. — Drelin! drelin! drelin! — Un magnifique crâne, encadré dans un capuchon de laine, nous ouvre. — C'est le frère portier. — Il nous offre dans sa loge deux petits verres de chartreuse *deuxième*. — Et de vingt centimes. — Le roi des hasards nous amène à la Chartreuse, le jour de Saint-Bruno. — De frères point, au premier, au deuxième, au troisième coup de sonnette. — Le frère portier nous dépose, sans le moindre renseignement, *in camera provinciarum Franciæ*. — Immense réfectoire. Des fenêtres à châssis de plomb laissent filtrer le jour. — Des tables, de l'eau et de la liqueur de la Grande-Chartreuse. — Un garçon laïque à rôle d'idiot paraît enfin, nous assigne les cellules C et B, et disparaît. — Et le souper? — Nous promenons notre estomac désolé dans la cour. — Circumnavigation autour du monastère. — Détails sur la vie de nos hôtes: pas de linge, un cilice; pas de lit, une paillasse, où le costume de la journée leur sert de drap; jeûne de huit mois de l'année; abstention d'aliments gras même en danger de mort; les vendredis de l'eau et du pain; coucher à cinq heures; réveil à dix heures; oraison, office, oraison jusqu'à trois heures du matin, oraison à cinq heures. — Un *spaciement* de trois heures par semaine; les détails de la boutique (liqueur et spécifique; on parle d'un débit de 1,200,000 par an) ont fait aux disciples de saint Bruno, de la communion perpétuelle avec la nature, une promenade de collégiens. — Chaque frère habite un pavillon contenant deux pièces, un cabinet d'études, un oratoire, un bûcher, un petit atelier, et cultive un jardin. — Dix ans de noviciat. — Nous apprenons que les touristes femelles et anglaises que nous avons rencontrées, de dépit de voir leur sexe exclu du

A propos je deviens *blanc*, je te parlerai de ma conversion.

Il me reste à te donner une bonne poignée de main, et à te menacer d'une lettre aussi ennuyeuse, si tu attaques encore Victor Hugo — et mon indépendance : un homme et une chose que j'aime.

Ton ami,

JULES.

Réponds-moi, poste restante, à Marseille. J'y serai vers le 25.

monastère, ont refusé repos et nourriture, maudissant le peu de galanterie de saint Bruno. — De la *camera* d'Italie, réservée aux ecclésiastiques, le souper nous rappelle en France. — Souper de chartreux, friture de poissons et de pâtes, pomme, beurre, fromage. — De concert avec un voyageur qui descend du Granson, nous attendons, autour d'un feu de Noël, l'office de nuit. — A onze heures, dans l'église complètement obscurée, une procession de lanternes nous annonce l'arrivée des frères. — Les frères ont déjà garni de leurs statues de marbre blanc, les stalles du porche de l'église. — Psalmodie nasillarde des psaumes avec éclipses de lanternes. — Mise en scène au-dessous de sa réputation. — Nous regagnons nos cellules. Parmi les signatures qui les paraphent, nous trouvons celle-ci : *Julie.* »

Enfin en Algérie, la beauté et l'originalité du pays font des petit remarques, des observations par nous écrites sur le pauvre carnet, des notes de lettré, — notes bien incomplètes, bien inférieures aux descriptions futures de Fromentin, mais des notes cependant pas tout à fait méprisables, et dont on peut juger le faible mérite dans l'*Éclair* où elles ont paru. Au fond c'est ce carnet de voyage qui nous a enlevé à la peinture, et a fait de nous des hommes de lettres, par l'habitude que nous avons prise peu à peu d'y jeter nos pensées et nos visions, et par l'effort, tous les jours plus grand et plus entêté, de leur trouver une forme littéraire.

A LOUIS PASSY

Alger, ce 24 novembre 49.

C'est flatteur, mon cher Louis, de recevoir des lettres datées du pays des dattes, du *couscoussou* et des Bédouins. Voilà ce que c'est que d'avoir des amis touristes, et de leur écrire de bonnes et longues lettres.

Oui, mon cher, embarqué le 5, j'ai touché le 7 la terre d'Afrique, et depuis ce jour, je ne fais que courir Alger, le crayon d'une main, le pinceau de l'autre. C'est te dire que, chez moi, l'artiste est enthousiasmé.

De mes fenêtres je domine la Méditerranée, immense et bleue, bornée tout là-bas par quelque chaînon détaché de l'Atlas; le muezzin se lamente au haut de la mosquée, et j'entends les cris gutturaux des portefaix maures qui remontent des fardeaux, le long de la rue de la Marine. Tu le vois, c'est le triomphe de la couleur locale.

Je crois, mon cher, que les voyageurs ont été créés pour faire concevoir une idée des pays qu'ils visitent. Est-ce un rôle qu'ils remplissent religieusement? D'après leur dire, Alger passe pour une ville complètement française, pittoresque comme une sous-préfecture, affublée d'omnibus, de réverbères, de trot-

toirs, etc., etc., et autres embellissements qui font grincer des dents les peintres et les poètes. Eh bien, c'est un préjugé, un préjugé déshonorant. Il y a trois rues françaises à Alger, tout le reste est arabe. Sortez des rues Babazoum, Bab-el-Oued ou de la Marine, montez vers la Casbah, vous ne trouvez que des ruelles, des escaliers, des impasses, des culs-de-sac, des allées, des coupe-gorge incroyables pour un Européen : quelque chose d'inextricable comme un labyrinthe, d'inimaginable comme pittoresque oriental.

Des rues, mon cher, où on ne peut passer qu'une personne de front! Et tout cela émaillé de costumes... Quels costumes! Écoute!

Rues animées par la bigarrure étrange, pittoresque, éblouissante d'une Babel du costume. L'Arabe drapé dans son burnous blanc; — la juive avec la *sarma* pyramidale; — la Mauresque, fantôme blanc aux yeux étincelants; — le nègre avec son madras jaune, sa chemise à raies bleues; — le Maure à la calotte rouge houppée de bleu, à la veste rouge, au caleçon blanc, aux babouches jaunes; — les enfants israélites chamarrés de velours et de dorures; — le Mahonnais au chapeau pointu à pompons noirs; — le riche Turc au caftan étincelant de broderies; — le zouave — et comme repoussoir à ce dévergondage de couleurs les plus heurtées et les plus éclatantes, la triste uniformité de nos habits noirs.

Dans ce kaléidoscope de l'habillement humain, pas un seul costume qui se ressemble, tant il y a de variété dans le drapé, dans la coupe, dans l'ornementation de la veste, du haïk, du caftan, du turban, de la *sarma*, du caleçon, de la calotte.

A chaque pas, mon cher, ce sont des tableaux saisissants, des tableaux à la Decamps, comme je te dirais, si tu comprenais la peinture.

Veux-tu un café, le café de la rue de la Girafe?

Cave à arceaux éclairée par la lueur de quatre veilleuses monstres, garnie de fleurs et de bocaux de poissons rouges, où un récitatif monotone, aigrement accompagné d'une guitare, d'un violon et d'un tambourin, berce dans leur rêverie, un public d'Arabes, accroupis sur des planches et fumant silencieusement leur chibouk.

Veux-tu le costume des femmes mauresques dans leur intérieur?

. . . . . Toutes deux enguirlandées de jasmin, un foulard de Tunis capricieusement jeté sur la tête, une épaisse chevelure noire serrée dans une queue d'où s'échappent des rubans de toutes couleurs, une veste en soie bleu de ciel feuillagée d'or laissant à découvert la gaze transparente qui devrait cacher la gorge, une ceinture étincelante de dorures, un pantalon blanc, les jambes nues, d'étroites babouches.

Veux-tu un cimetière arabe?

Descente le long des anciennes fortifications au cimetière du marabout Sidi Abderaman. Malgré la défense pour les chrétiens de pénétrer dans ce lieu sacré, nous entrons. — C'est un vendredi, jour de prières. — Une blanche mosquée d'où filtrent des chantonnements nasillards; de blanches tombes où se tiennent accroupies de blanches Mauresques; de gigantesques cactus, un dattier balançant son aigrette, un entrelacs d'arbres tourmentés et noueux. C'est le champ de repos de l'Orient: ce n'est plus cette pauvreté attristante, cette nudité désolée des cime-

tières septentrionaux : ici le cœur n'a pas froid, — et cette terre de la mort que les baisers du soleil font sourire, inspire une douce mélancolie.

Tu vois, mon cher, qu'on ne trouve pas encore ça aux environs de Paris.

Nous courons Alger, à toutes les heures du jour et la nuit. Les Arabes sont parfaitement inoffensifs... Il y a dans ces ruelles des effets de clair de lune prodigieusement beaux, des décors tout faits pour une scène d'égorgement.

Décidément, mon cher, il y a deux villes au monde : Paris et Alger. Paris la ville de tout le monde, Alger la ville de l'artiste [1].

Nous partons d'ici le 10 décembre. Nous serons le 17 à Paris, et tu seras, mon cher, une des premières personnes auxquelles j'irai serrer la main.

Voilà ton oncle remercié [2]. Son impôt sur la rente, impôt que je trouvais juste, quoiqu'il m'eût frappé, l'a fait regarder comme trop révolutionnaire. C'est à n'y plus rien comprendre. La droite n'apprend rien, mais il est vrai de dire que, cette fois-ci, elle a tout oublié. Quant au président, c'est un logogriphe ; je donne ma langue au chat.

Allons-nous bavarder cet hiver, mon cher ami ! Tu vas me faire conter et raconter mes excursions, tant et tant que j'en deviendrai assommant ; nous allons

1. L'Afrique nous avait absolument conquis, et les affaires de la succession de notre mère arrangées, nous comptions y vivre une partie de notre vie. Il arrivait même que, pendant notre séjour à Alger, il était question d'une expédition pour Tombouctou, le printemps prochain, moyennant une souscription, et nous inscrivions pour cette expédition, qui, Dieu merci n'eut pas lieu.

2. M. Hippolyte Passy, ministre des finances.

briser des lances dans des tournois littéraires; nous allons enfin nous plonger dans toutes les délices d'une conversation échevelée et sans gêne. Ce sera délicieux.

Ah! çà, Rachel va-t-elle jouer *Marion Delorme?* Si c'est vrai, je te retiens pour partner, et quand nous devrions faire queue depuis deux heures...

Adieu, mon cher ami. A bientôt. Le 18, je t'embrasserai de tout cœur.

Dis à Blanche que je rapporte force croquis.

Rappelle-moi au bon souvenir de ta mère et crois-moi

Ton ami,

JULES.

A LOUIS PASSY

Sainte-Adresse, ce 17 septembre 1850.

Décidément il faut prendre la plume, installer l'encrier sur ma petite table, et avoir des idées ou quelque chose qui y ressemble. Aujourd'hui, mardi 17 septembre, je veux absolument rompre avec ma bonne paresse, et me voici t'écrivant, mon cher ami.

Nous sommes arrivés au Havre, il y a tantôt un mois, sans savoir trop où nous fixerions nos pénates ou plutôt où nous attacherions nos caleçons. Trouville est une succursale du boulevard des Italiens, les gants y sont de rigueur à dix heures du matin, et l'habit à six; Dieppe a du galet et des Anglais. Nous penchions pour Étretat, que nous ne connaissions que par *Une heure trop tard* d'Alphonse Karr, lorsqu'un matin nous suivîmes la plage du Havre jusqu'à Sainte-Adresse. Nous trouvâmes l'endroit joli, nous fîmes apporter notre malle, et nous y voilà campés jusqu'à la fin de ce mois.

Sainte-Adresse, mon cher Louis, est l'Asnières du Havre. C'est un semis de petites villas blanchettes, échelonnées sur une colline qui vient mourir dans la mer. Le village ou plutôt cette traînée de maisons de campagne est coupée de prairies, d'arbres verts, de

cette belle verdure normande. A gauche, on a le panorama du Havre, que les effets de soleil ou d'ombre illuminent ou *perdent*, comme on dit en terme d'aquarelle, faisant étinceler les toits comme des miroirs d'argent, ou noyant toute la ville dans l'uniformité d'une teinte violette. A droite, de grandes falaises avec de beaux tons velours vert-jaune, qui se prolongent jusqu'au cap de la Hève. Le dimanche une procession de bourgeois havrais, venant manger une matelote d'eau de mer; — un aspect très animé, des équipages, des toilettes parisiennes; Alphonse Karr se promenant en Masaniello, le bonnet napolitain sur la tête, une veste grise et un caleçon tabac; M. le comte de la Force, Mme de Caylus et autres notabilités, dont je me soucie fort peu, et toi aussi sans doute : voilà Sainte-Adresse!

Ajouterai-je que nous nous y trouvons parfaitement? Nous ne nous sommes pas surpris une seule minute à nous ennuyer. La mer est vraiment une distraction énorme. Ça vaut le plus beau paysage du monde. Et puis, ne ris pas, nous sommes occupés, à ne pas avoir une minute à nous. Les bains de mer; les lectures de Shakespeare et de Rabelais, aplatis comme des lézards au soleil sur les pics de la falaise; les courses dans les chemins indigènes, chemins creux ombragés, avec des échappées de clos herbus où paissent d'opulents bestiaux; les dessins acharnés de bateaux et d'intérieurs rustiques — et par-dessus tout cela, les labeurs de la plume.

Et puis, pendant les quinze jours du mois dernier, nous avons eu le plaisir de pêcher, de canoter, de ramer comme des vétérans de régates, devine avec qui? Avec Monthiers, dont la famille vient passer tous

les étés ici. Je l'ai retrouvé ce bon garçon que nous avons connu tout rond, tout marin. Et nous avons fait ensemble d'excellentes parties. Il faut te dire, ou plutôt il ne faut pas te dire, qu'il était orné d'une *dame de sa connaissance*, qui nous faisait passer fort agréablement les soirées.

Nous avons eu dimanche, au Havre, de fort belles régates, où tous les Parisiens, amateurs du *turf* maritime, s'étaient donné rendez-vous, mais tu es bien trop bénédictin pour être canotier.

Nous travaillons énormément tous deux Edmond... A quoi ? — A l'hiver.

Pour me distraire, entre deux marées, je me suis amusé, comme étude de style, à faire dix-neuf chapitres que je n'ose qualifier de nouvelle, dix-neuf chapitres d'un décousu complet, sans soudure... J'y ai mis toutes les ciselures de style, j'y ai entassé les audaces de phrases, les heurts de mots, et en mettant dans cette pantalonnade sérieuse beaucoup de couleur, je crois avoir enrichi ma palette. Je me garderai bien, comme tu penses, de t'en faire aucune citation.

Nous nous sommes abonnés au *Peuple* et à l'*Assemblee nationale*, ces deux notes extrêmes du carillon politique, et je t'assure que c'est fort amusant. Pourtant nous avons un reproche à faire à l'*Assemblée nationale*, depuis que nous y sommes abonnés, elle nous sert le même article. Pour les intelligences médiocres c'est une attention aimable, mais pour les autres c'est une réédition fatigante. Un de ses plus beaux — toujours avec la ritournelle sur les révolutionnaires, la démocratie sanglante et avinée, etc., etc., — c'est celui où elle démontre victorieusement que la constitution américaine est mauvaise, parce qu'il y a

des négociants qui se livrent aux *bank-rupt*, et parce que les stamboats ont la mauvaise habitude de sauter.

Et toi, mon cher, es-tu bien reposé à Etuf de ces piochades gigantesques et louables, dont tu es un des représentants les plus méritoires que je connaisse. T'es-tu un peu nettoyé la tête de tes cauchemars de chartes carlovingiennes et de *jus romanum*.

Travailles-tu? Que fais-tu?

Tu me répondras à tout cela dans les premiers jours d'octobre. Car je pense que tu seras à Paris à cette époque.

Adieu, mon cher Louis; rappelle-moi au bon souvenir de ta mère et de ta sœur.

JULES.

Si tu étais aimable tu me répondrais avant mon retour : M. Jules de Goncourt, au Château-Vert.

A LOUIS PASSY

Ce 20 octobre 1850.

Mille et mille fois merci, mon cher Louis, de ta bonne invitation. Tu ne peux douter du plaisir que j'aurais eu à passer quelque temps avec toi; à reparcourir de l'œil et du souvenir cette pelouse où nous avons fait tant et de si belles parties de barres, cette salle de spectacle où nous avons eu tant de plaisir et tant d'émotions [1], tout ce délicieux petit coin de terre normande coupé de rivières, qui m'aurait chanté :

Beaux jours de notre enfance...

Mais les antiquités, le dessin, le bateau, délicieuse trinité que tu nous promettais : tout cela, mon cher Louis, nous est interdit pour l'instant à Edmond et à moi. Nous sommes rivés à la capitale. D'un jour à l'autre, notre présence peut y être nécessaire. Rien

1. Parties de jeux de toutes sortes, dîners sans fin, soirées dansantes, représentations théâtrales où les petits garçons et les petites filles étaient les acteurs et les actrices, enfin tous les plaisirs de la ville et de la campagne, les petits amis de Louis les trouvaient, pendant les vacances, dans cette riante propriété de Gisors, dont Mme Antoine Passy avait vraiment fait le *Paradis des enfants*.

que cela! Nous avons ouvert le feu contre un théâtre [1], et tu comprends que nous ne pouvons retirer nos batteries, la veille peut-être du jour, où l'on va nous envoyer des parlementaires.

. . . .

Ton ami,

JULES.

1. Il s'agit de notre première œuvre, d'un vaudeville écrit pour le Palais-Royal, lu à Sainville, vaudeville dont l'idée originale — la dispute de Ravel et de Sainville dans la salle, et le soufflet qui en est le résultat, — se retrouvent dans le *Bourreau des crânes*. Du reste je renvoie le lecteur curieux de ce vaudeville à la préface de notre THÉATRE, publié chez Charpentier en 1879.

A LOUIS PASSY

Mercredi 30 octobre 1850.

Tu dois être fâché, mon cher Louis, fâché sérieusement contre moi ; voilà quatre jours passés que j'ai laissé sans réponse ta lettre ou plutôt ta sommation... J'ai été un peu souffrant ces jours-ci, et Edmond n'est pas homme à faire mon intérim épistolaire.

J'ai peine, mon cher ami, à m'expliquer ta grande colère. Il me semble que, lorsque tu nous as vus à Paris, nous ne t'avons pas caché que nous tentions le baptême de la scène. Le titre de notre pièce? Tu voudras bien te résigner à ne pas le savoir. Le nom du théâtre? Ce ne sont pas les Français. L'état des négociations? Je te dirai qu'elles sont pendantes. L'acteur à qui nous l'avons lue, nous a donné toutes les espérances de réception possibles, mais nous attendons vainement la réponse définitive du théâtre. Enfin croyez-vous être joués? Il y a, mon cher, des jours où nous espérons, et d'autres où nous faisons le contraire.

Du reste, quoi qu'il arrive, que ce soit un échec ou non, nous avons une ample provision d'énergie, de résignation, d'activité. Ce n'est qu'à force de frapper qu'on entre.

. . . .

Adieu, mon cher Louis, pardonne-moi une lettre aussi courte qu'une visite de médecin. A bientôt sans doute.

Ton ami,

JULES DE G.

A LOUIS PASSY

Louèche-les-Bains, ce 13 juin 1851.

Bah! une lettre de plus ou de moins, n'est-ce pas, mon cher ami? Je t'écris donc aujourd'hui de Louèche-les-Bains, le 13 juin 1851, à deux heures.

J'ai mariné ce matin trois heures dans un baquet d'eau chaude; je marinerai ce soir dans le même baquet d'eau chaude. Si je sors d'ici non abruti, tu conviendras que ce sera un tour de force.

Voici la vie de Louèche! — Branle-bas *à cinq heures du matin;* c'est invraisemblable, n'est-ce pas? mais c'est historique. De cinq à huit, dominos, lecture, et autres jeux variés dans une eau sénégalienne; à huit heures, déjeuner avec du café, tartine de beurre et de miel (une originalité culinaire que je te recommande); de huit heures à onze heures, on se recouche dans le but d'une suée qui ne vient jamais; à onze heures, appétit féroce, déjeuner avec un tas de petits plats insubstantiels et creusants; de midi à une heure, pipe d'Edmond; d'une heure à deux, esprit à bras tendu [1]; de deux à cinq heures, *redominos*, relecture et *reetcetera;* à cinq heures, essuiement et essai de *pionce* jusqu'à

1. Nous travaillions alors à En 18..

six heures; à six heures appétit de montagne et dîner avec un tas de petits plats insubstantiels et creusants, viandes incroyables (ô Taverne anglaise, où es-tu?); conversation gracieuse, artistique et littéraire avec une famille parisienne : spécialement avec une jeune personne qui s'occupe de peinture et en parle; sept heures, promenade au murmure de la Dala, et pipes d'Edmond; huit heures, on se met à dégoter les plus grands parmi les meilleurs; dix heures, les quatre rideaux des quatre fenêtres de notre chambre se ferment, Phœbé s'assoit sur l'hermine des neiges, *pionce* à volonté.

Si tu coupes cette vie patriarcale et amphibie, de quelques excursions et ascensions casse-cou, telle que la montée à ce fameux village des *Échelles*, montée proverbiale : éperons du touriste, — tu auras l'énuméré complet de toutes les jouissances, distractions, nourritures, baignades, etc., etc., des deux Parisiens de Louèche.

Une chose qui nous désole, c'est de n'avoir pas la *poussée*. La poussée, mon cher ami, c'est l'effet, le miracle, c'est le bienfait des eaux d'ici. Sans poussée point de salut. La poussée, mon cher ami, vous fait rouges comme des homards, boutonneux à dégoûter... mais sains avec délices; et nous sommes aussi blancs qu'on peut l'être!

Si j'ajoutais que nous piochons, que la Suisse est une chose très belle et dont la beauté a résisté à toutes les cartes de visite des insulaires, que les montagnes sont parfaitement grandioses, mais qu'elles ont le tort de se copier, et que les 3,500 et quelques pieds que nous avons sur la tête, ne semblent plus étonnants le second jour...

Passons à Paris, et à toi. As-tu suivi la vente Monmerqué? Les poètes français se sont-ils vendus cher? D'Aubigné?— figure-toi qu'il n'y a pas plus de d'Aubigné à Genève que chez Potier, et d'ailleurs les bouquinistes de la patrie de Necker sont d'une cherté incroyable. Nous avons un peu bouquiné à Dijon; il y a de bonnes affaires dans les livres gothiques, mais cela ne nous regarde pas. J'ai acheté un petit livre réglé (tu connais mon goût), et Edmond quelques volumes. Rien de curieux du reste... Nous comptons être plus heureux à Strasbourg et à Nancy.

Que fais-tu, mon cher brûleur d'huile? Est-ce Caumont ou Justinien qui fait pencher la balance? Ou bien ce Thomas (Corneille) que tu parviendras à faire intéressant, de désespoir de ne le pouvoir faire grand[1].

A propos de Corneille, je viens de lire dans un journal tombé du ciel (car tu sauras qu'ici il n'y a pas de poste, et que je soupçonne les feuilles quotidiennes d'être des aérolithes) que la fête de Poussin va être magnifique et ornée d'une pièce de vers d'un M. Crémieux. Qu'elle te soit légère.

Je suis éreinté des bains, je n'ai plus rien à te dire, j'avoue que je ne t'ai écrit que pour avoir une réponse... Nous serons à Paris vers le 3 juillet. Je te donne une bonne poignée de main.

JULES.

1. A cette époque, M. Louis Passy travaillait à une étude sur Thomas Corneille, qui a été couronnée par l'Académie de Rouen.

A LOUIS PASSY

Neufchâteau, ce 7 septembre 1851.

Ouf! mon cher Louis. Mais, me diras-tu...? Ouf! ça a commencé le 28 août, et ça a continué jusqu'au 6 septembre. Et le mois d'août a 31 jours, à deux repas par jour. Le calcul est facile... Cinq verres et qui ne chômaient pas! Six heures d'inglutition! Et dessert, café, liqueurs, et phrases gantées de blanc! Ni trêve, ni repos! Garçon d'honneur, organisateur, commissaire des fêtes! Une cuisine — quelle cuisine! — décrétant l'appétit. Cloches en branle, gamins en émeute, les postillons brassardés de satin blanc, calèches, robes blanches, le *oui* fatal, le poêle à bras tendus[1], — et toujours, toujours avant et après, les casseroles qui chantent, les sauces qui gargouillent, et les estomacs qui rechargent sans prendre carrière. Ouf! Ouf! Ouf!

. . . .

Ah! çà, mon cher et très digne ami, la première fois que tu m'enverras chercher des livres à la Bibliothèque, tu m'en diras le format. Ce Code Théodosien est

1. C'était la noce d'une de nos cousines, Mlle H..... mariée à M. Léon R.....

prodigieux. Heureusement encore que l'autre — je ne sais plus son nom — manquait à la Bibliothèque; sans cela j'étais obligé de prendre un omnibus pour les ramener. J'ai sué une chemise rien que pour Théodose. Ce que j'ai fait pour toi, en cette circonstance, j'ai besoin de te le faire apprécier. Ta lettre m'arrive lundi à deux heures. Nous étions, à toutes nos courses de départ, pendus presque aux courroies de nos malles, j'ai de suite exécuté la course.

Nous allons nous remettre à travailler à mort, on est parfaitement ici pour cela. Nous logeons dans la Bibliothèque, un vrai campement dans les bouquins. Une liberté complète, un jardin pour se promener : ce sont toutes les conditions du travail attrayant, comme tu vois.

Pardonne-moi, mon cher ami, je sens l'odeur de légumes au lard succulents. Et j'ai tellement envie de me *désenseigner* (du Montaigne, rien que cela) le goût des truffes, que la plume me tombe des mains, et que je t'écris très lâche, — une façon de remplir au moins trois pages : une mesure décente. Me pardonneras-tu en m'écrivant une longue lettre?

Ton ami,

JULES.

A LOUIS PASSY

Ce 25 octobre (1851).

Je te remercie beaucoup de ton menu, mon cher Louis, et de toutes les recommandations précises qui l'accompagnent. *C'est un dejeuner qu'Edmond et moi nous comptons donner vers le* 20 *novembre et auquel tu seras invité* [1].

Maintenant, mon cher Louis, tu as si complaisamment fait ma commission que je vais encore t'ennuyer. Je voudrais que tu m'envoies : 1° les noms populaires de six ou sept plantes qui croissent l'été sur les bords de la Seine; 2° le nom de deux ou trois des plus célèbres sources pétrificatrices d'Europe.

Voilà. Je te serais mille fois obligé que ta réponse à mes deux questions m'arrivât avant le 30 octobre, et je te demande encore pardon de t'embêter d'une si canulante façon. Pardonne cette figure.

Je n'ai rien à te dire. Je ne sais rien. La politique qui nous est presque toujours inférieure, comme tu sais,

1. Ce menu, qui a été imprimé dans le roman d'EN 18.., est le menu d'un dîner auquel nous avait invité la mère de notre ami, Mme Antoine Passy; les autres renseignements demandés devaient également servir à la composition de ce roman, qui ne paraissait que le 2 décembre, le jour du coup d'État.

nous l'est plus que jamais en ce moment. Nous sommes tout à notre enfant. Nous comptons le livrer à l'accoucheur vers le 5 du mois prochain. Tu vois que nous sommes dans le coup de feu. Nous travaillons beaucoup pour nous. Décidément, quand on a travaillé dix mois à un ouvrage, on est heureux, quand arrive le jour de l'impression. L'impression! Ma foi, ce mot-là me fait un effet! Ça vous émeut comme des enfants, et je suis sûr, que lorsqu'on nous apportera nos idées calligraphiées, brochées, publiques, pour ainsi dire, nous aurons toutes les émotions fébriles de Jean-Paul.

Notre ami, P.-C. de Villedeuil, monte sur la brèche, un peu avant nous; je crois qu'il paraît vers le 10. Mais lui, publiant un ouvrage politique, a pour lui les journaux de son parti, et les 63 départements viticoles, auxquels il dédie son livre. Tu sais ce que c'est à propos : *Histoire de l'impôt des boissons*. Tu vois que ce n'est pas tout à fait notre genre. Après, si nous n'avons personne pour nous, tu me diras que nous aurons l'ombre de Sterne. La question est de savoir si elle nous reconnaîtra.

Il vient de paraître une revue qui voit le jour à point pour nous : la *Revue de Paris*. C'est une revue de jeune littérature sous le patronage de Théophile Gautier. Si elle ne nous fait pas d'article, elle mentira à son titre, tout autant que ces directeurs de théâtre, qu'on nomme des directeurs littéraires.

Je t'écris une lettre d'égoïsme. Le *moi* de Montaigne y trône sans partage. Je te prie de te venger dans ta réponse.

A propos, je ne sais pas si je te l'ai dit, je crois la candidature Joinville ayant assez de chance auprès

des paysans, du moins de nos côtés, dans les Vosges. Voici *textuelle* la réponse d'un de nos fermiers, à qui nous demandions son opinion sur Joinville : « Joinville ! Ah je l'aimerai bien, il n'a fait de mal à personne ! » Cette réponse, une des plus paysannes que j'aie jamais entendues, est un symptôme. Après cela, je te l'ai dit : moi je m'en..., moi je m'en ris.

Rappelle-moi au souvenir de tous ceux qui t'entourent, et crois-moi

Ton ami,

JULES.

A GAVARNI

(Février 1853.)

Mon cher Gavarni,

Nous passons samedi à onze heures, avec Alphonse Karr, devant la sixième chambre (police correctionnelle [1].)

Nous sommes tellement occupés en courses et en démarches, que nous n'avons pas le temps d'aller à Auteuil.

Nous vous envoyons donc cette mauvaise nouvelle, par lettre, sachant toute la part que vous prendrez à la condamnation de vos pauvres *little boys*. Si vous avez une influence à votre service?

J. DE GONCOURT.

1. Cette poursuite, la plus extraordinaire des poursuites, et plus inexplicable encore que celle de *Madame Bovary*, mérite d'être racontée.

Un jour de la fin de décembre, notre cousin de Villedeuil qui avait fondé le *Paris*, rentrait du ministère de la police, en disant avec une voix de cinquième acte : — Le journal est poursuivi, il y a deux articles incriminés. L'un est de Karr, l'autre, c'est un article où il y a des vers... Qu'est-ce qui a mis des vers dans un article, ce mois-ci ?

— C'est nous, disions-nous.

— Eh bien, c'est vous qui êtes poursuivis avec Karr!

Or, voici l'article qui devait nous faire asseoir sur les bancs de la police correctionnelle, absolument comme des messieurs arrêtés dans une pissotière. Cet article paru le 15 décembre 1852 avait pour titre : VOYAGE *du n° 43 de la rue Saint-Georges au n° 1 de la rue Laffitte* Un voyage de notre domicile d'alors au bureau du journal, et qui passait en revue, d'une façon fantaisiste, les industries, les officines de produits bizarres, les marchands et marchandes de tableaux et de bibelots, que nous rencontrions sur notre route, et entre autres la boutique d'une femme, célèbre autrefois, comme modèle dans les ateliers de peinture.

Donnons le paragraphe incriminé.

« Cy-gît le plus charmant corps de Paris. Il s'est fait marchande de tableaux. A côté de tasses de Chine est un Diaz. — Et j'en connais un plus beau. C'est un jeune homme et une jeune femme. La chevelure de l'adolescent se mêle aux cheveux déroulés de la dame, et la Vénus, comme dit Tahureau :

Croisant ses beaux membres nus
Sur son Adonis qu'elle baise;
Et lui pressant le doux flanc,
Son cou douillettement blanc
Mordille de trop grande aise.

Ce Diaz-là, mes amis, a bien voyagé; mais, Dieu merci, il est revenu au bercail. J'ai vu quelqu'un qui sait tous ses voyages, et qui m'a conté le dernier.

Mlle *** (Nathalie) l'avait envoyé à Mlle *** (Rachel); Mlle *** Rachel) l'a renvoyé à Mlle *** (Nathalie) avec cette lettre :

« Ma chère camarade,

« Ce Diaz est vraiment trop peu gazé pour l'ornement de ma petite maison. J'aime le déshabillé d'un esprit charmant. Je ne puis admettre cette nudité, que l'Arsinoé de Molière aime tant. Ne me croyez pas prude. Mais pourquoi vous priverais-je d'un tableau que je serais obligée de cacher, moi?

« Mille remerciements quand même, et croyez-moi votre dévouée camarade.

« *** »

Et Mlle *** a repris son Diaz, ô gué, elle a repris son Diaz, turelure, et a répondu à Mlle *** en le raccrochant au mur déjà en deuil et tout triste.

« Chère camarade,

« Je suis une folle et presque une impie d'avoir cru mon petit tableau digne de votre autel. Mais ma sottise m'a du moins valu un précieux renseignement sur les limites de votre pudeur.

« Permettez-moi seulement de défendre contre vous le répertoire comique que vous invoquez ici, un peu à contresens; car c'est justement dans les tableaux qu'Arsinoé n'aime pas les nudités :

Elle fait des tableaux couvrir les nudités,
Mais elle a de l'amour pour les réalités.

« Je reprends donc mon petit Diaz, un peu confus de son excursion téméraire, et je cache sa confusion dans ma chambre, où M. A peut seul le voir.

« Votre très dévouée,

« *** ».

Et ces vers de Tahureau, nous ne les avions pas pris dans Tahureau dont les éditions originales sont de la plus grande rareté; nous les avions pris dans le *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au* XVI[e] *siècle*, de Sainte-Beuve, oui dans ce livre couronné par l'Académie. N'est-ce pas, ça n'a pas l'air vraisemblable? Et cependant c'est parfaitement vrai. Du reste, le ministère de la police d'alors qui nous faisait poursuivre, n'avait-il pas eu, vingt-quatre heures, l'idée de traduire en police correctionnelle, dans un article de je ne sais qui du *Paris*, une ligne de points, paraissant avoir un sens obscène à M. Latour Dumoulin.

Mais, dans cette poursuite, il s'agissait vraiment bien de littérature. Le *Paris* passait pour la continuation du *Corsaire*. La noblesse et la fortune du directeur étaient mal vues au ministère. M. Latour Dumoulin, en ce temps d'aplatissement, était personnellement blessé par les allures de Villedeuil, qui, lorsque sur la présentation de sa carte, n'était pas immédiatement reçu, remontait dans sa voiture. On l'accusait à tort ou à raison de jouer à la baisse. On allait même jusqu'à lui faire un grief de ne pas solliciter pour son journal des invitations aux Tuileries, aux soirées de M de Nieuwerkerke. Nous personnellement, à ce qu'il paraît, nous passions à cause de nos relations avec les Passy, pour des orléanistes fougueux. Il circulait même dans le faubourg Saint-Germain un refus très insolent de nous (une pure légende) à une demande de cantate de la part du gouvernement.

M. Armand Lefebvre, notre parent, écrivait en notre faveur à M. de Royer, procureur général, qui lui répondait une lettre

ne laissant aucun doute sur l'imminence des poursuites. Et dans une entrevue au ministère de la justice, M. de Royer lui annonçait que nous serions condamnés, que nous aurions même de la prison, ajoutant que, si nous voulions adresser un recours en grâce à l'empereur, il serait le premier à l'appuyer. Nous attendions, ainsi que des gens menacés de la justice d'une chambre correctionnelle sous un Empire, — nerveux et insomnieux pendant de longues semaines, — lorsque, dans la fumée de tabac d'une fin de dîner d'amis, tombaient chez nous les assignations.

Et, à quelques jours de là, nous comparaissions devant un juge d'instruction presque poli, mais qui perdait soudainement toute politesse dans son embarras et son déconcertement, quand nous lui montrions les cinq vers incriminés, tout vifs imprimés dans le *Tableau historique et critique de la poésie française.*

Il nous fallait un avocat. Un allié de notre famille, M. Jules Delaborde, avocat à la cour de cassation, nous recommandait de bien nous garder de confier notre défense à un avocat brillant, dont le talent pouvait blesser et irriter le tribunal. Il nous conseillait de prendre un avocat « ayant l'oreille des juges », un nom et une parole très peu sonores, une de ces médiocrités dont l'absence de talent attire sur ses clients une sorte de miséricorde, enfin un de ces verbeux, qui doucement, platement. ennuyeusement, soutirent un acquittement comme une aumône. L'homme qu'il nous indiqua réunissait toutes ces conditions, Dans son salon, il avait une jardinière, dont le pied était fait par un serpent en bois verni, qui montait en s'enroulant vers un nid d'oiseau. En voyant cette jardinière, j'eus froid dans le dos, et je devinai l'avocat qui m'était échu. Quand je lui eus expliqué l'affaire, il était fort embarrassé. Nous étions pour lui un composé d'hommes du monde et d'êtres louches. D'une main il nous eût confié sa montre et de l'autre main il nous l'eût retirée.

Nous étions cités à comparaître en police correctionnelle le 12 février, devant la 6e chambre. C'était une chambre pour ces sortes d'affaires, une chambre dont on était sûr, et qui avait fait ses preuves. Ses complaisances lui avaient valu l'honneur de la spécialité des procès de presse et des condamnations politiques.

Flanqué de notre oncle, M. Jules de Courmont, maître des comptes, nous allâmes faire les visites à nos juges. On nous avait appris que la Justice exigeait cette politesse. C'est un petit *Morituri te salutant*, dont ces messieurs sont, à ce qu'il paraît, friands. Nous allâmes d'abord chez notre président L... Il demeurait en haut de la rue de Courcelles, tout près de la place Monceaux... Il était sec comme son nom, froid comme

un vieux mur, jaune, blême, exsangue, une mine d'inquisiteur dans un appartement qui sentait le moisi du cloître. Puis nous vîmes les deux juges : D... descendant de l'avocat général de Bordeaux, et qui, lui, n'eut pas l'air de nous trouver extraordinairement criminels, et après D..., le juge L..., une sorte d'ahuri qui ressemblait à Lemenil, prenant un bain de pieds dans le *Chapeau de paille d'Italie*, fourré dans l'affaire comme un comique dans un imbroglio, et qui avait de lui, dans la pièce où il nous reçut, un portrait en costume de chasse, un des plus extravagants portraits que j'aie vus de ma vie. Imaginez Toto Carabo à l'affût.

La dernière visite fut pour le substitut qui devait requérir contre nous. Celui-ci avait tout à fait les manières d'un gentleman. Il nous déclara que, pour lui, il n'y avait aucun délit dans notre article, mais qu'il avait été forcé de poursuivre sur les ordres réitérés du ministère de la police, sur deux invitations de Latour Dumoulin ; qu'il nous disait cela d'homme du monde à homme du monde, et qu'il nous demandait notre parole de ne pas en faire usage dans notre défense.... Et cet homme qui avait de la fortune, qui avait beaucoup de mille livres de rente, allait demander le maximum de la peine pour un délit dont nous n'étions pas coupables. Il nous le déclarait naïvement, cyniquement, en face.

« Quelles canailles que tout ce monde ! » — dit mon oncle sur le pas de la porte. Ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, la déclaration de ce substitut, les dénégations de Latour Dumoulin qui lui avait dit travailler à arrêter les poursuites, tout cela, le sortant de son égoïste optimisme, faisait tout à coup, ainsi que du feu d'un caillou, jaillir de l'indignation de ce vieux bourgeois racorni.

De là, nous allions tous deux chez Latour Dumoulin, désireux d'avoir une explication avec lui. On nous faisait attendre assez longtemps dans une antichambre, où un garçon de bureau lisait un livre de M. de la Guéronnière, devant un portrait de l'empereur emballé pour une sous-préfecture. Et quand nous entrions, nous avions l'air de si mauvaise humeur que, se méprenant sur notre démarche, il croyait que nous venions le provoquer en duel. Alors c'était une défense maladroite de Rachel « qui ne se serait pas plainte », ce qui était inutile à dire, si cela était vrai, ainsi que je le crois. Enfin c'était une tirade contre Janin, la bête noire du ministère de la police. Car j'ai oublié de dire que les lettres de Nathalie et de Rachel avaient été copiées par nous sur les autographes enrichissant un curieux exemplaire de *Gabrielle* d'Augier, faisant partie de la bibliothèque du critique des *Débats*.

Le lendemain, qui était un samedi, Villedeuil nous menait au

Palais de Justice dans sa calèche jaune, une calèche qui tenait du carrosse de gala de Louis XIV et d'un char d'opérateur. Jamais si triomphante voiture ne mena des gens en police correctionnelle. Et le maître de la voiture pour lequel notre procès était une grosse affaire de représentation, s'était fait faire pour la cérémonie un carrick prodigieux, un carrick *cannelle*, à cinq collets, comme on en voit sortir à l'Ambigu des berlines d'émigrés. Ce fut à la grille du Palais une descente prestigieuse, ce jeune homme tout en barbe, dans ce carrick, et sortant d'une voiture d'or. A la porte de l'audience, l'huissier ne voulant pas le laisser entrer : « Mais, criait Villedeuil, je suis bien plus coupable qu'eux, je suis le propriétaire du journal ! » En ce moment il eût donné sa voiture avec son cocher et ses chevaux pour être poursuivi.

La salle avait deux fenêtres, une horloge, un papier vert. La Justice bourdonnait là dedans. Le banc des prévenus se vidait et se remplissait à chaque minute. Et cela était rapide à épouvanter. Une, deux, trois années de prison tombaient sur des têtes à peine entrevues. La peur venait, à voir sortir de la bouche du président, la peine, ainsi que le sourcillement d'une fontaine, toujours égal et intarissable et sans arrêt. Interrogatoire, témoignages, défense, cela durait cinq minutes. Le président se penchait à droite, à gauche, les juges faisaient un signe de tête, et le président psalmodiait quelque chose : c'était le jugement. Une larme tombait parfois sur du bois, et cela recommençait. Trois ans de liberté, trois ans de vie ainsi ôtés d'une existence humaine en un tour de code, le délit pesé en une seconde, avec un coup de pouce dans la balance, et ce métier cruel et mécanique de tailler à la grosse, pendant des heures, des parts de cachot. — Il faut voir cela pour savoir ce que c'est.

Précisément avant nous, fut appelé un petit jeune homme maigriot, aux regards d'halluciné, qui avait, de son autorité privée, condamné à mort l'Empereur, et envoyé son acte de condamnation à toutes les ambassades. On le condamna au pas de course à trois ans de prison. C'était lui qui, quelques années après, tirait sur l'empereur à l'Opéra-Comique

Enfin on appela notre cause. Le président dit un : « Passez au banc » qui fit une certaine impression dans le public. Le banc, c'était le banc des voleurs. Jamais un procès de presse, même en cour d'assises, n'avait valu à un journaliste de passer au banc, il restait près de son avocat. Mais on ne voulait rien nous épargner. « Il y a eu répétition hier, je le sais d'un avocat », me dit Karr, en s'asseyant avec nous entre les gendarmes.

Nous étions émus, indignés. La colère fit trembler nos voix,

quand on nous demanda nos noms, que nous jetâmes avec un timbre frémissant comme à un tribunal de sang.

Le substitut prit la parole, ne trouva pas grand'chose à dire sur les vers de Tahureau, ni sur une femme qui, dans notre article, rentrait de dîner, *son corset dans un journal* (le second passage souligné au crayon rouge par le ministère), passa à un article de notre cousin de Villedeuil qui mettait en doute la vertu des femmes, s'étendit longuement sur ce doute malhonnête, puis revint à nous; et pris d'une espèce de furie d'éloquence, nous représenta comme des gens sans foi ni loi, comme des sacripants sans famille, sans mère, sans sœurs, sans le respect de la femme, et pour la péroraison dernière de son réquisitoire, — comme des apôtres de l'amour physique.

. . . .

Alors notre avocat se leva. Il fut complètement le défenseur que nous attendions. Il se garda bien de répéter ce qu'avait osé dire Paillard de Villeneuve, l'avocat de Karr, demandant au tribunal comment on osait requérir contre nous, à propos d'un article non incriminé, et dont l'auteur n'était pas avec nous sur le banc des accusés. Il gémit, il pleura sur notre crime; nous peignit comme de bons jeunes gens, un peu faibles d'esprit, un peu toqués, et ne trouva pas à faire valoir pour notre défense de circonstances atténuantes, plus atténuantes, que de déclarer que nous avions une vieille bonne qui était depuis vingt ans chez nous. A cette trouvaille bienheureuse, noyée dans une marée de paroles baveuses, nous sentîmes le murmure d'une cause gagnée courir l'auditoire... Mais ne voilà-t-il pas que la cause était remise à huitaine. « C'est cela, disions-nous, ils veulent faire passer notre condamnation au commencement, aujourd'hui ils n'osent pas, l'auditoire nous est trop favorable ! »

Et cependant, ce fut notre salut que cette remise de l'affaire. Dans la semaine, le procureur général était changé. Rouland succédait à de Royer. Rouland avait des attaches orléanistes. Il était parent de la femme de Janin qui l'intéressait à nous. Et il y avait des relations non encore brisées entre Rouland et les Passy qui parlaient chaudement en notre faveur, et le samedi 19 février, le président de la 6e chambre donnait lecture, à la fin de l'audience, du jugement dont voici le texte :

. . . .

En ce qui touche l'article signé Edmond et Jules de Goncourt, dans le numéro du journal *Paris*, du 11 décembre 1852;

Attendu que si les passages incriminés de l'article en question présentent à l'esprit des lecteurs des images, évidemment licencieuses et dès lors blâmables, il résulte cependant de l'ensemble de l'article que les auteurs de la publication dont il

s'agit, n'ont pas eu l'intention d'outrager la morale publique et les bonnes mœurs;

Par ces motifs :

Renvoie Alphonse Karr, Edmond et Jules de Goncourt et Lebarbier (le gérant du *Paris*) des fins de la plainte, sans dépens.

Nous étions acquittés, mais blâmés.

Un cocher de fiacre du XVIII[e] siècle, blâmé comme nous par une cour de justice, s'écria après le blâme : — « Mon président, ça m'empêchera-t-il de conduire mon fiacre?

— Non.

— Alors je... » (Mettez ici l'expression la plus énergique de la vieille France).

En sortant de la salle du tribunal, nous pensions l'expression du *fiacre*.

Toutefois, en dépit de cet acquittement, nous fûmes moins heureux que le cocher de fiacre, cité ci-dessus. Nous nous trouvâmes entravés, empêchés dans l'exercice de notre métier. On nous fit dire officieusement que nous ferions prudemment de nous retirer du journalisme.

Quelques années après, dînant tous deux chez M. Armand Lefebvre, il nous prévenait, qu'en haut lieu, on nous considérait comme des *esprits dangereux*, qu'on avait l'œil sur nous... que nous prenions garde. Et pendant quelque temps, nous fûmes hantés par l'idée de nous expatrier, et d'aller fonder en Belgique un petit journal qui se serait appelé : le *Pamphlet*.

A LOUIS LEROY

Mardi, 30 août 1853.

De petits arrangements, mon cher monsieur Leroy, ne nous permettent de partir que samedi, 3 septembre.

Ainsi donc, à moins que nous soyons morts tous deux, d'ici là, ce qui n'a aucune chance de probabilité, à 4 heures du soir nous serons à Veules. Comme nous désirons garder l'*incognito*, prévenez la garde nationale du cru qu'elle ne se mette pas sens dessus dessous, et le maire — s'il y en a un — qu'il ne se dérange pas : nous n'emportons pas de discours avec nous.

Sur ce je prie Dieu qu'il ait les baigneurs de Veules en sa sainte et digne garde, et que la nourriture passe du *variable* au *beau fixe*.

Rappelez-nous au bon souvenir de Mme Leroy et attendez-nous samedi.

Tout à vous.

J. DE GONCOURT.

A GAVARNI

Veules, 7 septembre 1853.

Je viens vous rappeler votre promesse, mon cher Gavarni. Venez-vous passer une huitaine de jours ici avec votre petit bonhomme? Nous sommes une colonie de quatre : M. et Mme Leroy et nous, tout prêts à vous recevoir, et se réjouissant d'avance de votre compagnie. Au reste j'ai confiance en vous, et je sais que, si vous pouviez venir, vous viendriez. Je ne souhaite donc qu'une chose, c'est que vous le puissiez.

La vie ici est très simple et très douce. La société de ce joli ménage que vous connaissez, est une ressource de toutes les heures et un charme de toutes les journées. Nous nous levons pour déjeuner. M. Leroy s'en va croquer des motifs. Nous nous attelons à la plume. Mme Leroy fait des travaux de Pénélope, pendant que son mari peint dans le cortège et l'admiration de tous les gamins du lieu. Chacun apporte franchement à dîner tout ce qu'il a d'appétit. Une Anglaise qui parle comme un casse-noisette de Nuremberg, s'il venait à parler, fait l'intermède de nos repas. Le soir nous nous faisons éventer au vent vif de la mer. Lardez le tout de quelques bains, quand le soleil se met de la partie, et vous aurez, mon cher ami, notre existence en tous ses détails.

Et vous, que devenez-vous? Que faites-vous? Où êtes-vous? Dans votre chambre ou dans votre atelier. J'espère bien que c'est dans votre atelier et devant la pierre de Decamps[1]. Je ne vous demande pas si vous avez quitté ces coquines de mathématiques, mais bien si ces coquines de mathématiques ont bien voulu vous quitter. Je compte sur les pierres du *Paris*, afin de vous remettre un peu à cette lithographie qui devrait vous traiter plus mal, pour la tant mépriser, vilain que vous êtes! D'abord, si votre première livraison n'est pas faite quand nous reviendrons, je ne sais pas comment il faudra vous gronder. Et puis tenez, pendant que nous sommes en train de vous *reprocher* — comme les choux de Monnier — il y a plus de deux mois que vous nous promettez de la copie pour votre volume, et nous ne voyons rien venir. Vous seriez bien aimable et bien poli pour le public, monsieur et ami, si vous vouliez bien pourtant terminer ces *Manières de voir et façons de penser*. Là vraiment, blague dans le coin, les littre-boit[2] seraient bien contents si vous finissiez bientôt ce volume, ou si du moins vous commenciez à le finir.

Sur ce, Edmond et moi nous vous serrons la main.

Le ménage Leroy vous attend. Nous faisons comme le ménage Leroy. Voici les moyens de transport. On prend sur le chemin de fer du Havre un billet pour la station de Motteville, départ de 9 heures du matin. A

1. La lithographie des *Célébrités contemporaines* représentant le peintre Decamps.

2. Le mot little-boy, une première fois écorché par mon frère, et qui était devenu un sujet de plaisanterie entre Gavarni et nous, est une de ces appellations bêtes et tendres, comme il s'en rencontre dans la parfaite intimité de toute société.

Motteville, à 1 heure, une diligence vous attend et amène à Veules à 4 heures.

Voici notre adresse : M. de Goncourt à Veules, par Saint-Valery-en-Caux, chez M. Glatigny.

A AURÉLIEN SCHOLL

Vendredi, 14 avril 1854.

Ah çà! mon cher, mon bien cher Aurélien, pourquoi vous humilier ainsi devant notre amitié? Pourquoi ces étonnements trop modestes de nos franches et sincères sympathies à votre endroit? Pourquoi vous peindre à nous comme un paria auquel nous avons daigné tendre, sur la route sèche et mauvaise, une main de Samaritain. Moi ignoré, dites-vous... et nous, sommes-nous si fameux, dites-moi? Moi triste, rongé, maussade, ajoutez-vous encore... et sommes-nous si gais, si *vaudevilliers*, si bouffis et confits de joies, de satisfactions, de plaisirs vifs et de bonheurs calmes et doux? Le diable m'emporte, mon cher Aurélien, nous vous enverrons notre malédiction jumelle, si vous continuez à vous abaisser comme ça. Nous vous aimons comme vous nous aimez. Nous vous aimons parce que vous nous aimez. Nos tristesses se confessent l'une à l'autre; nos étoiles anonymes se sont prises dans la vie, bras dessus bras dessous, et ne se quitteront pas. Et maintenant, la main dans la main, tous trois égaux devant notre belle amitié, causons, ami.

Savez-vous qu'un peu plus j'aurais cru que ce n'était pas la Garonne qui passait à Bordeaux mais le

Léthé, fleuve aimé des ivrognes d'oubli! Près de douze jours sans nouvelles de vous! Je traversais lentement devant mon pipelet, espérant toujours une poignée de main par la poste... Rien. Nous passions tous les soirs sous votre fenêtre : c'était aussi triste que si nous passions, dirait Chamfort, devant le tombeau d'un ami. Alors, mornes, nous vaguions et roulions par les boulevards, tâchant d'attraper une distraction qui ne venait pas, achetant machinalement la *Presse*, saluant encore plus machinalement des gens qui faisaient semblant de nous connaître par charité, tant nous avions l'air dépareillé et dépaysé. Nous remontions chez nous et, sur la tablette de bois du guéridon de bois de rose, votre pipe de bois, votre pipe accoutumée, pleurait, entendant nos deux pipes ronfler, pleurait, comme une déshéritée, le trio d'hier.

Merci de vos deux lettres. Écrivez-nous, écrivez-nous encore, écrivez-nous toujours (imité du docteur Noir). Écrivez-nous s'il fait soleil en vous, et s'il pleut dans votre gentil cœur! — Du Henri Heine, s'il vous plaît.

Nous roulons une existence de brutes, une vie désemparée comme des bêtes de somme au repos et tout étonnées de se reposer. Notre tête est une calebasse où on aurait donné un grand bal de coléoptères, et qui est tout étourdie des ressouvenirs et des tintements des danses passées. Quand je dis que nous nous reposons, je ne parle que du côté de l'écriture; car pour les jambes, les démarches, les visites, les chaussements de gants blancs, les dépôts de cartes, de volumes, les ascensions d'escaliers, les prises d'assaut des critiques, nous sommes actifs comme deux Napoléon ou un Gaudissart. Un métier de commission-

naire, mon ami, depuis que vous êtes parti; tous les jours nous gravissons le Golgotha de la réclame et le Chemin de la croix des grands articles.

J'ouvre ici une parenthèse de l'égoïsme le plus radical. Je vais vous parler de notre livre[1], sachant avec quelle complaisance vous nous permettez de vous entretenir de *notre boutique*. Eh bien là, ça va, ça bruit, ça tapage. Nous avons sur toute la ligne promesse d'articles. C'est pas mal pour un début dans les démarches. Lettre très aimable de Sainte-Beuve. Lettre de quatre pages de M. de Rémusat. Promesse d'un grand article du *Journal des Débats* de M. Barrière (pas celui de la *Vie en rose*) qui nous a fait le compliment le plus flatteur. Il croyait avant de nous voir, nous ayant lus seulement, que nous étions des contemporains de la Révolution, et que nous ne pouvions écrire ainsi — comment diraï-je? — que *de visu*. Un délicieux article de Jules Lecomte paru dans l'*Independance*, où il recommande à tout le monde de nous acheter et ainsi terminé : « C'est une œuvre de bibliothèque ». Ah cristi! si ce livre nous fait jamais arriver, nous arriverons tous ensemble, fichtre!

Je reviens à un passage de votre seconde lettre. Vous tuer? Vous? Allons donc! Mais vous donneriez raison à tous les crétins! Vous deviendriez un argument pour les pères bourgeois! Et puis il y aurait un tas de chacals (dit-on chacals?) littéraires, faisant œuvre de déterrer des méconnus pourris, qui iraient vous tirer par les pieds dans votre tombe, cracheraient des tirades sur votre suicide, battraient la caisse avec un Escousse de plus. Vivons, Aurélien, durons contre

1. Histoire de la Société française pendant la Révolution. Dentu, 1854.

les découragements et les ennuis, n'enterrons pas notre plume, vivons pour célébrer les véritables grands hommes, renier les faux dieux, ôter les masques, siffler les tartufes, mépriser l'humanité, être joués comme Dennery, réussir et nous venger. — Et puis, outre votre père que vous tueriez, vous avez peut-être des amis?

A propos d'être joué, il l'a été. Un succès d'estime! Vous appelez ça un succès d'estime? Cette représentation a été plus émouvante que celle d'*Hernani*. On a été obligé d'arc-bouter la salle, l'enthousiasme menaçant de la démolir. L'auteur a été rappelé vingt-cinq fois. Un léger incarnat colorait ses joues pendant qu'on le lapidait de bouquets. M. de Persigny lui a jeté de sa loge le grand cordon de la Légion d'honneur. L'Académie lui a donné en corps une sérénade. Au reste la pièce vaut ce succès inouï. C'est Beaumarchais, Musset, Hugo, Molière, Calderon, Aristophane, Térence, tout cela brouillé, battu, mêlé dans un tout saisissant, et de la plus shakespearienne originalité, sur l'air du *tra la la!*

G... est revenu. Il rapporte de Turin son amour accueilli, mais non assouvi, ses paradoxes, sa *Bohème galante* et un choix d'épithètes neuves. L'autre jour il nous a fait tordre de rire avec le récit de ses tendresses avec la R... Tout cela est si clair de lune et si grotesque que c'est pyramidal. Il y a surtout un récit des deux chandelles jaillissant du nez du petit R... et des larmes diamantées roulant dans les beaux yeux de la ballerine! C'est un récit qui vaut vingt-cinq francs et qui ne nous a coûté que trois tasses de thé.

A propos de nos jeudis, ô Aurélien, vous étiez le *genius loci*. Je l'ai bien vu. Vous parti, notre salon a

été voué à un vide désespérant. Jeudi dernier une seule personne, ou pour être plus historique deux conviés. C'était d'un funèbre... funèbre ! Ma foi, voyant cela, nous les enterrerons jeudi prochain.

Vous remercier de tout ce que nous savons que vous faites là-bas pour nous, serait vous désobliger; je m'abstiens.

Ma foi, mon cher Aurélien, vous nous manquez tant, que nous pourrions bien aller vous retrouver dans les *tout* commencements de mai.

Edmond et moi, mon cher Aurélien, songeons souvent en fumant notre pipe, et aussi en ne la fumant pas, au plaisir que nous aurons à vous sauter au cou dans le débarcadère de Bordeaux. Ah ! ma foi, nous vous embrassons, c'est résolu.

JULES DE GONCOURT [1].

1. Ces lettres, adressées par mon frère à Scholl, ont été en partie publiées par Scholl dans l'*Événement* et l'*Écho de Paris*.

A EMILE FORGUES

Mardi (avril 1854).

Cher monsieur,

Et d'abord, merci de votre grand article. Cela est d'une camaraderie loyale et d'une franchise amie, dont nous vous avons grande reconnaissance. Votre carte d'hier est presque une épigramme; c'était à nous de vous en mettre une. Nous vous rendrons cela demain, sans doute, et nous nous serions vengés aujourd'hui même, si Edmond n'avait été souffrant.

Vous seriez véritablement aimable de venir au dernier jeudi de notre saison — après-demain soir — si vous n'avez rien de mieux à faire. Je n'ai pas besoin de vous dire que je recommanderai à notre plum-pudding d'être digne d'Old-Nick.

Nous vous serrons la main en débiteurs de neuf colonnes [1].

J. de Goncourt.

1. Article de Forgues dans l'*Atheneum*, du 15 avril 1854, sur l'Histoire de la Société française pendant la Révolution.

A GAVARNI

Bordeaux, 22 mai 1854.

« Je mets la main à la plume pour vous écrire », mon cher Gavarni. Et si je ne l'ai pas fait plus tôt, il faut vous en prendre à l'air de *farniente* qu'il fait ici, et aux inspirations de douce paresse qui montent de partout, en cette ville de beau soleil et de beaux yeux. Je vous préviens, monsieur et ami, que cette lettre manquera de suite, à cause d'un *œil* que je suis en train de poser en face de ma maison, chez une charmante couturière, — avec une lorgnette de spectacle en buffle noir.

Bordeaux, dirait M. Prud'homme, ville monumentale! beau fleuve! forêts de mâts! Le théâtre, monsieur, le théâtre! Tourny! Superbes femmes! Si monumental que soit Bordeaux, je trouve encore certaines bouchères d'ici — une surtout — plus monumentale que les monuments. Je ne sais pas si c'est à cause d'une *petite touche* que nous nous donnons d'habitude, mais les femmes nous semblent véritablement avoir le je-ne-sais-quoi coquet, qui fait le caprice de l'homme. Elles ont du style dans la marche, elles ont tout ce qu'avait la marchande de parapluies que vous avez connue, ou plutôt que vous vouliez connaître.

J'ai vu votre pont; ah! pour un pont, un fier pont!

Le « nerf des voyages » nous a manqué pour aller voir s'il y avait encore des Pyrénées, mais nous avons couru, à pied et en voiture, certaines parties des Landes, des villages en *os*, Audernos, etc. Nous avons vu les échasses, c'est-à-dire deux échasses; des pêcheuses d'Arès nous ont portés, *à bon vinaigre*, dans des bateaux, et nous avons flairé la résine comme pas un.

A propos d'odeurs, Bordeaux sent la fraise et l'ail. Ne trouvez-vous pas?

Maintenant, vous, comment va? Fait-il beau chez vous comme ici? C'est-il « *feuillu feuilleras-tu* » à Auteuil? Messieurs vos arbres vous donnent-ils contentement?

Monsieur Jean, je vous salue, gamin! Je prends ici des leçons de bouchon pour vous administrer, à monsieur papa et à vous, une bonne raclée, ami tricheur!

Vous êtes-vous attelé au type Balzac? En abattez-vous à mort, fatiguant votre plume à courir et à hacher, gardant, — je ne sais pas comment vous faites — vos blancs comme s'ils étaient enlevés au grattoir. En aurons-nous une quarantaine à baptiser à notre retour? La lithographie doit avoir tort; Mlle Georges est-elle finie? Vous savez le mot de Heine sur elle : « Magnifique soleil de chair! »

Nous revenons le 4 ou 5 juin, et nous irons vous embrasser le lendemain, et voir où vous en êtes de tout ça.

Nous avons été dans un trou l'autre jour. Nous avons vu, affiché dans l'église de ce trou, un mandement de l'archevêque de Bordeaux, où Méry est cité tout au long, tout comme un Père de l'Église, na!

Elle est bonne! Je tombe ici sur un journal où je vois : la *Table tournante, journal catholique des faits merveilleux*. Elle est *rebonne!* hein?

Sur ce, Edmond qui engraisse et moi qui ne maigris pas, nous vous donnons une grosse, grande et forte poignée de main, et si vous nous répondez avant le 4, vous serez un homme!

Votre littre-boit

JULES.

1er *post-scriptum*. — On a-t-il mis des beaux luisants à la *Lorette* [1]?

2e *post-scriptum*. — Donnera-t-on ce volume pour la rentrée [2]? Oui, n'est-ce pas! Tenez, vous êtes le plus grand paresseux de travail que je connaisse. Après ça, vous finissez toujours par tout faire. Je vous rends justice, monsieur et ami, et ne doute pas de la remise du volume dans quelques semaines, hé?

Dernières nouvelles. — Elle sourit, la femme aux gilets de flanelle! Je me prépare sérieusement à enfoncer mon aîné de frère.

Une lettre de vous, mon cher Gavarni, une lettre de vous, grande, si ça se peut. Nous demeurons 97, rue Porte-Dijeaux.

1. Un dessin que Gavarni faisait pour notre exemplaire de ce petit volume qui lui était dédié.

2. MANIÈRES DE VOIR ET FAÇONS DE PENSER, publié en 1869, par Yriarte.

A GAVARNI

Août, le 17, je crois, 1854.

Monsieur mon ami,

La présente est pour vous apprendre, que nonobstant, nous avons fait un très bon voyage, et je mets la main à la plume pour vous écrire, que notre position sur ce littoral [1] est parfaitement agréable, et toute pleine de joies rabelaisiennes et autres. Figurez-vous, monsieur, qu'un coq en plâtre n'est qu'un souffre-douleur à côté de la vie bonne, douce et tranquillement coulante que nous menons depuis une quinzaine. Nous sommes tombés sur un charmant garçon [2], lequel a une maison ici, et lequel a voulu absolument nous prendre en pension pour un prix rare et inhabituel : gratuitement. Dans ladite maison duquel monsieur agréable, nous mangeons des viandes succulentes, *very farewell* [3], avec des fourchettes et des couteaux anglais, dans un service de porcelaine

1. Sainte-Adresse.
2. M. Turcas.
3. Toute cette lettre est écrite sur une note gamine qu'aimait Gavarni, et moque gentiment tout le long de ses quatre pages l'*anglomanie* du dessinateur.

farewell anglaise, aussi avec un pot à l'eau pour carafe *farewell* anglais. Et lequel jeune homme, *very gentleman*, — il est raffolant de vie anglaise, — a un petit basset écossais, une oreille en l'air, une oreille en bas, comme une vieille mal coiffée, qui est un *very spécimen*, des *Landseer-dogs*, — lisez des chiens de Landseer.

Et puis aussi nous allons dans une cabane de bois blanc, très confortable, à une portée de vague de l'Océan, où sont force grogs, et bancs et chaises et hamacs, pour regarder Mme la Mer, en toutes ses toilettes, soit en sa robe bleue des dimanches, soit en son costume de bal, tout le bas de sa jupe garni par les lames brisées, de volants d'argent : lequel spectacle à regarder, — la mer avec le ciel tout habité de nuages, — est un spectacle de nonchaloir, de paresse, de digestion, oh! *very confortable!* Et pendant ce, Toby, le chien écossais attrape des mouches.

Nous remuons notre sucre au fond de nos verres, et nous allumons notre pipe.

Voilà, mon cher monsieur, la position de vos deux *litreboit*, lesquels vous voudraient avec eux. M. Jean[1] s'amuserait bien avec la mer. C'est un fier joujou, allez! Songez-vous qu'on va au Havre en quatre heures, et ici en cinq minutes! Hein, qu'en dites-vous? Si vous preniez quarante-huit heures pour venir nous dire un petit bonjour?

Ah! çà, il paraît que vous avez le choléra à Paris dans le dur? Et puis nous ne prenons pas Cronstadt? Mais tout ça ne nous regarde pas, n'est-ce pas?

Est-ce que vous êtes toujours à chercher la *baïon-*

1. Le fils de Gavarni.

nette de la rue des Bons-Enfants [1]? Est-elle trouvée cette fichue baïonnette? Avez-vous esquissé sur la pierre le patriarche de la gaudriole [2]? Avez-vous entendu parler de la nouvelle découverte : l'*Homéographie,* le transport instantané et non coûteux de toute impression typographique, lithographique etc.? A propos, j'ai eu un succès ici... par la fenêtre. *On n'est pas parfait* [3].

1. Gavarni s'occupait dans le moment d'un remaniement du jardin du Palais-Royal et de ses entours, il rêvait d'en faire une espèce de bazar de fleurs.
2. Béranger.
3. Expression affectionnée par Gavarni. — L'histoire de ce succès par la fenêtre est assez curieuse. Turcas avait pour maîtresse une actrice du Palais-Royal, une belle et grande fille, nommée Brassine, qui avait emmené avec elle, pour lui tenir compagnie, D.... des Folies-Dramatiques. Mais je laisse la parole à mon frère, qui a écrit une petite note sur cette assez lugubre nuit d'amour.

« La D.... était ce qu'on appelle, dans un certain argot, une *empoigneuse* qui vous mordait comme un petit chat et vous blaguait comme un voyou : une jolie petite bête agaçante. A ce jeu-là, nous nous étions piqués l'un et l'autre, et nous étions en guerre de taquineries, lorsqu'un soir, en revenant de chez Turcas — il était onze heures, et l'hôtel où elle demeurait était fermé— elle parut à un balcon d'une fenêtre, en peignoir blanc. J'étais à côté d'A.... qui lui faisait très sérieusement la cour. En riant, on commence à monter après le treillage qui menait presque jusqu'à sa fenêtre. A.... lâcha vite pied; la montée n'était pas bien sûre. Mais moi, une fois le pied à l'escalade, je montai sérieusement. J'avais été frappé, comme d'un coup de fouet, d'un désir de cette femme qui était là-haut. Elle riait et grondait à demi. Cela dura quelques secondes, quelques secondes, où quelqu'un fut en moi qui aimait cette femme, la voulait, y aspirait comme à cueillir une étoile. Je grimpai allégrement et fiévreusement ainsi qu'un fou, et machinalement ainsi qu'un somnambule. J'étais entraîné dans l'orbite de cette robe et de ce rayonnement blanc. Enfin j'arrivai. Je sautai sur le balcon. J'avais été amoureux pendant une longueur de quinze pieds. Je crois bien que je n'aurai de l'amour, dans toute ma vie, que de telles bouffées... Je couchai avec cette femme qui me disait, en voyant mes regards

Êtes-vous en haut ou en bas de votre maison? il doit commencer à faire frais. Vous devez être redescendu en bas, je parie. Après çà, si vous êtes redescendu, tant mieux! c'est que vous travaillez avec de petits machins noirs sur des pavés tendres. Jetez-vous toujours des femmes par les escaliers pour Beugnet?

Pas plus de gros Leroy ici que sur la main. Quant à Edmond, il est toujours ce que vous l'avez connu : il me propose des parties, le soir, sur les endroits dangereux de la côte, et il essaye de me pousser dans la mer, par jalousie et pour hériter de moi. Mais je suis malin, je me méfie. Il me marche après sur les pieds, dans les sociétés où il me conduit. Il dit aux femmes que je ne suis pas « une bonne affaire » pour m'empêcher de réussir. Enfin, je ne vous en dis pas plus, vous le connaissez.

Ah! nous avons acheté au Havre un singe gros comme le poing qui a une queue comme le bras — une bête adorable.

sur elle : « Es-tu drôle, tu as l'air d'un enfant qui regarde une tartine de beurre! »... Mais, j'étais déjà dégrisé, j'avais peur qu'elle ne me demandât, le lendemain matin, un petit ouistiti que j'avais acheté au Havre dans la journée. Il me paraissait que cette femme devait adorer les singes............ Cette nuit, ce fut comme un déshabillé d'âme. Elle me conta sa vie, mille choses tristes, sinistres, qu'elle coupait par un *zut* qui semblait boire des larmes... Il m'apparut dans cette peau de voyou, je ne sais quelle petite figure attristée, songeuse, rêveuse, dessinée sur l'envers d'une affiche de théâtre. Après chaque étreinte amoureuse, son cœur faisait *toc toc* comme un coucou d'auberge de village : un bruit funèbre. C'était le plaisir sonnant la mort. « Oh, je sais bien, me dit-elle, que si je faisais seulement la vie six mois, je serais morte. Je mourrais jeune avec une poitrine comme ça... Si je me mettais à souper ce ne serait pas long... »

Il est bien plus joli que ça [1] sans comparaison. Au reste, je m'en rapporte au goût de Jean.

Sur ce, monsieur, j'ai l'honneur d'être, en vous priant de m'accuser réception de la présente, le plus tôt que vous pourrez, votre très humble et obéissant [2]

JULES DE GONCOURT.

Au Château-Vert. A Saint-Adresse, près le Havre.

1. Dans la lettre il y a un croqueton de la tête du singe.
2. Ici se voit un petit bonhomme saluant jusqu'à terre.

A ARMAND DE PONTMARTIN

Le 1er novembre 1854

Monsieur [1],

Nous venons de prendre connaissance de l'article que vous avez bien voulu consacrer à notre *Histoire de la Société française pendant la Révolution.*

Nous vous remercions, monsieur, et votre bienveillance, pour nous être nouvelle et inattendue, ne nous en est que plus précieuse.

Une critique loyale, convenante, bienveillante, amicale, si j'ose dire, paie de bien des heures de veille; elle redonne ce quelque peu de courage nécessaire à l'homme de lettres qui met sa petite gloire à respecter l'honneur des lettres, le travail.

Nous ne pensions que vous remercier et voilà que nous entreprenons de vouloir vous répondre.

Vous attribuez, il nous semble, au mot : la société, le sens du mot parisien : le monde. Ce n'est pas ainsi que nous l'avons entendu. Par la société française, nous avons voulu signifier la nation française, tout entière, de la multitude à l'élite, considérée dans l'ensemble de ses mœurs. Cette intention admise, nous échappons, je crois, à quelques-uns de vos reproches.

1. Lettre imprimée dans la *Nouvelle revue de poche.*

Au reste, peut-être bien avez-vous raison ; peut-être bien notre titre a-t-il tort. Mais, jusqu'à présent, l'histoire sociale a si peu préoccupé les esprits, que les termes même d'appellation de cette histoire, ne sont guère fixés, et que c'est un peu le contenu du volume qui décide le sens de l'étiquette.

Nous venons à une autre objection. Pourquoi, nous dites-vous, remuer ces boues et ces immondices? Pourquoi cette *pornographie?* Tacite, qui a raconté Messaline et Néron, a gardé jusqu'au bout le respect que l'historien doit à ses lecteurs. — Un mot seulement, monsieur. — A votre sens, l'histoire politique n'est pas l'histoire sociale ; l'histoire de l'empire romain n'est pas l'histoire des anciens Romains, et qui veut donner le tableau d'une monstrueuse décadence morale, doit, à notre avis, oublier une pudeur académique, monter aux crimes, mais aussi descendre aux débauches, et se souvenir que si les Bossuet de pareils temps s'appellent Tacite, les La Bruyère se nomment Juvénal.

Pardonnez-nous, monsieur, cette courte réplique ; elle n'est d'ailleurs qu'une marque du prix que nous mettons à votre opinion, et de l'estime en laquelle nous tenons votre critique.

Veuillez nous croire, monsieur, vos très obligés et très reconnaissants serviteurs.

E. ET J. DE GONCOURT [1].

1. Tout le temps de notre existence à deux, mon frère a été l'épistolaire de nos correspondances, des lettres signées *Jules*, comme des lettres signées *Edmond et Jules*. Qu'il y ait eu quelquefois conversation, causerie entre nous sur le sens d'une lettre avant de l'écrire, qu'il y ait eu même quelquefois une expression donnée par moi, c'est possible ; — mais la forme, la vivacité, et l'esprit des lettres, lui appartiennent entièrement.

A AURÉLIEN SCHOLL

(Hiver de 1855.)

Mon cher ami, je vous écris un mercredi [1], jour de nos thés. Causant avec vous par la poste, je vous regretterai un peu moins, ce soir.

Vous voilà amoureux! plaignez-vous! amoureux! la seule folie raisonnable de l'homme; un feuilleton qu'on n'écrit pas, un vaudeville dont on ne sait pas le dénouement, de la poésie sans rime et de la *copie* au courant du cœur. Le diable m'emporte! plaignez-vous! amoureux, le bel état!

Soyez tranquille, je serai discret comme un confesseur qui ne sait rien.

L'amour à part, comment faut-il vous considérer? Êtes-vous un homme de lettres? Êtes-vous un journaliste? Êtes-vous Parisien? Êtes-vous Bordelais? Hivernez-vous, hiver comme été, à Bordeaux? Nous revenez-vous? Quand paraîtra votre volume sous presse? L'enverrez-vous ou l'apporterez-vous aux étalages? Vos lettres sont vagues comme le *Lac*, de Lamartine! Je n'en puis tirer aucun détail précis,

1. Le mercredi, plus tard le jeudi, nos amis trouvaient le soir, chez nous, une tasse de thé avec une tranche d'un plum-pudding, vanté par Monselet.

aucune vue de ce que vous faites, aucune consolation de votre absence.

Nous vous écrivons navrés, très positivement. Un peu souffrants de corps tous deux, un peu nous découvrant de grosses promesses d'infirmités pour nos vieux jours, puis, par là-dessus, très malades d'âme, nous raidissant contre le découragement et nous y laissant aller d'heure en heure. Pas une main tendue; — les médiocres et les vieux régnant; — pas un courant, pas un mouvement; la mer littéraire endormie comme un lac d'huile; — l'éditeur, un mythe [1]; — quelques titres, une défaveur; — le théâtre possédé absolument par les vaudevillistes infects; — le public lisant tout; — la critique, une accoucheuse qui ne fait que des avortements; — les petits journaux ne révélant personne; — les grands taisant les jeunes gens; — l'inimitié et l'insolidarité poussées au plus haut point dans la république des lettres; — des alliés ridicules; — et vos luttes, et vos fièvres, et vos angoisses, et votre furie d'avenir, enfin tout ce cœur que vous mettez dans votre tête, ne servant de rien, ne menant à rien... Allez, je vous le répète, nous fatiguons une mer d'huile !

La conclusion de tous ces déchirements, est que nous sommes résolus à faire moins de concessions que jamais, à tenir notre drapeau encore plus ferme,

1. L'Histoire de la Société française pendant la Révolution et le Directoire et les Hommes de lettres, ont été publiés à nos frais. Quant au roman de Sœur Philomène, il a été vendu à Jacottet et Bourdilliat pour 400 francs, mais la faillite de la maison survenue presque aussitôt, a amené la réduction des 400 francs à 100, qui est tout ce que nous avons touché de ce volume jusqu'en 1876, époque de la réédition dans la bibliothèque Charpentier.

à tuer la tragédie encore mieux, et à prier saint Henri Heine, patron de la fantaisie, encore plus haut.

Et au milieu de tous ces ennuis et de ces relâchements d'espoir, nous avons beaucoup travaillé. Encore quinze jours, trois semaines, notre Directoire sera fini.

Mazarin est bien triste à présent. J'attribue son aspect mortuaire à votre fuite. Les garçons n'ont plus cet air fier, alors que tous les gens notoires s'y pressaient, et que la marquise dorée du bienheureux café semblait abriter tous les illustres de Nadar, un moment réunis.

Le *Mousquetaire* continue à montrer jusqu'où peut aller la patience d'un public français. Le *Figaro* cumule la trousse et le tablier de cuisine; il a établi un buffet au coin du passage Jouffroy.

Jacottet m'a dit qu'il voulait vendre ses livres à 1,500,000 exemplaires; Roger de Beauvoir n'a pas changé; la *Revue des Deux-Mondes* propose des prix pour ranimer « le mouvement littéraire »; Baschet a toujours la canne de Balzac; et je ne sais pas dans quel lit G*** fait pénitence, — disparu!

Et les journaux font toujours semblant de paraître, et les femmes d'être jolies, et la terre de tourner, et les livres de se vendre, et le dîner de Girardin d'ouvrir, et l'Académie d'être; — mais on voit bien, mon cher Aurélien, que tout cela n'est qu'apparence!

Sur ce, au revoir, ne nous oubliez pas; laissez-nous une petite placette dans ce cœur tout plein et tout habité.

JULES DE GONCOURT.

A AURÉLIEN SCHOLL

Lundi, 13 février 1855.

Ainsi donc, ami, Bordeaux abrite deux cœurs qui s'aiment, deux bouches qui se le disent, et deux corps qui se le prouvent. La chose est au mieux, etje vous en félicite des pieds à la tête. Ainsi, un nid parfumé, soyeux, des sourires roses, des bonheurs faits de rien, des bonheurs d'enfant et des plaisirs d'homme, de ces joies mouillées de larmes qui recommencent à peine finies, une vie double et le cœur large comme le monde, et tenant pourtant dans une main mignonnette, on m'a dit que l'amour c'était tout cela, et puis encore bien autre chose. Et venez nous dire, après cela, que la vie ne vous gâte pas, sceptique choyé, bécoté, agenouillé.

Le vilain, qui parle d'avenir, quand le présent le berce en de telles tendresses. Allons, vrai, vous deviendriez agent de change! Peut-être avez-vous raison, raisonnablement raison. Mais si vous saviez tout ce que votre Muse m'a dit de mal de vous, depuis ce beau projet! La pauvre fille! C'est une Cassandre, puis une Ariane. Elle pleure, puis elle prophétise! Et elle se lamente, disant qu'il faut coucher nuit et jour avec elle pour lui faire un enfant, et qu'elle est une

maîtresse jalouse, et qu'elle en mourra, si vous ne lui donnez que les rinçures de vos pensées, occupées par des soucis de finance et des imaginations d'Ouvrard. — Vous l'avouerai-je? Je la console très mal, comme on console d'ordinaire une personne qui vous est amie et chère.

Et voulez-vous bien, s'il vous plaît, ne pas parler réclame en une lettre d'alcôve. Que m'importe votre article long ou court. Il n'y a que Delaage qui calcule la franchise et l'amitié des poignées de main, au temps qu'elles durent, et qui vous serre la droite comme on fait cuire un œuf, — montre en main. Merci !

Hélas! vous m'avez envoyé votre cœur épanoui comme un bouquet de roses; c'est à peine si, en glanant, je vous enverrai une gazette bien morte et bien sèche, et des cancans rangés comme de vieilles fleurs dans un herbier...

Puisque bal masqué il y a, une nouvelle ! Edmond et moi nous y sommes amusés, mais beaucoup, avant-hier. J'ai reconnu qu'il fallait y apporter de la gaieté et je m'en suis muni de quelques verres. J'ai récité la *Lorette* en langage des halles, j'ai été reconnu par trois femmes qui ne me connaissaient pas, et intrigué par quatre autres qui me connaissaient moins encore. J'ai bu de la poussière, du bruit et des épaules. Bref, Edmond n'a pas bâillé.

La librairie de Bilboquet est la capitale du livre, à l'heure qu'il est. Mme de Beauvoir se tire à 7,000, et on en redemande. Voilà où mène la vulgarisation des lettres, à calomnier le public.

A propos, j'oubliais; l'*Histoire de la Société française pendant le Directoire* est à l'impression.

Baschet va chez les princesses russes, raconte les

cours de Chasles, est boutonné dans ses habits noirs, et sérieux comme un ministère.

Nous publierons, le 1er décembre 1855 ou le 1er janvier 1856, un journal hebdomadaire qui s'appellera...[1] nous allons chercher le titre en Italie, au mois de septembre ; nous le chercherons trois mois !

Vous savez cette triste fin de Nerval. Je ne veux pas vous faire relire dans ma lettre tous les journaux que vous avez lus. Vous ne pouvez vous faire une idée de la ruelle où il s'est pendu : un croisillon ignoble, au bas d'un escalier lépreux, entre deux bouches d'égout béantes et noires, comme les soupiraux d'un monde immonde et sans lumière. Quand j'y suis allé, sur une planche, au-dessus de ce troisième barreau où il s'est pendu, un corbeau farouche, le cou tors, glapissant son cri rauque, était juché, immobile et bavard [2].

Comme vous pensez bien, aussitôt mort, on a exploité le cadavre, comme on détaillerait une bête abattue. Le *Mousquetaire* est monté dessus, et Dumas a joué sur la grosse caisse : l'*Agonie de Gérard de Nerval*. On a repromené l'ombre *poussive* d'Hégésippe Moreau, et puis l'*Atheneum* a comparé la perte de Gérard de Nerval à la perte de Balzac. Triste temps que le nôtre, mon cher Aurélien, si petit, qu'il n'a pas de mesure pour le génie, et qu'il jette, pêle-mêle, génie et talent, dans le cimetière de la gloire.

Adieu, ne nous oubliez pas, cœur accaparé. Edmond et moi sommes tout vôtres.

JULES DE GONCOURT.

1. Un projet tombé à l'eau.
2. Le lendemain ou le surlendemain de la mort de Gérard de Nerval, mon frère a fait de cette ruelle, un dessin, une aquarelle presque monochrome, ne manquant pas d'un certain caractère. Elle est aujourd'hui chez P. Burty auquel je l'ai donnée.

A ALFRED ASSELINE[1]

Lundi. Mars 55. Minuit.

Mon cher touriste, j'ai acheté avant-hier un manuscrit très curieux sur les fermiers généraux du XVIII[e] siècle — ces Mirès qui savaient être riches. J'y ai lu ceci : Le roi Louis XV, royalement reçu par Bouret, voulut le remercier avec un bel autographe de sa plus belle main. Bouret bouleversa le château, faillit le démolir sans réussir à trouver une goutte d'encre.

Vous n'êtes pas Louis XV, je ne suis pas Bouret, hélas ! non. J'ai trouvé de l'encre, mais un morceau de papier convenable, je ne l'ai pas trouvé. Pardonnez-moi donc ce vélin médiocre.

Ainsi vous courez, vous allez, vous faites un voyage de miel dans cette Suisse, courtisane superbe qui héberge le monde sans vieillir. Vous allez — et les montagnes vous saluent, et les ruisseaux vous parlent, et les lacs vous sourient, comme en un paysage d'Henri Heine ; — cela est au mieux. A peine si quelque vilain bruit vous vient de ce pays des jolies femmes, des grandes actrices et du vieux vin : Paris.

Après cela, vous auriez mauvaise grâce à ne pas songer à M. Sainte-Beuve, alors que vous habitez Lausanne. Je me suis toujours figuré que c'était la

1. La lettre est adressée à Lausanne où se trouvait dans le moment Asseline.

patrie de cet homme ; il y a professé, me dites-vous : non, il l'a bâtie.

Pour nous, cher Asseline, nous venons de donner le bon à tirer de notre dernière feuille et — ceci est entre nous — nous avons quasi trouvé un éditeur. Croyez-le, si vous voulez, je n'y crois pas encore.

Et puis, aujourd'hui même, j'ai fait un tour, tout comme vous. Vous découvrez la Suisse, j'ai découvert une campagne inédite, toute peuplée de maisons, de balançoires, de tonnelles et de rires, campagne où l'air est vif, où les arbres poussent, où l'herbe se montre, où le sable est fin et doux comme un tapis, une campagne gaie vraiment ; — une montagne haute comme huit étages, et d'où l'on voit une mer d'or, de rubis, de topazes, de diamants brouillés, qui a tout l'air d'une ville. Les indigènes appellent cette campagne Montmartre. J'ai tout lieu de les croire.

J'ai bu là-haut, à la santé de mon cœur, — un malade, — une bouteille de vin qui m'a paru la meilleure du monde. La table était bien sale, mais le soleil était si beau.

Vous partez pour Venise, heureux garçon ! A propos, êtes-vous bien sûr que Venise existe ? Peut-être bien est-ce une ville imaginaire, bâtie pour les besoins des drames. C'est Victor Hugo qui a dû creuser le canal Orfano, et Bouchardy qui a dû inventer le conseil des Dix. Enfin voyez cela et assurez-vous de Venise.

Les lettres continuent à être comme Bilboquet — dans le marasme — et nous deux nous persistons à demeurer vos amis.

JULES DE GONCOURT.

P. S. Votre opinion sur Berne ?

A EMILE FORGUES

Mardi 23 avril, 1855.

Certainement oui, cher monsieur, nous irons boire samedi à la santé du Dante, et j'ai tout lieu de penser, — que Lamennais et votre préface aidant, — son immortalité ne s'en portera que mieux. Soyez sûr que nous vous apporterons un appétit d'Ugolin.

En y songeant, la bonne idée que vous avez eue ! Et pourquoi ne ferait-on pas le baptême d'un livre, comme on fait le baptême d'un fils ?

Puis, je veux vous dire combien nous vous sommes obligés de vous être si aimablement occupé et ennuyé de nous. Notre plume est bien endettée à votre égard ; mais ce dont j'aime à vous assurer, c'est de son désir de s'acquitter et de la gratitude de ses deux maîtres.

J. DE GONCOURT.

A AURÉLIEN SCHOLL

Paris, lundi, août 1855.

Vous êtes sauf ! Voilà le bon, voilà le précieux de votre lettre. J'arrive à l'instant de la campagne, et je vous écris de suite sur le premier morceau de papier venu ; je vous écris pour vous serrer la main, et vous embrasser, mon ami.

Vous êtes un enfant vraiment ; vous craignez qu'on vous calomnie auprès de moi ! Eh ! mon cher, doutez-vous de moi ? Sommes-nous amis d'hier, et croyez-vous que de maladroits Basiles de province prévaudront contre notre affection mutuelle ? Chassez ces vilaines idées ; ayez foi en nous deux, comme nous avons foi en vous.

Ah ! la triste chose que votre affaire, mon ami, non pour vous, mais pour eux. Vos amis d'hier, ceux-là dont vous me parliez, je me souviens, avec toute la chaleur de votre cœur, ceux-là qui avaient, il n'y a pas quelques jours, leur main dans la vôtre, — ainsi tournés contre vous, furieux et aboyants... Vous voulez vous rebattre, me dites-vous... Je vous plains, mon cher Aurélien, pour toutes ces choses qui seraient de grands ennuis, si elles n'étaient de grandes fièvres et de grands dégoûts, hélas !...

Et, — l'étrange chose! — vos *Esprits malades* sont toujours à la vitrine, en une pose placide et coquette; ils semblent toujours un de ces jolis romans roses, qui dérident les cœurs de femmes, en les loisirs de leurs amours, leur couverture hortensia ne ne s'est pas ensanglantée le moins du monde, et ils ne disent rien de vos *égratignures* au passant, qui regarde bêtement.

Je crois que les femmes ont une âme. Pendant que vous vous battiez là-bas, une femme se risquant, est venue chez moi; mille fois elle a tourné et retourné entre ses mains — fort belles — ce livre fait des larmes joyeuses de votre amour; elle me l'enviait, elle me le mendiait sans me le demander, elle l'eût emporté, si vous n'aviez mis mon nom à la première page... On est méchant parfois, je n'ai pas voulu déchirer la dédicace.

Je voudrais vous distraire mon ami, et je n'ai rien à vous dire. Bourdilliat m'a annoncé que vous vous vendiez bien. Et c'est tout.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'Edmond et moi, attendons de vous une grande et longue lettre, avant la fin de la semaine. Que n'êtes-vous ici? Je suis inquiet de vous là-bas, au milieu de tant de petites jalousies et de tant de grosses lâchetés.

Écrivez-nous vite.

Votre ami,

J. DE GONCOURT.

A LOUIS PASSY

9 septembre 1855.

1° Ton livre est relié. Je ne l'ai pas encore, mais je l'ai vu et je l'attends d'un jour à l'autre. Je te l'apporterai.

2° Je n'ai pu encore avoir que des renseignements de seconde main sur la réédition du Corneille-Taschereau. L'opinion générale est qu'elle ne contiendra pas ou peu de documents nouveaux. Au reste elle va paraître d'un jour à l'autre, car elle est portée comme parue sur le dernier catalogue Jannet. Inutile de te dire, que si elle paraît avant le 18, nous arrivons ensemble, elle et nous.

Tu vois que nous sommes gens de parole ; nous t'avons menacé de venir, nous venons. Grand merci de nous recevoir et ne te gêne pas. Ne nous fais pas construire une galerie d'Apollon pour nous loger. Tu ne doutes pas, n'est-ce pas, de tout le plaisir que je vais avoir à me ressouvenir sur place. Quelle joie c'était ! quels jeux et quelles parties ! Je crois que ces années-là sont irretrouvables. Donc, nous partons le 18 à une heure. Du reste, je t'écrirai un ou deux jours d'avance, pour te prévenir définitivement. Edmond est enrhumé comme un bœuf. Moi j'ai eu la joue

comme un melon, j'ai rencontré un mal de dents : une vilaine connaissance. Un sicaire vil, mais myope, a tiré sur l'Empereur, on dit Jérôme blessé à la tête.

Rappelle-nous, Edmond et moi, au bon souvenir de ton père et de ta mère; je serre la main à Blanche, — Mme Pinchon a-t-elle repris sa bonne santé? et quant à toi, mon ami, je t'embrasse.

JULES.

P. S. Le jour où nous avons été jugés en correctionnelle, un petit homme, tout jeune et tout maigre, fut jugé avant nous. Je le vois avec son air parfaitement insouciant. Je l'entends avec sa voix nette. Il avait condamné l'Empereur à mort et il avait envoyé *sa condamnation à toutes les ambassades.* M. Legonidec psalmodia quelque chose : le petit jeune homme était condamné à trois ans de prison. C'est le Bellemare qui vient de tirer sur l'Empereur.

A AURÉLIEN SCHOLL

4 octobre 55.

Mon cher ami, vous me dites que nous causerons de tout cela. Mais quand? Venez-vous ce mois-ci? L'autre mois, le mois prochain, vous risquez fort de trouver envolés vos amis de la rue Saint-Georges. Eh oui, décidément ils s'en vont. Ils s'en vont parce qu'ils s'ennuient, parce que la patrie leur porte sur les nerfs, parce qu'ils ont une nostalgie à rebours, parce qu'ils ont grand besoin de rompre avec leur ruisseau et leur Paris, cinq ou six mois. Les vieilles et bonnes gens ont beau nous dire que nous allons en Italie chercher les brigands et le choléra; je crois, entre nous, que ces deux blagues-là sont une invention des journaux, en remplacement du serpent de mer. — Et puis, ma foi, nous buvons au hasard. C'est le seul Dieu qui fasse des miracles !

Vous voilà, il me semble, un peu hors de tracas. Que devenez-vous? que faites-vous? que pensez-vous? — et qu'écrivez-vous? ou que n'écrivez-vous pas?

Voulez-vous notre confession contre la vôtre? Nous revenons d'un excellent château, d'un château bourgeois qui tient tous les souvenirs et toutes les joies de mon enfance. Nous y avons gaiement et heu-

reusement passé quinze jours, dans les plus belles verdures du monde, dans des causeries familières, dans de vieux livres, devisant et nous taisant, libres comme l'air, entourés de jeunesse, de gaieté et de beaux yeux... A propos de beaux yeux, je vous jure, que vos initiales me sont un logogriphe; il faudra, mon cher Don Juan, me donner la clef.

Et puis nos *Légendes* [1] sont décidément sous presse, je viens de corriger la première feuille ce soir.

Et puis encore, voilà un grand mois que nous travaillons *piano* à une petite chose, trois fois grosse comme la *Lorette*, et qui s'appellera, s'il plaît à Dieu : les *Actrices*.

Voilà tout notre actif. Rien de neuf ici. Des livres qui se vendent, on ne sait à qui; des hommes de lettres qui continuent à vivre, on ne sait comment; des volumes grand in-8° que la Librairie Nouvelle met à trois francs, on ne sait pourquoi; un tas d'à-propos sur les zouaves, sur Malakoff, etc., qui se débitent on ne sait à combien; — enfin le plus beau moment qui soit pour avoir vingt mille livres de rente, et tirer son esprit à 30 exemplaires.

Venez mon ami, nous serrer la main avant notre départ, et nous partirons de meilleur cœur.

A vous et tout à vous,

JULES DE GONCOURT.

1. Volume paru en 1856 sous le titre : UNE VOITURE DE MASQUES.

A AURÉLIEN SCHOLL

Octobre 55.

Savez-vous à quoi ressemblent vos lettres, mon ami ? A des pages déchirées çà et là dans le plus romanesque des romans, ou plutôt c'est le sommaire de vos aventures que vous m'envoyez. Vous le savez, mon ami, ce qu'il me faudrait pour m'y retrouver ; il me faudrait le héros, et quelques bonnes soirées, et de longues confidences, et bien des pipes fumées ensemble. Vous me diriez la Justice et les coulisses de la justice, l'Envie et ses menées, l'Amour et les échelles de soie de l'amour. Le destin jaloux nous envie ces loisirs heureux, et sans doute cela demandera une année, pour que vous vous récitiez à nous.

Mais il faut que vous dédommagiez notre amitié curieuse ; écrivez-nous beaucoup et longuement. Écrivez-nous vos humeurs et le pouls de votre imagination, et le battement de vos tendresses, et le bulletin de votre esprit, et le journal de votre cœur, — si esprit et cœur ne font pas maintenant chez vous, ménage ensemble. Vous savez que notre discrétion ferme à clef.

Voyez un peu : je ne sais pas seulement combien vous avez de jours de prison sur le dos ! J'ai été feuilleter la *Gazette des Tribunaux* du mois. Je ne sais

pourquoi votre affaire brille par son absence. — Ah! J'ai rencontré au cabinet de lecture ***, qui m'a parlé de votre affaire, avec une prudence diplomatique.

Travaillez-vous? Vous êtes bien capable de vous reposer après tant d'ennuis; vous devez faire tour à tour, je vois ça d'ici, l'hercule et le lézard; ce qui n'empêche pas que vous devez un pendant à vos *Esprits malades*, et que si vous étiez raisonnable, vous viendriez bien vite *lever* un éditeur, pendant que votre affaire est encore chaude. Vous avez un scandale entre les mains : si vous n'en faites pas un succès, vous êtes un — amoureux.

Quoi de neuf pour nous, mon ami! Rien. — Notre vie est un gentil petit néant, où les heures tombent sans bruit, l'une après l'autre, d'un coucou endormi. Nons nous écoutons vivre, et nous pêchons tranquillement des idées à la ligne. Nous avons découvert que le champagne était la sauce du faisan, et que le meilleur moyen de rêver était de dormir. Nous remettons l'ambition à demain, et nous faisons nos malles, sans hâte, pour aller voir cette fille bien plus f..... que Cunégonde — les Bulgares ne sont pas comparables aux Anglais : — l'Italie.

Ah! j'ai brisé une chaîne à peu près comme un porteur d'eau romprait avec une *connaissance*. Dieu vous préserve des fidélités poussées jusqu'à la persécution!

Je n'ai vu personne de notre monde, tous ces mois-ci. Les hommes de lettres ne sont pas encore revenus de leurs châteaux. Ainsi nulle nouvelle. Vous savez que la *Revue* de Véron est une blague.

Au moins faites-nous de ces vers « que vous savez si bien conter? » cher poète du spleen! Non, c'est

très vilain, et vous mériteriez de n'être pas embrassé par vos amis.

JULES DE G.

Vous aurez à prendre chez Dentu, quand vous viendrez à Paris, nos légendes dont le titre définitif est une *Voiture de masques* et nos *Actrices* : l'affaire s'est faite.

A GEORGES DUPLESSIS

Venise, 8 décembre 1855.

Mon cher ami,

Vous gardez des *Canalette*. Eh! bien, je vis depuis huit jours dans ses eaux-fortes. Il est positif qu'il est un coin du monde, où les omnibus vont sur l'eau, où les Véronèse ne se comptent pas, où le cheval est un mythe, la gondole une vérité, et le conseil des Dix un fait historique. Un beau soleil, une table d'hôte d'horlogers suisses, trois fenêtres qui me régalent, du matin au soir, de trois magnifiques toiles de Ziem, ma pipe, du tabac turc, du vin de Chypre, d'heureuses digestions, des pensées bleues comme le Lido, tout cela nous fait heureux et paresseux comme des lézards. Voulez-vous que je vous dise le nombre des ponts de Venise? je n'en sais rien! S'il y a des documents sur Bosse, je m'en informerai! Et si les filles fument du maryland? j'en doute! — Tenez! je vous invite à boire deux verres de vin de Sauterne, rue Saint-Georges, le 1er mai. Je vous dirai des volumes, donc je ne vous les écris pas.

Je vous supplie, au nom de nous deux, de nous écrire quatre grandes pages, d'ici au 25 décembre : Florence, poste restante. Dites-nous s'il y a encore un

Paris, des Parisiens, des Parisiennes, une bibliothèque, des imbéciles qui font des livres, des niais qui les lisent, et de plus niais qui en parlent. — Allez-vous toujours mieux — ou bien? Jannet a-t-il passé le Rubicon de l'annonce? X, vous emprunte-t-il toujours de l'argent, V des documents? Dites à Deveria que les lithographies des *Fêtes galantes de la Renaissance* ornent l'Italie, du Simplon jusqu'à Venise. — Nous allons chercher la Rosalba [1], mais comme c'est imprimé à Venise, ce ne doit être trouvable qu'à Paris.

Y a-t-il toujours des désœuvrés qui viennent vous déranger à votre comptoir [2] pour vous demander que vous leur montriez des images?

Le boulevard n'est pas mort, n'est-ce pas? ni M. Taschereau, ni votre premier amour, ni le Journal de Wille [3], ni le Prado, ni l'Odéon, ni le cigare à cinq sous, ni le bourgogne, ni l'*Athenæum*, ni Rose, ni vous, ni le cabaret Bonvin, ni le public, ni Dumoulin, ni la gloire de l'armée frrrrrançaise.

Ma police m'apprend que le cœur de Mlle C... L... a reçu, à Bordeaux, les gens sans cérémonie?

Quatre pages de nouvelles sous quinze jours à Florence, poste restante, ou vous risquez d'avoir deux amis qui ne sauront plus leur pays, ni la rue de Richelieu.

A vous de tout cœur jusque-là

JULES.

1. Le livre publié à Venise, nella Stamperia Coleti, et intitulé DIARIO DEGLI ANNI MDCCXX E MDCCXXI, *Scritto di propria mano in Parigi da Rosalba Carriera, illustrato e publicato dal signor Giovanni Vianelli*, 1793.

2. Le bureau de Duplessis du cabinet des Estampes, à la Bibliothèque nationale.

3. MÉMOIRES ET JOURNAL DE JEAN-GEORGES WILLE, publiés en collaboration avec Duplessis, chez Jules Renouard, en 1857.

A GAVARNI

Parme, 28 décembre 1855.

Je vous jure sur l'exploitation de l'homme par l'homme, que je n'ai pu vous écrire ni du lac de Côme, ni de la belle Venise. Autant presque aurait valu, n'est-ce pas, mon cher Gavarni, vous dater ma lettre de Montmorency? Venise, hein Venise? Vous avouer qu'on y est et qu'on y reste dans cette capitale de la barcarolle et de l'opéra-comique, dans les États de Bouchardy et de M. Scribe, dans le rêve des collégiens, des filles et des agents de change poitrinaires, en plein Pont des Soupirs, quoi! Le courage m'a manqué[1].

Mais aujourd'hui, mon ami, que je suis dans une ville qui n'a été mise ni en musique, ni en drame, dans une ville honnête, provinciale, sans histoire, sans gondoles et sans roman, dans une rue qui est fort loin de la rue Vivienne, et où les bonnetiers n'ont pas encore de maisons de campagne, dans une ville où les Anglais se comptent et où les chiens même ne font que passer, — je vous écris bravement.

Ah! Gavarni. Il n'y a aucune chance pour que je devienne jamais duc de Parme, et c'est dommage! Un État

1. Passage ironique, moquant les injustices de la pensée de Gavarni, sur Venise.

grand comme une nappe, une capitale qui a plus d'une rue, un théâtre qui a un répertoire, et un gouvernement qui a cinq ministres, carrés de tour,—et j'oubliais mon armée, une armée qui manœuvrerait hardiment sur une table de cent couverts. Comprenez-vous quelle jolie position sociale? Régner, sans que le monde vous regarde, et gouverner sans être obligé de lire le journal! Tans pis, je pressurerais mes peuples, quand j'aurais envie de boire une bouteille de bordeaux! J'ai longtemps cherché comment je pourrais vous arracher à Auteuil. J'ai trouvé; je vous nommerais mon ministre des terrassements. De la moitié de mes États vous feriez un jeu de ballon, et de l'autre un jeu de boules, et du reste un labyrinthe!

Florence, 3 janvier 1856.

J'en étais là, mon ami, j'allais finir ma lettre, la cacheter, la mettre à la poste quand... crac, je me mets à avoir un sacré mal de dents (sacré n'est pas de trop), lequel mal, non content de m'ôter l'usage de la plume et du papier à lettres, me révèle que je passe le chameau en sobriété, et qu'un homme peut vivre, marcher, voir et voyager 36 heures en diligence, sans manger autre chose que deux tasses de café par jour, — pendant cinq jours.

Et me voici obligé — c'était écrit — de causer avec vous d'une ville qui est un lieu commun, une grande route, une auberge, un nid d'Anglais, bref une ville où il y a de gros bouquets de camélias dans les *lieux*. Il n'aurait plus manqué que d'avoir une aventure de brigands, de Bologne ici, j'aurais presque autant aimé

vous raconter une séduction d'Italienne, dans un coupé de diligence.

Croiriez-vous que les deux ours que vous savez, ont mis des chapeaux noirs sérieux, et ont été dans le monde? Croiriez-vous que les Italiens valent mieux que leur réputation, et qu'ils ne font guère plus de gestes que Beauvalet, et qu'ils ne parlent jamais plus de trois à la fois? Croiriez-vous que les filles de Venise ont des volants comme à Mabille, que l'Arno est un fleuve qui monte quand on pisse dedans, et qu'ils n'ont point encore découvert une mine de vin de Bourgogne, dans la patrie du Falerne — ce qui est triste? Je vous garde deux pages de : « Croiriez-vous? » pour mon retour.

Que faites-vous, cher Auteuillois (ça se dit-il)? Travaillez-vous sur un grand vilain tableau carré à mettre du blanc sur du noir, ou sur une belle petite pierre à mettre du noir sur du blanc? Lavez-vous à grande eau du papier écolier? Êtes-vous dans le fusain jusqu'au poignet? Les *Contemporains* dorment-ils, le nez au mur, ou les avez-vous réveillés? Et le portrait de Balzac [1], quand l'aurons-nous? Mais « on n'est pas partout ». Où êtes-vous?

Il a beaucoup neigé ici. Les Italiens qui ont l'amour-propre de leur soleil, attendent patiemment l'été, sans transiger avec la cheminée, — les deux mains sur des *gueux*. Qu'avez-vous au Point-du-Jour? La Sibérie? Avouez que vous pensez plus à vos camélias qu'à mes engelures? J'ai pensé à vos cyprès tout avant-hier,

1. Un petit portrait sur pied de Balzac, une tentative à l'eau-forte, une merveille de travail à la pointe sur cuivre, qui a été perdu à la morsure.

c'est l'enfant gâté des jardins de toute la campagne de Florence.

. . . .

Avez-vous vu quelqu'un?...Nadar est-il millionnaire? Le farouche Leroy s'occupe-t-il toujours à couper des cheveux sur un fond de chaudron? Rappelez-nous au souvenir de Forgues, si vous le voyez, et dites-lui que nous avons fait sa commission de photographies à Venise. Et Nanteuil, qui nous avait parlé vaguement de nous rejoindre en Italie? Quelles nouvelles? Répondez-nous, si vous nous aimez un peu. Répondez-nous, répondez à des malheureux qui sont à deux mille lieues du monde, de la rue Saint-Georges, de la route de Versailles, d'eux-mêmes et de vous.

Notre adresse : Poste restante à Florence. Toscane.

Je vous donne jusqu'au 15; mais plus tôt que plus tard : nous serions partis. Les facteurs de l'endroit jouiraient d'un autographe, ce qui est abusif.

Ah! je vous la souhaite bonne et heureuse. Ne vous engagez pas à dîner pour tout le mois de mai. Réservez-nous un jour, — qu'on se donne une petite touche.

Edmond et moi embrassons le gamin.

Votre

LITTREBOIT.

Répondez-nous et pensez à nous parler beaucoup de vous et un peu de vos *pinceaux*. Et Monnier, à propos de vos pinceaux?

Nous partons vers le 22 pour Rome. Si vous aviez l'infamie d'oublier de m'écrire avant le 15, remettez la chose à Rome, poste restante.

Malgré vos préventions contre Venise, Edmond aurait donné gros, pour vous tenir à un dîner étrange, que le chirurgien de l'hôpital nous a fait faire dans le Canarreggio — le Saint-Gilles de l'endroit. Ah ! ah !

A ARMAND BASCHET

Florence, ce 5 janvier 56

Carissimo,

Padoue — une Université ou les Tisbé envoyaient leurs fils naturels devenir des Pic de la Mirandole; Vérone — un décor de cirque où M. Gobert va faire son entrée; Mantoue, — une caserne dans un marais; Parme — la Sainte-Hélène de Marie-Louise; Modène — un royaume dans un verre d'eau; Bologne — un tableau de Michelet. Nous avons laissé tout cela derrière nous, et nous voici depuis trois jours à Florence, une ville bête comme un camélia. Ah! Venise, le chant si tendre des gondoliers sur le cher Rialto, me sautille dans le cœur, et...

Le mardi gras de l'an 1857, votre serviteur saluera sur la place Saint-Marc, la chère et jolie personne, dont il a le portrait au bout des yeux. Demandez-*lui*, si elle voudra bien se souvenir jusque-là d'un cavalier servant, dont le cœur et le domino attendent des couleurs aimées. Il est des postes restantes à Florence. — *Capite?* — et des ciseaux à Venise? — *Capite benone*[1]?

1. J'ai là, sous les yeux, la réponse à la lettre de mon frère

Est-ce une plaisanterie? Non! notre retour est sous presse.

Nous partirons d'ici le 21. Une grande lettre, une lettre bavarde, un courrier et une médisance, — ou vous n'êtes plus mon ami : une place qui donnera des dividendes, un jour ou l'autre. Et n'oubliez pas le récit, l'histoire et le détail du coup de ciseaux.

Rappelez-nous tous les trois au souvenir de l'excellent docteur. Aussitôt à Rome, nous lui ferons parvenir notre adresse, pour qu'il nous trouve, et pour que nous le retrouvions. Louis Passy [1] me prie de lui remettre en mémoire certaine recette de *risotto* et de *zabaion*, à lui promise. Ma foi, si le docteur songe à lui apporter dans la ville des papes, il court grand risque d'être embrassé.

Votre et tout votre,

UN EXILÉ DE LA PLACE SAINT-MARC.

R. S. V. P.

réponse contenant un petit bout de ruban cerise et ces lignes : « Oui donc, il y a des ciseaux à Venise, il y en a dans le petit salon de *** et je vous en envoie la preuve. Ce tendre brin de soie rouge a été coupé sur la gorge, sur le sein... J'ai annoncé votre présence pour 57, on avait d'abord entendu 56, et on avait souri, du sourire le plus vénitien... »

1. Louis Passy était notre compagnon de voyage en Italie.

A GEORGES DUPLESSIS

Florence, 7 janvier 1856.

Ah ! vous êtes un joli garçon ! Pas un mot, pas une ligne ! — Si je ne reçois pas au plus vite quatre grandes pages de vous, me donnant des nouvelles de toutes choses, je veux être pendu si je vous serre la main au retour ! Moi qui ai couru tout Venise pour vous trouver une Rosalba. — Où en est l'affaire Jannet? Savez-vous comment vont nos deux volumes? Que devenez-vous? Vous n'aurez que ces neuf lignes, qui vous coûteront une vingtaine de sous. Ça vous apprendra.

Et *comment allez-vous*, polisson?

JULES DE G.

Écrivez-nous au reçu de cette lettre : Poste restante. Florence.

A GEORGES DUPLESSIS

Pise, 9 février 1856.

Allons ! il faut vous pardonner. Allez en paix, mais ne m'écrivez plus que des lettres qui arrivent.

Ah ! çà, Georges, quand diable vous rangerez-vous ? quand diable dételleréz-vous ? Vous aurez donc toujours soif de *bleu* et de jupes ? Jusques à quand serez-vous le dernier étudiant du quartier latin ? Pardon ! C'est un sermon que j'ai entendu tomber, l'autre jour, d'une chaire en marbre blanc, sculptée par un Nicolas de Pise quelconque ; et fi de la morale : c'est une vieille femme !

Oui, mon cher, je vais et je vois, je passe et je regarde et je pars. Un pays où les fresques viennent en pleine terre ? Des musées ! Ah ! des musées, où l'on fait deux cents pas sans trouver une croûte, des Raphaël à poignée, des Michel-Ange au boisseau, des André del Sarte à la hotte ; et des charretées d'inconnus qui ont du talent ! du marbre, ah ! mon ami, figurez-vous que la terre ici accouche, tous les quarts de lieue, de montagnes de Carrare, et de l'or et de l'argent pétris par Cellini ; et des chapelles peintes avec des pierres dures ; et puis des lignes ; et puis des couleurs : des couleurs emprisonnées dans des cadres,

des couleurs qui volent aux plafonds, des couleurs qui s'égayent par les murs, des couleurs, des couleurs, — les yeux m'en tournent... C'est à dégouter de n'être pas aveugle !

Sur ce, une réponse précise. Le Fabius Cunctator des éditeurs, Jannet, a-t-il au moins publiquement annoncé, dans ses catalogues, le *Journal de Wille?*

Savez-vous bien qu'à présent, je puis raconter, le dos à la cheminée et les mollets au feu, un carnaval italien? Un carnaval italien c'est en deux mots, — avez-vous lu Shakespeare ? — *Beaucoup de bruit pour rien...* Je crois que vous me parliez amour tout fait. Oh ici, il faut commander... ne compromettons pas un ruban, large comme les deux doigts, et taisons-nous. Il y a aussi une loge aux *Veglioni* de la Pergola, mais, une amie de lady Normanby, est personne à respecter !

Est-ce que par hasard, vous auriez entendu parler de deux enfants que nous avons laissés à Paris, en partant : les *Actrices* [1] et la *Voiture de masques* [2] ? Savez-vous s'ils font leur chemin dans le monde. Ont-ils été seulement souffletés, deux ou trois fois, par la critique? mais là, de bons soufflets bien sonnants, et qui font retourner le public ?

A propos, connaîtriez-vous de par le monde de Douai, un nommé de Wagnonville, lequel homme travaille, depuis dix ans, aux Archives de Florence, avec la patience d'un bœuf, sur le nommé Jean de Boulogne, dit de Bologne ? Votre comptoir est-il toujours à sa place?

Encore une réponse précise sur ceci, pour un ami. M. Taschereau, dans la nouvelle édition de la *Vie de*

1. Les Actrices, Dentu, 1856.
2. Une Voiture de masques, Dentu, 1856.

Pierre Corneille (Jannet), a-t-il fait un nouveau chapitre sur l'*Imitation de J. C.*, et a-t-il ajouté beaucoup de documents aux éditions précédentes?

J'ai à peu près deux cents toises de fresques à voir demain dans le *Campo Santo*. Voulez-vous me permettre d'aller me coucher?

Si vous me répondez poste pour poste, ou à peu près, poste-restante à Rome, où je serais le 15, je vous rapporte les Mémoires autographes et inédits d'Abraham Bosse.

A vous et tout à vous,

JULES.

A PHILIPPE DE CHENNEVIÈRES

Rome, 21 février 1856.

Décidément tout arrive, mon cher ami. Le joli rêve que vous nous contiez, il y a un an, à Versailles, au coin d'un bon déjeuner, est un bel et bon journal qui *n'a pas son plus hebdomadaire*. Et pendant que nous nous promenons, que nous paressons, — vous levez une armée, un imprimeur et une feuille de papier assez grande, pour promettre au public : les *Nouvelles des Arts* [1]. Duplessis me dit que vous avez bien voulu penser à nous. S'il ne me l'avait pas dit, j'en aurais été persuadé, ce qui ne m'empêche pas de vous remercier, et de vous prier de vouloir bien mettre nos noms dans la liste de vos collaborateurs, d'autant mieux que ce ne sera pas une vaine menace ; aussitôt notre retour, nous secouerons un peu notre panier dans votre champ, si vous le voulez bien. La plume nous démange ici — et beaucoup.

Eh bien ! voilà plus de trois mois, mon cher ami, que nous allons devant nous, les yeux fort ouverts et l'âme fort contente.

Venise est Venise, une ville entre toutes les villes.

1. Journal mort avant de paraître.

J'avais bien peur en descendant dans la gondole-omnibus du chemin de fer, de ne trouver que le décor des opéras-comiques de Scribe, mais le diable m'emporte, c'est un vrai théâtre de Shakespeare.

A Florence, nous sommes devenus sérieusement, consciencieusement et laborieusement amoureux des peintres primitifs, des Giotto et des Gaddi, des Lippi et des Botticelli, des Pollaiolo et des Beato Angelico. Nous leur avons fait la cour pendant un mois, si bien qu'à la fin, à force de nous monter le regard, nous trouvions une pensée dans une draperie, une école dans un doigt de pied, un système dans la forme d'un nuage, et un homme de génie dans un maladroit naïf. Je vous dis cela, mais ne le dites pas, nous ne voulons pas guérir, et puis on prête tant aux gens qui font valser les rimes deux à deux; que ne prêterait-on un peu à ces braves gens — sans *patte* — qu'on n'adore peut-être... que parce qu'on les découvre?

Pour Rome, je n'y ai vu encore que Amaury-Duval, qui est le plus aimable peintre du monde, — à écouter.

Adieu. Je ne sais rien. Je lis le journal, quand il neige. Écrivez-nous au nom de notre exil. Écrivez-nous ce que vous voudrez: les faits et gestes du thermomètre Chevalier, si cela vous plaît : Mais jetez-nous une poignée de main et un morceau de Paris par la poste, d'ici à une quinzaine.

Les deux frères sont, comme de Paris à Versailles,

Vos amis,

JULES DE GONCOURT.

A Rome, poste restante.

P. S. Mille choses aimables de notre part à M. E. Sou-

lié. Et si on vous rapportait copie de deux grandes lettres de l'ami Mariette, serait-ce gentil? Eh bien, c'est fait, mais si vous n'écrivez pas, je vous boude en les oubliant. Vous voilà averti. Tout à vous.

A GEORGES DUPLESSIS

Rome, 27 février 1856.

Mon cher ami,

Vous êtes le meilleur et le plus aimable des journaux, et nous vous remercions de tout cœur, de nous tenir au courant de Paris, des journaux et des matériaux pour servir à notre piédestal.

Si je vous ai porté bonheur, vous me l'avez rendu, car il m'est tombé, le jour de votre lettre, la nouvelle d'un article du *Moniteur* sur la *Société*[1]. Partant, nous sommes quittes.

Ce que vous me dites sur la mort du journal de Chennevières, avant d'être né, me paraît prodigieux, mais... je me tais.

Jannet nous a annoncés ; c'est au mieux, nous tâcherons d'être encore de ce monde, lors de la correction des épreuves.

Voulez-vous notre journal de voyage? Florence est le grand musée de l'Italie, non le musée des badauds, mais le musée des travailleurs qui peignent ou qui

1. HISTOIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE PENDANT LE DIRECTOIRE Dentu, 1855.

pensent. De l'enfance à la maturité de l'art italien, c'est une promenade merveilleuse et sans égale. Nous avons beaucoup regardé, beaucoup cherché, un peu écrit.

Vous m'en voudriez, je suis sûr, si je ne vous racontais un carnaval italien. C'est, mon ami, le divertissement le plus puéril et le plus innocent du monde.

La tour de Pise penche toujours et ne tombe pas encore; elle ressemble à beaucoup de gouvernements.

Sienne est une curieuse ville, perchée tout en haut d'une place creuse, avec des palais du moyen âge, des rues en échelle, des bouledogues qui ne mordent pas, et des mendiants qui vous demandent la charité en éclatant de rire.

Pour Rome, on dit qu'il faut coucher avec elle pour l'aimer, et nous n'en sommes qu'aux visites de politesse. Je vous écrirai mes impressions quelque beau matin.

Vous me demandez des nouvelles de l'amour?

Mais mon cher, en Italie il n'y a pas de femmes, il y a des Italiennes, — et si vous entendez parler d'un certain vin d'Orvieto, dites hardiment que c'est du cidre mal fait.

Depuis Venise, je cours pour votre Rosalba. Décidément, c'est rarissime. Tous les Techener de l'endroit la déclarent introuvable, ce qui ne m'empêche pas de chercher toujours et d'espérer.

On m'a parlé d'un article des *Débats* sur votre père, à propos de la vente de sa bibliothèque... Est-ce fait et êtes-vous content?

Y a-t-il eu beaucoup de fous, je me trompe, d'amateurs? A propos, savez-vous que les autographes montent fabuleusement? Si cela continue, on aura pour

cent mille francs de signatures dans un carnet de poche. C'est fort ennuyeux pour les historiens comme nous, — qui ne sont pas millionnaires.

Nous avons dîné dimanche, à l'Académie de France, chez Schnetz, avec toutes les espérances de la peinture, de la sculpture, etc. Ce sont de très aimables garçons qui apprennent à devenir des hommes de génie, tout doucement, en fumant des cigarettes et en regrettant Paris. Hélas! nous faisons un peu, comme eux, mon cher ami, nous regrettons. Écrivez nous pour nous faire prendre patience et croyez-nous vos amis.

JULES.

A GAVARNI

Rome, 28 février 1856.

Mon cher ami,

Vous auriez inventé le carnaval, et vous avez inventé Chicard. Je serais donc à peu près ingrat comme un public, si je ne vous envoyais à vous, qui avez fait croire Paris au bal de l'Opéra, un fusain d'après nature d'un carnaval italien.

La scène, si vous le voulez bien, se passe à Florence. La rue : du soleil. Des cris passent et des passants s'arrêtent. Un masque, deux masques, cent masques, quinze mille masques. Une voiture, deux voitures, mille voitures, éclaboussant de poussière et de bouquets, les trottoirs, les balcons et les fenêtres. Chevaux, jockeys, livrées d'or et d'argent allant et roulant, portés par des flots de peuple, des volées de dominos bleus, roses, jaunes, noirs, rouges, dansant, bondissant, sautant comme des dragées de baptême, vannées sur un tamis de pavés; des pantalons et des bottes passant sous le calicot glacé et miroitant; de vieux gants blancs tenant la barbe des masques; des camisoles faisant un costume; des madras un turban; un soleil dans le dos, un Turc. Voyez-vous le décor? La pièce

mon ami, ah! la pièce, mon ami! C'est tout bonnement le dialogue d'une grande armée de cravaches qui ne disent rien, avec une petite armée de chapeaux noirs qui ne leur répondent pas. Liberté, saillie, esprit du mot, la langue en joie, la langue salée, le catéchisme de l'engueulement, la drôlerie armée, — les Italiens ont remplacé cela par un sempiternel : hou! hou! qui impatiente comme un gloussement de chatré. Pas une parole : la chanterelle éternelle d'une pratique de Polichinelle faussée, appuyée d'une éternelle claque de fouet sur un gibus! Il y avait une charretée de pierrots, descendue de vos lithographies, en le costume sacramentel que vous leur avez fait, couronnes de feutre blanc, droits comme une pyramide. Je leur ai demandé vos légendes : il m'ont fait : hou! hou!

Et le bal masqué, — les *Veglioni!* Figurez-vous un bal masqué, où les épaules de votre maîtresse seraient respectées, où le grand duc de Toscane peut mener sa fille de quatorze ans, où les gens ne s'amusent qu'à s'amuser, ou le papier des loges ne rougit pas de confusion, où les femmes du monde ne risquent pas même d'être tutoyées avec les mains, où l'on entend : Frédéric, fais donc danser ta sœur! où le café suffit aux consommations, où les dominos ne savent à quoi employer leurs yeux, où le seul sergent de ville, suffisant à l'inspection des pas risqués par toute la salle, et pendant toute la nuit, est lui-même le ministre de la police.... Tenez, un bal masqué italien, c'est ce mari, anglais et grave, à qui j'ai vu porter sérieusement, dans un foulard rouge, le domino de location de sa femme, — et le carnaval, c'est ce bonheur des enfants qui consiste à aller dans la

cuisine, se nouer le tablier du cuisinier autour du cou et sa serviette sur la tête.

La chose dure quinze jours — et *pas nourris* — mon cher Gavarni. Figurez-vous que je demande un soir au garçon de la *trattoria*, chez qui nous dinions : — Ah! çà, vous resterez ouvert les nuits de bal masqué? — Oh! non, monsieur, nous fermons... il viendrait trop de monde! Ce qui prouve... ce qui prouve, que c'est un carnaval qui ne rapporterait pas grand'chose... à Ricord.

Je voudrais vous avoir tous les jours, et j'ai été désolé de ne pas vous avoir aujourd'hui, monsieur Lenôtre. Nous avons été voir la villa Pamphili, une villa tout aimable et tout admirable, et le plus joli modèle du jardin italien, qui mêle comme vôtre Auteuil, l'accident pittoresque du jardin anglais, à l'apparat du jardin français. Un bois de pins d'Italie, les plus beaux du monde, et des verdures noires à poignée, des verdures noires que vous adoreriez, des *leccio*, des forêts de chênes verts, des murs de buis, des garde-fous d'aloès et de cactus, et des camélias en pleine terre avec plus de fleurs que de feuilles — à cacher un tambour-major.

Je reçois aujourd'hui seulement une lettre de Rose[1], du 20 janvier. Vous étiez inquiet, vous avez envoyé chercher de nos nouvelles. Mais, depuis ce, vous avez dû recevoir une lettre, et je vous tiens pour un membre de société savante, si vous ne me donnez au plus tôt signe de vie — à Rome, poste restante. États romains.

Comment va le polisson? Croit-il en *z'hachures*

1. Notre vieille domestique.

devant Dieu, les hommes et son pion? Embrassez-le pour Edmond sur la joue gauche et pour moi sur la droite. Une lettre, ou je ne suis plus [1].

Votre Littreboit.

T.S.V.P.T.

1. La quatrième page de cette lettre que nous donnons *facsimilée* en tête de ce volume, est remplie par le croquis du carnaval, fait pour le petit Jean, le fils de Gavarni.

A AURÉLIEN SCHOLL

Rome, 28 février 1856.

Mon cher Aurélien,

Vous n'avez pas douté de nous. Vous aviez bien pensé que si nous ne vous avions point envoyé nos compliments et nos poignées de main, poste pour poste — c'est que nous ne savions rien. Il y a une demi-heure que votre lettre nous a été remise, et je plie la première feuille de papier en quatre, pour vous dire que vous avez toujours nos pensées et nos cœurs.

Voilà les calomnies lavées et bien lavées. Savez-vous que si vous allez de ce train, les critiques n'oseront plus parler de vous, tant ils craindront de vous égratigner. « Villemessant insère une note que vous verrez! » Vous êtes superbe! — Mais quand? Vous ne savez donc pas que nous sommes à mille lieues des journaux qui apprennent quelque chose, et des revues qui racontent les lettres et les hommes de lettres...

. . . .

Ah! ils nous logent là-bas, côte à côte, à Bicêtre! Bravo! c'est une académie comme une autre, n'aurions-nous de compagnons qu'Hoffmann et Henri

Heine. — Une bien grande mort que la mort d'Henri Heine. — Nous ne serions pas en trop mauvaise compagnie. Que vous en semble?

Mais le diable m'emporte, si je conçois rien à leurs réclames pour cette pauvre et innocente *Voiture de masques* [1]. Mais ce sont des contes de Berquin, racontés à de grands enfants. Si vous saviez quel volume nous rapporterons d'Italie [2]. Quand nous aurons mis celui-là au jour, qu'ils se cotisent pour le comprendre et qu'ils nous déclarent fous furieux, je le leur permets, de tout mon cœur. Ils manqueraient à tous leurs devoirs et à toutes leurs rancunes, s'ils ne le faisaient. En somme, nous sommes ravis que la querelle des *fantaisistes* ne meure pas. Les opinions qui ne sont pas souffletées et ressouffletées, ne ressusciteront jamais.

Nous allons devant nous. Nous voyons des hommes, des femmes, des maisons, des palais, des églises, des mendiants, des tableaux, du soleil et des statues. Hélas! mon ami on voyage pour être revenu. Le ruisseau de la rue Saint-Georges est plus beau que le Tibre, et le trottoir de la rue Lepelletier est la meilleure des voies Appiennes... Je donnerai bien un mois d'impressions pour une heure de causerie avec vous. Mais quand causerons-nous? Serez-nous envolé à Bordeaux au 1er mai?

Qu'écrivez-vous? Que pensez-vous? Voyez-vous des filles ou des éditeurs? Êtes-vous en veine de bonne espérance et d'activité d'œuvres? Le soleil vous sem-

1. Une Voiture de masques, Dentu, 1856.

2. Ce livre de prose poétique devait s'appeler l'*Italie la nuit*. Un seul fragment a été publié dans l'*Artiste*, sous le titre de Venise. Le manuscrit, presque terminé, a été brûlé par nous, comme une conception trop lyrique et trop excentrique.

ble-t-il éclairé au gaz ou à l'huile? Êtes-vous triste ou gai — ou tous les deux?

J'ai vu un carnaval italien. C'est une gaieté toute particulière et nationale, qui donne à un Parisien des idées de suicide. Je suis entré dans une loge par la fenêtre et j'en suis sorti par un rendez-vous. C'est une aventure niaise comme un roman.

Répondez, mon ami, répondez poste restante à Rome, à un malheureux qui mange, qui digère, qui fume, qui dort, qui regarde, qui feuillette bêtement des idées, et qui est toujours

Votre ami,

JULES.

A ARMAND BASCHET

Rome, mars 1856.

Mon cher ami,

Henri Heine est mort. C'est une grande mort. Mieux eût valu dans la fosse tout le cortège — que le *cortégé*. Je n'aperçois que des nains pour tendre l'arc d'Ulysse.

Je vois que vous êtes toujours le véritable ambassadeur de France à Venise : le chargé (d'affaires) de notre politesse et de notre mondanité. C'est une très jolie place qui ne vous coûte que de l'esprit, des visites et des gants. Vous êtes un homme heureux. Je ne sais le nom de votre marraine : en tout cas c'était une bonne étoile.

Dites que la petite *bande rouge* est la dame de compagnie de mon cœur. — J'ai dû lire cette phrase dans une mandoline. — Il n'y a de beau en ce monde que les romans qui ne finissent pas. Dites encore à la chère personne, que deux pensées qui s'embrassent, sans le savoir, et qui s'aiment, sans se le dire, sont la plus tendre des communions, — et que le souvenir d'une seconde, vous joue, je ne sais où, en vous-même,

de petites symphonies sans paroles, qui donnent, pendant des heures, le bal aux idées róses et bleues.

Nous avons passé le carnaval à Florence. Racontez-moi celui de Venise. Nous avons songé, tout un jour, et du plus grand de notre sérieux, à aller faire les fous avec vous, sur la place Saint-Marc, pendant la semaine sainte de la folie. *Elle* aurait été bien étonnée de nous trouver sur la place Saint-Marc, un an d'avance. Nous avons manqué de courage, et puis nous nous sommes repentis d'avoir manqué de courage.

Jamais nous ne nous sommes trouvés aussi loin de Paris qu'ici. Cela tient peut-être à ce que nos lettres de Paris nous apprennent des articles, à nous consacrés, que nous ne pouvons lire. À grand'peine, nous nous sommes procuré un *Moniteur* qui fait à notre *Directoire*[1] plus de place qu'à celui de Barante. Il y a, paraît-il, une véritable croisade contre la Fantaisie. On nous fait l'honneur de nous porter les plus grands coups, comme à ses porte-drapeaux, et on nous loge, en grande pompe de critiques, à Bicêtre, n° 1. Savez-vous ce que je pense de cela? J'en suis enchanté. Les attaques, c'est le succès en creux : il ne faut que du temps pour le relief. Scholl vient encore de se battre avec un écrivain du *Figaro*, nommé Louis Goudall. L'épée de son adversaire s'est brisée, et je ne sache plus, comme je lui écris, un critique qui osera parler de lui. C'est décidément le dernier des Maugiron, — et toujours un chaud et un excellent ami.

Vous ne me soufflez pas un mot du bon docteur Callegari? Quand vous le verrez, dites-lui mille choses de notre part à nous tous. Nous comptons sur lui

1. Histoire de la Société française pendant le Directoire Dentu, 1855.

pour la semaine sainte. Notre adresse est : *Via di San Andrea del frate N. 24 secondo piano*. C'est près de la place d'Espagne, le grand centre de Rome.

Mes respects à la dernière des Mocenigo.

A vous toutes nos bonnes amitiés.

JULES.

Écrivez-nous, poste restante, à Rome, le plus tôt qu'il sera possible à votre paresse fort occupée.

A GEORGES DUPLESSIS

Rome, 29 mars 1856.

Décidément, mon cher ami, vous êtes un journal, je veux dire un ami. Vous nous envoyez un peu de la patrie par la poste. Je vous en remercierai grandement, verre en main, rue Saint-Georges.

Savez-vous bien que je ne sais rien? Je lis un article des *Débats*, tous les huit jours; je vois des gens qui arrivent de France et qui la disent sous la neige; je cause avec des élèves de Rome qui ont le bon esprit de ne pas parler esthétique; je ne restitue aucune ruine; je ne lis pas mon guide et je vais devant moi, sûr de trouver au bout de mes pas, quelques blocs de peperin : trois colonnes balafrées sur un ciel bleu, ou le pied gigantesque d'un colosse de marbre, écrasant des trognons de *brocoli*. Or, je vivrais fort heureux ainsi, mangeant des oranges à l'ombre, assis sur quelque base de cipolin, si je n'étais las d'admiration, d'attention et d'étude, si je n'avais au cœur et à l'esprit le ranz des vaches de Paris, de mon chez moi et de mes amis.

La Semaine sainte est la plus monstrueuse exploitation de l'homme par les cérémonies, qui soit au monde. Il y a des cinq heures d'attente debout, qui

m'ont renforcé dans ma haine pour les antichambres. La bénédiction est belle, mais à l'étroit, étranglée dans une fenêtre trop petite. Bref, allez à l'Opéra, et vous verrez une plus riche et plus savante mise en scène — assis [1].

Nous sommes enchantés du succès de la vente des livres de votre père. Décidément les goûts deviennent des folies, je vous en félicite de tout mon cœur. A propos de livres, nous avons battu les bouquinistes du *Corso;* pas plus de Rosalba qu'à la Bibliothèque royale, quand la société que vous savez, l'avait retirée de la circulation, — et le petit livre de la maîtresse de Watelet, Mme Le Comte, complètement inconnu. Enfin, rien sur l'art.

Et ce qui vous étonnera encore plus, pas un document des artistes du XVIIIe siècle, aux archives de Rome : les archives ayant été emportées par les Napolitains et ne repartant que depuis 1803 [2]. Connaîtriez-vous d'aventure une brochure intitulée le *Philotechne françois*, 1776? Je crois au fait que vous l'avez ou du moins que vous l'avez vue.

L'ami Chennevières nous a écrit une bonne grosse lettre, où il nous dit, à demi-mot, toutes ses tribulations. C'est un grand tort de mériter en ce temps-ci. Voilà ce que je pense de ses disgrâces et des fortunes de X. Il remet son journal et n'y renonce pas. Nous le verrons ce journal-là, nous le verrons, mon ami, un jour où l'autre.

1. Notre appréciation de Rome, de ses cérémonies de la Semaine sainte, de ses ruines, de son *enguirlandement* du *forestiere*, a complètement changé, lors de notre second voyage, lorsque nous y sommes retournés pour les études de MADAME GERVAISAIS. Rome pour être goûtée, aimée, demande plusieurs séjours.

2. C'est du moins ce qui nous avait été dit alors.

Nous allons dans le monde très sérieusement. C'est une conversion, en attendant l'autre. Je vous dirai au retour le nom des prédicateurs qui nous ont touchés.

Nous serons à Naples le 4 avril. Je supplie en grâce votre plume de ne pas nous oublier, poste restante à Naples.

Deux mots seulement de peinture. Poussin est à Rome bien supérieur à Paris. Les *Noces Aldobrandines* sont la plus étonnante et la plus gracieuse révélation de la peinture antique. Notre Prudhon descend de ces noces-là, en ligne directe. Et il y a dans la *Camera Capitulare* de Saint-Pierre, des fresques, des Muses chrétiennes, à mi-corps, d'un nommé Mazzolo da Forli, qui sont le meilleur et le plus aimable des mariages, entre l'antiquité et le mouvement et le sentiment modernes.

Sur ce, je mets un habit, des bottes vernies, et je vais entendre un quatuor d'un Beethoven quelconque. Adieu et une lettre à Naples S. V. P.

Votre ami,

JULES.

A LOUIS PASSY

Un lundi de la canicule (juillet 1856).

Il est minuit — oh! pardon... mettons onze heures et n'en parlons plus.

J'ai des torts, nous avons des torts, mon ami, et nous ne nous les pardonnons pas. Circonstances atténuantes : courir, écrire pour les coups de bâton donnés par le nommé Scholl, — aller demander de la santé à un médecin, de la place à l'*Artiste*, des colonnes à un journal, — trouver six pages d'idées à un peintre; — serais-tu assez charitable pour ne pas garder rancune à des amis qui se repentent et qui ont, hélas! une santé, des confrères, et une carrière, qui les font courir et négliger leurs devoirs et ceux qu'ils aiment?

Compromettons-nous un peu. Un monsieur, je ne le nomme pas, fait appeler à P... un médecin européen... en Touraine, le docteur Bretonneau. — Est-ce Bretonneau? n'importe. — Eh bien, docteur? — Le docteur répond à peu près, le mot du médecin de Louis XV : « Sire, il faut dételer » et il ajoute : « Le fondateur d'une dynastie... —J'aime les conseils, monsieur, mais... — Sire, j'ai toujours dit la vérité, j'ai quatre-vingt-quatre ans, et c'est une mauvaise habi-

tude, bien vieille et dont je ne me déferai pas... Il y a, dit-on, une dame en dessous, comme toujours, Mme de C....., qui mène à la rue de Rivoli : Hein ? tu y es ?

Le soir du jour où j'ai reçu ta bonne et méchante lettre, nous avons rencontré au bal d'Asnières, *ipse* Taverna, le bon Taverna, qui a l'air plus content des plaisirs que des médecins de Paris. Nous lui avons intimé l'ordre de ne plus essayer de nous trouver.

J'ai vu aujourd'hui B. — en chemise — pas dans la rue, comme tu penses, mais au sein de ses lares. Nous avons parlé de toi et des filles : les deux extrêmes.

Point d'orage, mon ami. Les vers à soie doivent être bien heureux, et les marchands de figures de cire doivent trembler pour leurs marchandises. L'empereur est passé ce soir sur les boulevards, allant à l'Opéra, à la première de la Ferraris (un peuple idolâtre, etc.). A propos, songes-tu que je n'y suis pas à cette première ? Une danseuse, ornée d'un mari et d'une mère, à qui nous avons donné ce dîner, que tu as entendu, — et le pudding — que tu as vu. C'est bien petit.

Je connais depuis cinq jours un poète qui a fait un poème de six mille vers — que suivront six mille autres : un héros, le dernier Hésiode, dont tu ne sais pas même le nom[1], en l'an de prose 1856.

Les fleurs doivent avoir terriblement soif — et ta mère doit bien leur verser à boire.

Ah ! je crois que j'ai senti comme un peu d'air ; — la flamme de la bougie vacille et on remue un éventail dans le ciel... Il y a une Providence.

Si tu ne nous réponds pas bientôt, et bien vite, tu manqueras à la première des vertus chrétiennes, le

1. M. Alfred Busquet.

pardon des injures... Rappelle-nous au souvenir de ta mère et de ton frère. Remercie encore Blanche — les oreilles ont dû lui tinter aujourd'hui — pour Edmond et pour moi, d'avoir pensé à notre petit cadre, auquel elle donnera, cet hiver, ce que notre ami Banville appelle le *coup de pouce du génie*, et crois-nous jusqu'à une grosse embrassade,

Tes amis d'Italie, de Paris, de Gisors.

JULES.

A AURÉLIEN SCHOLL

Château de Croissy, août 1856.

Point de nouvelles de Busquet; — point de nouvelles de la Société des gens de lettres; — point de nouvelles de Bourdin, que je n'ai pas trouvé; — point de nouvelles, mon ami : voilà mes nouvelles.

Revenir [1]? mauvais coup de tête, croyez-moi mon cher Aurélien. Vous ne vous cacherez pas, parce qu'il vous serait trop dur de dîner et de dormir seul, vous serez rencontré, parce qu'il y a des indiscrets, vous serez arrêté, parce que la police finit toujours par avoir raison, et vous aurez ces six mortels mois... Pour Dieu, pour vous et pour nous, ne revenez pas... Nous aimons encore mieux vous regretter.

De la patience, mon ami et de l'espérance. Attendez. Ne faites point de folie. La politique, comme dit Bilboquet, est étrangère à l'événement. Il est impossible que le dos de M*** intéresse particulièrement l'Empereur. Restez, il y a là-bas des femmes et des plumes, — faites des Belges et des livres. Tuez le temps, tout arrive mon ami, même demain.

De nous, quoi dire? Des veilles; des recherches; des morts à qui nous serrons la main; des mortes que nous rhabillons; des courses, des visites, une

1. Scholl était réfugié en Belgique.

chasse au passé; de la fatigue, des phrases usées, le besoin de remettre notre style au vert; notre volume aux deux tiers; une impatience d'imagination, de liberté, d'aventure d'idées; une furieuse ambition de théâtre, un article dans le dernier *Artiste* sur la philosophie de Watteau, cherché dans le nuage et la musique de la peinture; beaucoup de copie au grenier, beaucoup de projets à l'horizon; et le cœur net comme la main et libre comme le vent; — vous voyez, mon cher Aurélien, nous ne changeons pas.

Nous voilà à la campagne, je ne sais pourquoi! J'ai demandé le mois qu'il faisait. On m'a dit septembre et nous sommes partis... Je ne voudrais décidément un château qu'avec 600,000 livres de rente : j'y ferais venir Paris, j'y aurais un journal, une *femme homicide*, un troupeau d'amis, un bec de gaz sous chaque feuille... Tenez, j'ai eu tout cela, l'autre jour, pour rien. J'ai été à la grande fête du pré Catelan : mon cher, une vraie merveille! un jardin qui vaut les réclames! une salle de spectacle, la plus merveilleuse salle! — un décor taillé en plein bois, la nuit pour ferme, le rideau, un mur vert! la rampe un bouquet! Mais je vous ai dit cela.

Le jardinier a donné hier un mauvais melon. — J'irai voir demain une voisine... avec des gants. — Edmond lit en ce moment Balzac entre un banc vert et un massif de géraniums. — Les oiseaux chantent par habitude. — L'ombre descend des arbres et se couche sur l'herbe. — Les chiens ne pensent à rien... et moi je pense à vous.

Votre ami,

JULES.

A AURÉLIEN SCHOLL

22 août 1856

Un véritable ami sait copier et se taire, sans murmurer. — J'ai été voir Busquet[1], il y a huit jours. Il loge avec les Heures — au ciel. Je n'y ai trouvé que l'Espérance, — la charité du Pouvoir n'est pas encore venue.

Et puis rien. Rien n'est arrivé, ni personne, cette semaine. — J'ai aperçu la cravate du Beauvoir. — Il a plu. — J'ai acheté un monstre japonais qui ferait avorter l'école du bon sens, une fantaisie à tous crins, qui sera mon encrier; — j'ai retrouvé une ancienne maîtresse engraissée : oh! mais elle a couché avec la palette de Rubens! — et puis des pipes et du papier noirci, et des femmes du XVIIIe siècle présentées à l'histoire — voilà, mon cher ami; c'est toute notre vie de ces jours-ci : des rêves, des projets, des ombres chinoises, de la fumée.

Dollingen a ouvert ses fenêtres à sept heures, le soleil s'est oublié; il l'a doré!

Et Bruxelles? n'est-ce pas une jolie ville? Une Parisienne de province, mais une Parisienne! Il ne lui

1. Busquet, l'auteur d'un volume de poésies, intitulé : les HEURES.

manque que les boulevards et les Parisiens. Avez-vous dîné à la table d'hôte du grand hôtel de Flandres sur une place, près du parc, où il y a une statue. Cela coûtait de notre temps 3 francs; on y dînait comme un agent de change avec une bouteille de vin de 4 francs.

Si vous entrez dans la politique — n'y entrez que jusqu'à la ceinture; — pourquoi ne feriez-vous pas du théâtre là-bas? Il y a moins de théâtres, mais aussi moins de collaborateurs qu'ici. Je vous parle de loin, ne sachant rien; prenez tout cela pour ce que c'est, des conseils : la fausse monnaie de l'amitié.

Les volumes à 1 franc sont comme le Roi : ils ne meurent pas. Mirecourt a fait paraître un *Gavarni*, où il apprend au public « qu'en cueillant des roses, Gavarni a rencontré parfois des épines ». Ce M. Mire court, c'est décidément un Prudhomme déshabillant la gloire.

Votre Belgique, à vol de rire, est charmante; je vous voudrais aussi gai que votre plume; mais hélas! C'est l'éternelle histoire du masque et du visage : une parade qu'on joue sur son cœur!

Adieu. Du courage. Nous vous aimons et sommes à vous.

JULES.

Des lettres, n'est-ce pas? et ne comptez pas vos lignes sur les nôtres; j'ai une famille que mon encrier a perdu de vue depuis une demi-douzaine de mois. Cela va me coûter quatre pages, — et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'elle me le rendra.

A LOUIS PASSY

Mardi, 17 septembre (1856).

Mon cher ami, j'ai trouvé, en arrivant de Croissy, ta première lettre qui m'attendait. Je reçois aujourd'hui la seconde qui nous donne rendez-vous. Je te remercie de nous avoir tenus en éveil : cela nous a donné le temps de faire blanchir nos douze douzaines de chemises. Rose assure que nous sommes prêts. Donc lundi, nous arrivons, nous, notre malle et notre appétit. Nous ne te remercions pas, parce que nous te remercions beaucoup et de cœur.

Eh bien, non, mon ami, nous n'allons pas, ou nous n'avons pas été aussi bien que toi. Quand je dis nous, c'est Edmond qui a eu, il y a une quinzaine de jours, une terrible esquinancie, qui ne m'a pas laissé vivre trois ou quatre jours. Les sangsues ont fini par en avoir raison, et Dieu merci, voilà encore de mauvaises heures derrière nous.

Cristi ! Gisors va-t-il me sembler un paradis après ce purgatoire !... La nouvelle folie du jeune Alphonse est de vous faire boire du champagne, à tous les repas. Je suis chargé officiellement de t'inviter en son nom à chasser le faisan dans le parc, à ton retour de Gisors ; si tu veux qu'il t'écrive, il t'écrira. Il tient

absolument à t'héberger dans une tourelle, et à te faire assassiner quelque chose. Au reste, ses faisans ne sont pas une blague; j'en ai tant mangé, que je crois, que si j'avais un fusil, le goût de la chasse, la vue plus longue, le coup d'œil juste et la chance, — je serais capable d'en tuer un.

Chambry[1] est un homme charmant à qui j'ai parlé de toi et de Corneille (Thomas). A propos, une magnifique lettre de Pierre Corneille (toute sur le *Cid*), vendue l'autre jour à Londres, cinq cents francs.

Je ne sais rien que.... ce que je te dirai lundi.

A lundi, à lundi.

1. Le collectionneur d'autographes.

A AURÉLIEN SCHOLL[1]

12 octobre (1856).

J'étais sorti pour vingt jours, quand votre lettre est tombée chez moi. Voilà le pourquoi de mon silence, mon cher ami. Comme je partais, j'ai rencontré Alfred Busquet, qui m'a appris que vous étiez reçu de la Société des gens de lettres, ce que vous savez sans doute. Hier au soir, il m'a été révélé par Duplessis, que votre recours avait été remis par la Société, que du ministère l'on avait demandé un rapport au parquet de Bordeaux, que la réponse avait été défavorable[2].

Votre plus grand crime aux yeux du parquet, est, à ce qu'il paraît, quand vous pourriez vivre dans votre famille, bourgeoisement, honnêtement et *prudhommesquement* — d'avoir été courir Paris, le bruit, les aventures, la fortune et le scandale des lettres. Je ne commente pas ceci. J'ignorais l'existence d'une muraille de la Chine morale entre la province et Paris. Voici toutes mes nouvelles, mon ami; pardonnez-moi

1. La lettre est adressée, place de la Calandre, nº 16, à Gand.
2. Il s'agissait d'un mois de prison auquel Scholl avait été condamné par le tribunal de Bordeaux à la suite d'un duel, et dont la Société des gens de lettres demandait la remise.

de n'en savoir pas de meilleures ni de plus précises.

Je vous lis, et je suis heureux de vous lire, parce que c'est une façon de causer avec votre esprit, que j'aime comme votre cœur, de tout mon cœur.

Où êtes-vous? Êtes-vous à Gand? Courez-vous la Belgique? Vous me semblez en veine de travail, tant mieux. Poussez-vous avec courage dans quelque grande machine; oubliez avec la plume. Faites-vous un beau jardin d'imagination, déliez-vous de votre vie le plus possible, vivez un roman que vous écrirez. Je crois que c'est une providence, que nous autres malades, maudits et meurtris, nous puissions, au-dessus des choses et des faits, monter et nous asseoir dans une œuvre, un rêve, un château en feuilleton fait de musique et de mots, et peuplé d'idées volantes... Mais le diable est de mettre l'échelle !

D'où nous venons? De vingt jours heureux, tout heureux, bercés doucement, sans une heure longue, et après lesquels, si l'on était sage, il faudrait jeter son anneau dans la mer. Mais qui le jette? Toutes les caresses de la nature, des arbres, de l'eau, du bleu au ciel, de la vie à tout bout de vue, des pelouses pleines de vaches; une large et grande maison, royalement bourgeoise; un beau train sans bruit, sans exigences; des vieillards qui ne boudent pas et vous encouragent à être jeunes; du monde, mais intime, à huis clos, avec mille ententes charmantes et des complicités de goût de tous les côtés de l'esprit; une jeune fille — un garçon avec des grâces de femme — et qui est bien, après vous, le meilleur de nos amis; un je ne sais quoi dans l'air de doux, et de gai, et de vibrant, qui vous met le cœur en une joie paresseuse et épanouie; bref, le meilleur des loisirs, un para-

dis tranquille et familier, où Pétrus eût guéri de la lycanthropie, et où, vos serviteurs ont guéri de l'ennui — jusqu'à demain.

Ah ! qui nous a enlevés et menés au Moulin-Rouge, la veille de notre départ ? A.... le millionnaire ! Étourdi, ahuri de sa fortune, la palpant, l'auscultant, la faisant sonner pour s'en convaincre, foudroyé presque, mal éveillé, et mordant des billets de banque pour toucher et saisir le rêve d'une telle aventure ! — Décidément tout arrive.

Je me rappelle, un soir, tous les vœux qui sortaient à flots de la bouche d'A.... Cristaux, linge de Saxe, bougies roses : toutes les joies des yeux et des sens délicats ! Il les tient, il nage en ces espoirs inespérés — et voilà bien des créanciers étonnés.

A bientôt.

Vos amis !

JULES.

A AURÉLIEN SCHOLL

Veille de Noel, 56.

Mon cher Aurélien.

. . . . , ...

J'ai rêvé cette nuit que j'allais vous retrouver en prison. J'avais un mois, pour avoir souffleté un monsieur que je ne connaissais pas. Je vois la porte de la prison, mes camarades — et votre accueil, mon ami. Je n'ai rien souffleté cependant hier soir, et c'est vous, Dieu merci, qui viendrez me retrouver.

Soyez parfaitement tranquille sur la correspon dance. Elle est en des mains qui ne lâchent pas.

Vous êtes pis que triste : découragé. — Pourquoi? — Quelles nouvelles avez-vous — de *vous?* Moi, hélas! je n'en ai aucune. Comment s'est passé votre *écrouement?* Vous ne me dites rien de cela... Vous êtes en prison; je suis libre : il m'est bien difficile de vous consoler. Je ne sais pas même une anecdote qui puisse vous faire rire, un ridicule tout neuf à vous envoyer tout vif. Nous tenons le feu : le ciel est gris, d'un gris d'ennui, et nous nous faisons prisonniers, sur parole, de cinq gros actes... Le ciel les bénisse!

Travaillez-vous? L'esprit peut-il se promener sous des barreaux. Les heures doivent vous sembler traî-

nées par des tortues, et le vieux Temps sans ailes, un paralytique.

Vous en avez vraiment trop en ce moment. Vos mauvais destins se cotisent, mon pauvre ami; il y a de vilaines débâcles d'ennuis, comme cela, dans la vie de tous, mais le beau temps, les heures libres, les causeries de la rue Lepelletier, les espérances roses, les rêves du lendemain et Busquet, reviendront. Oui, nous aurons encore le plaisir de siffler les plates gens et les plates phrases, les manques d'honneur et les fautes d'orthographe, et les parades solennelles et les parodies graves... Vous ressusciterez parce que vous n'êtes point mort, et ce sera un fort bel alléluia que nous chanterons, à trois verres, rue Saint-Georges.

Monselet a entamé la liste *S*, mais vous n'y êtes pas encore. Aussitôt votre profil paru, je vous enverrai à vous-même, égratigné ou caressé.

Th. Gautier m'a beaucoup remercié d'un article de l'*Éclair:* une reconnaissance qui met, comme vous voyez, quelques années à aboutir... Enfin, mieux vaut tard...

Faut-il vous dire cela à vous, pauvre Tantale? Je monte faire réveillon, demain, chez une dame, par le plus mystérieux escalier, un escalier de roman. Priez Dieu que je n'en redescende pas par une échelle de corde.

Vous permettrez que je me remette à une sacrée scène, une grande diablesse de scène, où le public doit être violé.

A ces jours-ci, une grande lettre.

Tout et tout à vous tous les deux,

JULES

A GAVARNI

(Hiver 1857).

Ah çà ! pas de bêtises, mon cher ami. Faut, mais faût vraiment, que vous veniez manger la soupe chez les deux frères, mercredi. — Vous dînerez avec H. Monnier. — On ne se voit plus, cristi ! — C'est pas notre faute, nous piochons, et vous aussi, n'est-ce pas ? — Alors n'y a pas de coupables ! — Très bien. — Mais si vous ne venez pas, mercredi, rompre le sel et le pudding, et fumer le calumet de la rue Saint-Georges, je ne vous salue plus ! — Nous comptons sur vous ! — Vous venez ? — Et ne prêtez pas votre appétit d'ici là. — Allons, dites tout de suite que vous venez ! — Et vous verrez l'effet de *Vireloque*[1] dans la salle à manger. — M. Jean n'a pas besoin que je l'assure de mon respect et de mes compliments. Monsieur son père se rendra mercredi avec M. Jean, s'il n'est pas enrhumé, au chemin de fer d'Auteuil, et de là, rue Lazare, Georges-Street, 43, où il trouvera du feu, deux amis et un homme d'esprit.

1. Nous venions d'acheter, chez Beugnet, le *Vireloque*, cette puissante aquarelle, lavée sur une préparation fusinée.

Voilà votre ordre de service et pas d'observation.

Signé : le capitaine LITTREBOIT,

pour le major Edmond qui fume sa pipe dans le coin[1]

1. Voici une autre lettre dans le même genre, et je crois du même temps.

Mercredi soir.

Mosieu et ami,

MM. Edmond et Jules, hommes de lettres ayant beaucoup d'ouvrage, et ne pouvant disposer, dans leur sacrée semaine, de deux heures pour aller vous donner une poignée de main, vous invitent vous, mon cher Gavarni, et monsieur votre présomptif, à dîner *cheu nous*, mardi. Pas d'excuses. Nous comptons sur vous.

Cette fête de famille sera charmante, le festin enjoué, la conversation délicate. On n'allumera pas le lustre. Mais M. et Mme Leroy, le ménage de la bonne enfance, orneront la salle du festin. Et puis il y aura peut-être de l'hômard! On ne sait pas! Les sacrifices ne me coûtent rien, puisque je retrouve un ami si fidèle. Assez de bêtises! Est-il vrai que Lemercier vous ait mal tiré vos *Contemporains?*...

A GAVARNI

Château de Croissy, samedi (juin 57).

Mon ami,

Nous n'osons toucher à votre douleur [1]. Nous vous serrons tous les deux la main.

Dans une semaine, notre première visite sera pour vous.

Nous vous embrassons.

JULES.

1. Gavarni avait perdu, le 17 juin, Jean, son fils bien-aimé.

A AURÉLIEN SCHOLL

(Novembre 1857).

Mon cher ami,

Grand merci de votre poignée de main. Nous sommes dans la plus bête des positions. Nous attendons sans espérer. Mario, Saint-Victor, Aubryet ont été charmants. Les réclames sont parties sur toute la ligne, avec un ensemble qui nous a étonnés. C'est la première fois que ça leur arrive. La *Presse* et les *Débats* nous ont annoncés *reçus*[1]. Tout cela est un rêve, et c'est toujours le contraire des rêves qui arrive. Enfin, nos ennemis l'auront peut-être cru, c'est toujours cela.

Quand nous revenez-vous? Vous nous manquez. *Vouloir*, oui mon ami, *vouloir*, tout est là!

Il est deux heures. Bonsoir et à bientôt une lettre.

A vous et bien à vous,

JULES.

1. Il s'agissait de la pièce des HOMMES DE LETTRES, présentée au Vaudeville, et que M. de Beaufort refusait. Et de la pièce que nous jetions au feu, nous tirions le roman des HOMMES DE LETTRES, intitulé plus tard CHARLES DEMAILLY.

A CHARLES EDMOND

13 mars 58.

Cher monsieur,

Merci et grand merci.

Nos illusions sont dans le passé, vos religions sont dans l'avenir; mais si loin que soient vos dieux des nôtres, il y aura toujours une patrie commune, où nos esprits se serreront la main, une certaine Jérusalem de libres et nobles idées, où nous chercherons ensemble la consolation et le courage.

Voilà pourquoi, cher monsieur, vous aviez deux amis avant d'avoir deux obligés.

J. de G.

A CHARLES EDMOND

Croissy, 9 juillet 58.

Mon cher ami,

Nous vous devons les plus charmantes soirées de notre été; et c'est au nom de nos dettes, et presque sans honte, que nous venons vous demander la permission de vous devoir encore un peu plus.

Pouvez-vous — nous vous connaissons, et ne vous demandons pas, voulez-vous — pouvez-vous nous annoncer notre *Marie-Antoinette*, en quelques lignes, dans les faits divers de la *Presse ?*

Ceci demandé, que devenez-vous? Comment se porte Bellevue? Le petit lapin, qui jouait sur la table, est-il aujourd'hui majeur, c'est-à-dire gibier à gibelotte? Et le verger? Et « les vignes? » Nous demandons tout cela à notre hôtesse. Nous voulions vous le demander à vous hier matin, en passant à Paris, mais le cousin du maréchal Magnan (le portier de Charles Edmond) nous a affirmé que vous étiez sorti. Nous revenons, Dieu merci, à la fin du mois, et tâcherons de réparer tout cela.

Une bonne poignée de main de tout cœur et à bientôt.

J. de G.

A BURTY

Vendredi (novembre 1859).

Cher monsieur,

Nous espérions vous serrer la main de *vive voix*. Mais ne vous voyant point venir, nous nous décidons à vous envoyer nos remerciements par la poste, et à vous écrire tout le plaisir que nous avons eu à trouver un ami dans un critique [1].

Veuillez nous croire bien sincèrement vos très dévoués et très reconnaissants.

J. de Goncourt.

1. Remerciement d'un aimable et sympathique article de Burty sur nos *Saint-Aubin*, le premier fascicule de l'Art du XVIIIe siècle imprimé chez Perrin, avec des eaux fortes de mon frère.

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DES DÉBATS

(31 janvier 1860).

Monsieur le rédacteur,

Permettez-nous de répondre quelques mots à l'article qu'a bien voulu consacrer à notre livre : les *Hommes de lettres*, un critique dont les sévérités honorent une œuvre, et dont nous étions déjà les très obligés, M. Jules Janin.

Le feuilleton du *Journal des Débats*, du 30 janvier, pourrait donner à croire que notre livre ne montre que les misères des lettres, les fanges des corruptions, les visions malsaines, les perfidies et les trahisons de la plume de fer.

Notre livre, notre conscience nous en rend témoignage, n'est point cette œuvre amère, sans pitié et sans consolation. S'il touche aux choses qui déshonorent le métier des lettres, aux hommes qui le compromettent, il parle aussi des nobles passions et des généreux esprits qui l'ennoblissent. S'il est brutal pour les scandales et les bassesses, il a des saluts pour les grandeurs, les dévouements, les héroïsmes silen-

cieux, les vertus méconnues du monde des lettres. S'il humilie les suivants et les mercenaires de l'armée, il en glorifie les porte-drapeaux et les soldats. Et par cette opposition des scènes et des personnages de leur roman, les auteurs sont loin de croire qu'ils ont diminué l'honneur de ce grand corps des lettres, auquel ils se font gloire d'appartenir [1].

1. Qu'on me permette de donner sur ce livre une lettre inédite de Mme Sand, des plus curieuses.

Messieurs, je ne vous connais pas. Je suis une sauvage. J'ai tourné au paysan du Danube, moins la mauvaise humeur, sur les bords de l'Indre. Je ne fais pas de compliments. Je ne suis pas même polie. Croyez donc ce que je vous dis. Votre livre est très beau, et vous avez un grand, un énorme talent. Je vous dis cela, ce n'est peut-être pas une preuve, je ne sais pas si je m'y connais. Beaucoup de gens m'ont dit que je n'y connaissais rien Je ne le crois pas, on ne croit jamais cela. Enfin je n'oserais jamais me poser *juge*. Je vous dis mon impression, ma conviction, prenez-la pour ce qu'elle vaut. Quel affreux monde vous m'avez mis sous les yeux. Est-il réellement comme cela? Je ne le connais pas. Celui de mon temps ne me paraissait pas si laid. Mais c'est si bien peint, si bien monté, si saisissant que ce doit être vrai. Ce n'est pas gai, par exemple, cette petite églogue. Ah! mon Dieu, les lâches, les imbéciles, les misérables. Quelle satire nerveuse et ferme. Vous avez la main forte et l'indignation éloquente, sans emphase. La Marthe... celle-là, il y en a, je le sais. Elle est fièrement vraie, effrayante. Et la fin de ce malheureux est un cauchemar. Et que de réflexions justes, que de choses senties et bien dites! Enfin je suis très contente, quoique très attristée. C'est vous dire que je n'ai pas lu froidement, et que si j'ai le cœur gros, je n'ai pas l'admiration récalcitrante.

Vous avez fait d'immenses progrès, depuis les premiers ouvrages que j'ai lus de vous, et qui ne me surprennent pas. Je les avais pressentis, ces progrès, et mon petit amour-propre de public est content d'avoir entrevu votre avenir. Vous en avez encore de cet avenir. Vous simplifierez les moyens et vous mettrez de l'ordre dans cette abondance. C'est la jeune école, je le sais. On veut tout dire, tout décrire, ne pas laisser un brin d'herbe dans l'ombre, compter les festons et les astragales.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'assurance de notre considération la plus distinguée.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

C'est éblouissant, mais parfois ça l'est trop. Vous verrez que vous arriverez à *sacrifier* comme dans les bons tableaux. Mais rien ne presse, soyez jeune, c'est un bon défaut.

A PAUL DE SAINT-VICTOR

Bar-sur-Seine, ce 12 juin 60.

Vos amis, mon cher ami, sont dans un pays où la pluie est une distraction : c'est tout vous dire. Ils mènent une vie d'huîtres au soleil, lisant les *Liaisons dangereuses* en plein champ, — ce dont les champs sont bien étonnés, — digérant, fumant des pipes qu'ils laissent éteindre, poursuivant sans guère s'essouffler des pensées qu'ils n'attrapent pas, pensant à ceux qui peut-être ne les oublient pas trop, — un peu à Paris et beaucoup à vous.

Je voudrais vous voir ici. Après cela, peut-être n'y aurions-nous point si bien le bonheur des bêtes. Nous causerions et vous nous donneriez, malgré nous, des idées; mais vous vous referiez, vous seriez au vert, vous n'auriez point à rouler le rocher du dimanche, nous recommencerions dans les bois, au bord de l'eau, sous l'ombre des saules, nos promenades de Bellevue. Malheureusement il y a entre Dieu et le feuilletoniste, cette grande différence : le feuilletoniste travaille le septième jour. C'est pourquoi je vous regrette et je vous plains.

Et votre satanée coqueluche? J'espère que c'est fini et que vous avez maintenant une gorge de basse-taille.

Que devenez-vous? Que faites-vous? Nous dessinez-vous un grand Bacchus? Et avez-vous fait bien des cornes à ce gros volume des *Dionysyaques*, qui m'a si fort effrayé, l'autre jour, chez vous? Vous nous devez tous les grands Dieux. Il nous les faut, un jour ou l'autre. Si vous ne refaites pas, en ce siècle, avec votre goût, votre intuition, votre pensée et votre plume, Winckelmann et Boulanger, vous nous ferez maudire vos feuilletons, — ce qui serait, je vous jure, une victoire sur nous-mêmes.

Comment menez-vous la vie? Promenez-vous le soir Claudin au bois de Boulogne? Que devient l'homme à brandebourgs et « son aimable compagne »? Et puis comment va-t-on, dans un appartement du boulevard Saint-Martin, où l'on doit se reposer maintenant, à moins que l'on ne soit à Montmorency. Je vous prie de ne point nous oublier par là, si l'on veut bien encore penser aux deux frères.

Écrivez-moi tout cela, et comment vous allez, physiquement et moralement. Les *lettres* sont toujours une petite ville de province, à ce que je suppose. Quelqu'un ou quelque chose y est-il arrivé? Avez-vous lu quelques livres qui fortifient ou consolent ou charment? Les vanités sont-elles toujours demi-grosses? Et la prose aussi plate? A-t-on trouvé depuis notre départ une épithète ou un grand homme? Y a-t-il quelque immortalité de brochure toute fraîche? Nous sommes exilés, internés. Répondez-nous quelques lignes, ce sera un acte de charité.

Et notre voyage, y pensez-vous [1]? Je n'ai pas besoin

1. Voyage fait au mois de septembre de la même année, en compagnie de Saint-Victor, avec lequel nous visitions Berlin, Dresde, la Suisse saxonne, Nuremberg, etc.

de vous reparler tout le plaisir, que nous nous en promettons. Cela nous était dû de voir Dresde avec vous. J'ai reçu, ces jours-ci, une lettre de Paris qui me fait très fort espérer, espérer autant que je le désire, que vous aurez du rouge à votre boutonnière en août. Je vous conterai cela dans quelques semaines, à notre retour.

Je vous dirai, en fait de nouvelles locales, que « la famille Loyal a emporté toutes les sympathies de notre cité, et que Bar-sur-Seine en gardera un excellent souvenir ». Puisque nous possédons ici un receveur particulier qui a un très joli talent de société. Il accompagne le piano en sifflant, c'est très joli! Quant au type même de Prudhomme, je vous ai déjà dit, je crois, que nous avons le bonheur d'en jouir. C'est un homme qui est venu au monde avec des lunettes d'or : Sa mère avait eu un regard d'opticien. Son dernier mot tout chaud, en parlant d'une lettre brûlée! — il a dit : « *Je l'ai vouée à Vulcain!* »

Adieu. Vous voyez que nous vivons dans une singulière planète. Écrivez-nous et vous aurez droit à tout exiger de vos amis.

JULES DE GONCOURT.

A FLAUBERT

Bar-sur-Seine, ce 16 juin 1860.

. . . .

Donc nous voici ici. Ne trouvez-vous pas qu'il arrive un moment dans l'année, où l'on voudrait être légume et se planter pour reverdir. Nous végétons à cœur joie. Nous mangeons, nous faisons des armes dans une grange sur un bon sol battu, nous habitons presque sur l'eau dans un bateau, — voilà pour l'être physique. Pour l'être moral, je ne crois pas que nous ayons pensé à rien qui ressemble à une idée, depuis quinze jours. Cela nous paraît, par instants, un métier héroïque que de s'atteler à une plume. Mettez le soir un lansquenet de famille, et de loin en loin, la lecture d'une page de Pascal ou des *Liaisons* de Laclos, vous aurez toute notre vie.

A votre tour à présent. Où en êtes-vous? Où en est la reconstruction de votre monde imaginaire et vraisemblable de cette Carthage, dont vous devez nous donner le peuple, les mœurs, les passions, les religions, les femmes, les hommes, les passants et leurs ombres sur les murs. Montez-vous encore la montagne d'un gros chapitre du milieu? Où bien en êtes-

vous à ce point de l'œuvre où l'on embrasse sa pensée, et ou l'on roule la pente avec elle.

Que nous parlez-vous de travailler sur du néant, dans votre lettre. Le vrai néant, mon cher ami, c'est peut-être l'histoire, parce que c'est la mort... Au fond, à la longue, dans l'autopsie du passé, l'imagination prend froid, ainsi que sous un air de cave. Il y a autour de ces mémoires qu'on désemmaillotte, comme une odeur de momies embaumées dans de la poudre à la maréchale... Aussi avons-nous hâte de revenir à l'air, au jour, à la vie — au roman qui est la seule histoire vraie après tout.

. . . .

De tout cœur,

J. de Goncourt.

A GAVARNI

Lundi (juin 1861)

Monsieur et ami,

Nous sommes toujours, cet autre et moi, chez l'homme qui a été arrêté dans l'astronomie par son ignorance de l'algèbre, et qui fait *pipi* dans une bouteille. Il est partagé entre le diabète et la comète : ça rime. Nous mangeons, ah — trop — et nous redemandons toujours du pain. Et nous avons des digestions bien laborieuses. Et puis nous faisons de terribles promenades en bateau, d'où nous revenons crottés jusqu'à la nuque et moulus. Et nous dormons comme des petits lapins. Voilà notre caractère!

Figurez-vous que dans le cabinet de l'homme chez qui nous sommes, il y a à côté de la glace, accrochés un poignard de carbonaro et deux seringues à injection... N'est-ce pas que ça fait rêver? Le poignard, illusion de la jeunesse; la seringue, amie des vieilles vessies. Les convictions rouillées et les voies urinaires engravées; carbonaro et diabétique, c'est la vie de l'homme! L'injection de n'importe quoi — doctrines, principes ou vin de Bordeaux — tout est là. Quand je les regarde longtemps, le poignard et les

seringues, il me semble voir au clou, les rêves de l'humanité : la politique et l'amour.

. . . .

Que devenez-vous, mon cher Gavarni. Avez-vous bien travaillé? Est-ce que *Gulliver* est fini? Et comment va cette petite santé? Est-ce *ti* du beau temps pour les arbres verts? Enfin qu'est-ce qu'on fait à Auteuil. Je sais que vous pensez souvent à nous, et je n'ai pas besoin de vous dire que vous nous revenez, tous les jours, dans la pensée. Tenez je me vois frapper : le *beau ténébreux* de l'horticulture qui se sauve pour m'annoncer, la salle à manger et les plantes de M. de Belleyme, l'atelier, la poignée de main d'accueil, le chevalet, la boîte à couleurs chargée de petites fioles qui ont des croissants sur la tête, et vous, et tout le monde, et jusqu'aux cigares sur le plateau : cela me repasse dans la tête, et j'y suis. Mais l'ennuyeux est que je n'y suis pas du tout!

Tenez, vous êtes bien gentil, mais entre nous, pas assez pour m'écrire, n'est-ce pas? Eh bien, si Mlle Aimée était plus gentille que vous, comme je n'en doute pas, elle nous écrirait un petit mot en réponse à cette lettre, qu'elle ne doit pas lire parce qu'elle est inconvenante. Ça *la* compromettra de nous écrire, et il faut toujours compromettre les dames, ça les oblige. Enfin elle sera bien aimable de prendre la plume; voilà!

Et Petit, vous a-t-il pincé entre deux déodora — photographie volante? Et puis qui avez-vous vu ces temps-ci?

Au revoir, monsieur et ami, serrez pour nous la main à votre secrétaire.

Nous sommes vos petits lapins,

LITTREBOIT.

A FLAUBERT

Bar-sur-Seine, 10 juillet 1861.

Mon cher ami,

Vous avez reçu notre roman[1] qui a fini par paraître. Quand vous l'aurez lu, nous serions bien heureux d'avoir votre jugement et votre sensation. Nous y tenons d'autant plus, que nous ne savons guère ce que nous avons fait. Ce livre est le plus impersonnel de ceux que nous avons écrits jusqu'ici. Nous l'avons exécuté involontairement, presque fatalement, sous le coup d'impressions qui ont emporté notre plume, en sorte que c'est à peine, si nous en avons conscience. Je vous donne ma parole que je ne sais pas s'il est bon ou mauvais. Il y a des moments, où il nous semble qu'il aurait fallu appeler cela : *Un ange sur la terre*, et mettre à la place de l'interne, un zouave... Alors l'œuvre eût été complète; le zouave et la sœur de charité, cela eût fait un roman national, populaire comme le chauvinisme et le Dieu des Bonnes-Gens. Voilà le grand écueil du livre, le *poncif* : la sœur de

1. Sœur Philomène, Paris, librairie Nouvelle, 1861.

charité a toujours une odeur de pièce de vers, couronnée par l'Académie française. Elle tient de la cantinière et de saint Vincent de Paul. C'est un type *canaille* à force d'être sympathique.

Maintenant, — et vous êtes le plus compétent des juges, — notre hôpital a-t-il assez de relief ou n'en a-t-il pas assez? Nous sommes-nous arrêtés dans l'horreur au juste point. Avons-nous passé le dégoût? Avons-nous dosé la chair de poule, selon une mesure raisonnable? Et puis encore notre décor tient-il trop de place? Ne marche-t-il pas sur les personnages? Je vous avouerai que nos internes nous semblent bien un peu pâles, sans caractère. Mais le caractère d'un hôpital, le caractère des choses, cela s'embrasse d'un coup d'œil, au lieu que des caractères d'hommes, voilà qui ne s'emporte pas avec quelques heures d'observation. Il faut vous dire aussi pour notre propre défense, que nous ne voulions pas entasser les personnages, les physionomies morales comme dans nos *Hommes de lettres*. Nous cherchions ici l'unité, la concentration de l'intérêt sur le couple et surtout sur la sœur.

Pour celle-ci l'embarras était de ne point trop la canoniser. Nous avons essayé de la faire vraisemblable. Nous l'avons sortie avec des façons et un esprit vulgaire d'un milieu peuple, nous lui avons rogné de notre mieux ses ailes d'ange. Nous aurions voulu en faire une bonne pâte de sainte. Est-ce que cette figure de demi convention est un peu sur ses jambes, comme on dit dans les ateliers?

Je ne vous parle pas de tous les sacrifices, coups de lime, amputations, adoucissements auxquels nous nous sommes résignés lâchement par respect pour la justice de notre pays. Par exemple à côté de la sœur

14.

idéale et légendaire, il y avait la sœur nature, celle qui, à toute nouvelle, à tout événement de la salle, à la mort de celui-ci, à la guérison de celle-là, ne trouve que cette phrase à dire : *Ça me fait une belle cuisse !*

Enfin et pour finir l'explication des explications, si nous avons commis un livre bête, je m'en lave les mains : c'est votre faute, c'est la faute de Bouilhet qui, chez vous, a laissé tomber un mot, qui nous a fait faire un roman [1]. Envoyez-moi son adresse à Bouilhet; que je lui envoie sa punition.

Je crois que vous nous aimez et que vous nous estimez assez, mon cher Flaubert, pour nous dire votre pensée bien sincère, votre opinion franche. Vous savez, si nous tenons au jugement que vous pouvez porter de nous. Je me confie à votre critique.

Je ne m'excuse pas auprès de vous, de vous parler si longuement de nous. Mais je vous en voudrais, si vous n'êtes pas dans la lettre que vous m'écrirez, bien bavard sur vous-même. Où en est Carthage et Salammbô? Combien de pages encore? Ah! mon cher ami, quel plaisir de vous relire ! Ç'a été un éblouissement que vous nous avez fait passer, l'autre jour, devant les yeux et dans la tête.

Je ne sais plus qu'une nouvelle. Charles Edmond est allé voir Hugo, et le jour où il l'a vu, Hugo avait mis le matin *Fin* au bas de ses MISÉRABLES.

Nous vous serrons la main de tout cœur,

JULES DE GONCOURT.

1. C'est sur l'anecdote de la boucle de cheveux coupée par Bouilhet, sur la tête d'un interne de l'hôpital de Rouen, et destinée à la mère de son ami, et prise par une sœur, secrètement amoureuse de ce jeune homme, que nous avons composé le roman de SŒUR PHILOMÈNE, étudié dans ses détails à l'hôpital de la Charité.

A FLAUBERT

(15 juillet 1861).

Quel lecteur, quel ami, veux-je dire, vous êtes, mon cher Flaubert ! Merci, merci et merci pour les compliments et surtout pour les critiques et objections. Nous avions grand besoin de votre poignée de main, de votre indulgence, de votre trop bonne lettre. Nous étions inquiets... Bref, au respect que je vous dois, nous nous *démontions le bourichon.*

Vous avez mis le doigt sur les faiblesses et les conventions du livre. Et vous avez touché si juste que je ne sais rien à vous répondre, que ce que je vous ai écrit, en vous envoyant le volume. Les circonstances atténuantes, voilà tout ce que je puis plaider — et cette diable de nécessité de mettre un alliage de faux pour faire circuler dans le public un personnage de religieuse. Trop court ?... J'ai eu peur, si je faisais le cauchemar plus long, que le public se réveillât avant la fin.

Enfin, si ça vous a un peu empoigné — c'est pour nous le succès.

Pour ce qu'on dit de vos bichons, — empoignements, engueulades — ne comptez pas sur nous pour vous renseigner. Nous sommes aussi loin que vous du bruit

de Paris et de l'opinion des journaux. Pourtant nous avons reçu ce matin un gros feuilleton de Saint-Victor, d'une chaleur à tout casser : il nous semble que ce qui lui a plu le plus, c'est le caractère de la petite Céline. Vous avez, en passant, un bien joli mot sur ces enfances mystiques : « le petit teton qui commence à se former sous les médailles bénies ».

Je voudrais bien là-dessus, mon cher Flaubert, vous entendre parler et vous entendre rire. C'est dommage que vous ne puissiez pas m'envoyer le bruit de votre voix et le son enfantin de votre rire, par lettre. Mais ce que vous pouvez y mettre, c'est ce que vous faites. Des nouvelles de vous — et de Carthage. Une lettre où vous ne parlerez pas du tout de nous, et où vous nous entretiendrez tout le temps de vous, voilà ce que nous voulons et ce que nous attendons de vous avec l'adresse de Bouilhet.

Nous vous embrassons,

JULES DE G.

P.-S. Ah! pour les répétitions de substantifs — zut. — Les répétitions d'épithètes, bon, mais de substantifs, du flan!

A PAUL SAINT-VICTOR

Lundi (16 juillet 1861).

Merci encore une fois, mon cher ami,

Nous avions ces jours-ci, besoin d'être heureux, et nous le sommes par vous. Nous étions dans l'inquiétude, dans le découragement de notre œuvre. Nous vivions ces mauvaises heures grises, où l'on doute, où l'on se tâte, où la vanité se débat avec la conscience de l'esprit, et où descend lentement en vous la désillusion, presque un remords du livre pondu. L'illusion d'avoir écrit quelques pages dignes d'être recommandées et patronnées par vous, voilà ce que votre feuilleton nous a apporté ce matin, au réveil. Et nous avons eu beau faire la part et le décompte de tout ce que votre amitié a imposé à votre critique, nous n'avons pu nous défendre de vous croire un petit fond de sincérité qui nous rend le courage de notre vanité. Edmond avait deviné que *Céline* vous plairait; aussi triomphait-il ce matin, pendant que nous vous lisions dans le jardin, à deux pas d'un petit chat qui cherchait à attraper un papillon; mais vraiment, quand est-ce que nous pourrons nous acquitter envers vous! Vous n'êtes pas comme le Parlement : vous ne faites que nous rendre des services.

Ce remerciement fait et mal fait, je continuerais bien à vous parler de nous, mais que vous dire? Nous nous levons à huit heures, nous lisotons jusqu'à onze, nous déjeunons trop, nous fumons jusqu'à deux, nous faisons des armes, et nous allons en bateau jusqu'à six. Nous dînons considérablement trop, nous fumons jusqu'à neuf; nous jouons jusqu'à onze, et nous dormons jusqu'au lendemain : une vie qui ressemble au sevrage de Gargantua. Et nous engraissons comme des chevaux de corbillard mis au vert. La province fait de l'homme un ruminant : cela n'est pas désagréable, un mois.

A votre tour, mon cher ami, que devient ce scélérat de *Bonbonnet*[1]. Et l'autre côté du roué Bonbonnet, le père est-il bien content de sa fille? Le parrain demande si sa filleule est bien sage, et si elle devient grande personne?

Je vois au bout du feuilleton, que Lia a un grand rôle qui chauffe : faites-lui-en mes compliments, en nous rappelant à ses meilleurs souvenirs. Dînez-vous toujours, vos jours de congés, chez Grosse-Tête? et qu'y dit-on? J'ai vu qu'Aubryet entrait dans la littérature assise de la *Presse?* Claudin a-t-il percé comme *clous?* Et les promenades nocturnes au bois de Boulogne, vont-elles leur train? Vous devez être bien fatigué de votre Salon. Savez-vous à propos, que c'est une assez jolie vengeance des modernes que de leur faire payer des anciens. J'ai raconté à Edmond votre dernier achat : un André del Sarte allant à Diaz... Mais impossible de me rappeler ce scélérat de nom. Enfin il le verra. Et le..., j'allais dire le Longhi.

1. C'était, dans l'intimité, le nom de Saint-Victor galantin.

Ce procès est-il toujours pendant ? Cela peint à Malte, jamais ! L'endroit où le Danceny des *Liaisons dangereuses* va enterrer son chagrin ; c'est la Trappe, en pleine mer, au XVIIIe siècle : jamais.

Tenez, pour être tout à fait aimable, jetez-moi dix lignes par la poste, un de ces jours-ci. Envoyez-moi un peu de l'air que vous respirez, et ne me parlez que de vous et puis un peu de la filleule, que nous embrassons ainsi que vous, de tout cœur. Nous serons dans quinze jours à Paris, mais un petit mot d'ici là, n'est-ce pas ?

A vous et tout à vous,

Vos amis :

JULES DE GONCOURT.

P.-S. Que vous avez eu soixante lignes adorables sur Achenbach ! Votre souvenir de Rome, cela est d'une fraîcheur, d'un parfum... Et dit ! Et peint ! Et senti !

A ERNEST CHESNEAU

1er septembre 1861.

Monsieur,

Nous venons de lire, en arrivant de la campagne, votre étude sur *Gros*. Recevez-en nos compliments très sincères. Il nous semble que vous l'avez assis précisément à sa place : c'est une gloire dont vous avez donné la mesure définitive.

Votre page sur l'habit noir nous a charmé. Nous sommes en ce point, comme sur tout le reste, mille fois de votre avis : l'habit noir peut et doit avoir un style : il appelle un peintre, un maître.

Veuillez nous croire, monsieur, vos très obligés et tout dévoués.

E. ET J. DE GONCOURT.

A GAVARNI

Arbre vert, fort et vert (for ever)! (septembre 1861).

Mon cher monsieur Gavarni et ami,

Nous revenons et nous repartons. Nous n'avons pas le temps d'aller vous la serrer, c'te main. Nous chargeons nos domestiques d'aller savoir de vos nouvelles, et qu'elles soient *bonnes* comme eux; entendez-vous? Nous allons en *Ollande* par les bords du Rhin [1], ce qui n'est pas le chemin, mais ça ne fait rien... Nous reviendrons dans la capitale, vers le 20 du courant, et nous nous empresserons d'aller vous narrer nos aventures, sauf celles à quoi l'honneur des femmes *ollandaises* y serait intéressé, et que nous ne pourrions pas en parler, sans compromettre les maris qu'elles pourraient prendre plus tard. Nous allons passer, monsieur, à côté de bien des villes de jeux. Mais mon intention est de jouer seulement à Utrecht, parce que c'est une ville, où il me semble qu'on doit jouer *sur le velours*.

Nous nous rappelons aux meilleurs souvenirs de votre camarade, et nous vous prions d'être auprès de

1. Voyage fait en compagnie de Saint-Victor, sur les bords du Rhin et en Hollande, du 3 au 19 septembre.

vous-même, les interprètes des sentiments respectueux, avec lesquels je me dis passionnément, monsieur et ami, le plus dévoué de vos serviteurs.

LITTREBOIT ET C[ie].

P.-S. Comme je sais que vous avez la rage d'écrire, je vous dispense pour cette fois seulement de me répondre. Vous direz vos sentiments à Rose qui me les enverra par la poste (l'orthographe en sus).

A FLAUBERT

(Décembre 1861).

Mon cher ami,

Comment que ça va, vous et Salambô? J'ai eu d'elle et de vous des nouvelles de *bric* et de *broc*. Vous savez que vous devenez à Paris un homme légendaire. Sari lui-même est épouvanté de votre conscience! On m'a dit — cela me vient de Rouen — que vous aviez défendu à votre domestique de vous parler, les jours *ouvriers*. Et Suzanne est revenue avec des récits sur « son séjour à Ferney » près Rouen, — des récits à faire avorter un bourgeois.

Sérieusement — et les *Delass' Com'* à part — où en êtes-vous moralement et matériellement. Aurez-vous fini pour janvier, ou l'horizon fuit-il? Avez-vous passé ce grand em...... qui prend un moment avant d'avoir terminé un livre? Vous décourager, allons donc! Si vous n'avez pas un grand, très grand succès, aussi grand que l'autre, mais autre, — il n'y a plus de public. Et il y en a toujours un, quand il y a un livre.

Il n'y a rien de neuf dans cette petite ville de province qu'on appelle Paris. Le *Figaro* continue à planter

des épingles dans les mollets des gens, et à mettre les idées littéraires en personnalités à la crapaudine. Il y a toujours des gens qui font des courriers de Paris. On parle de mettre une inscription latine sur le tombeau de Murger : si ladite idée se réalise, je me demande comment son ombre, en revenant de la brasserie des Martyrs, pourra retrouver son lit. Sainte-Beuve avec lequel j'ai causé de vous beaucoup, l'autre jour — nous a cités vous et nous, comme des ennemis de Béranger — ce qui ne compromet point, à ce que je crois, notre conscience littéraire. Dennery remplit de sa prose quatre théâtres... Nous avons un Claudin, retour d'Italie qui revient d'inaugurer un chemin de fer, allant de Rome au libre examen — convoi direct, — lequel Claudin a rapporté des photographies parlées de l'alcôve du roi Victor-Emmanuel.

Pour nous, mon cher ami, si cela vous intéresse, nous sommes enfoncés d'une façon abrutissante dans un gros livre d'histoire[1]. J'ai même à propos de cela

1. La Femme au xviii siècle, parue l'année suivante chez les Fimin Didot. Au sujet de cette « Femme au xviii° siècle » qui devait être suivie de l'Homme, l'État, Paris, voici une lettre inédite de Victor Hugo, sortant de la banalité de ses lettres de félicitation littéraire.

Hauteville house.

« Votre plan est beau, messieurs, et une aile de votre quadruple édifice est déjà construite. C'est vraiment une œuvre noble et charmante, d'un attrait extrême. J'ai lu votre livre, je le relirai. Il y a en moi un côté un peu farouche et sévère pour les dominations frivoles du préjugé et de la superstition; vous ne satisfaites pas toujours ma mauvaise humeur de solitaire contre les méchancetés et les injustices, mais tant pis pour moi! Pourquoi suis-je âpre comme le rocher où je vis, et amer comme l'eau qui m'isole. Votre affaire à vous, c'est d'être des peintres vrais et fins, des philosophes souriants et en même temps des historiens. Pourquoi exiger l'apôtre ou le prophète,

un service à vous demander. Pourriez-vous par vous-même ou par quelqu'un, me faire copier, à la Bibliothèque de Rouen, deux lettres d'amour de Mme de la Popelinière à Richelieu ? C'est conservé dans le fonds Leber, à la « Correspondance galante de Richelieu ». Il y en a une, où elle dit : « Je voudrois avoir un bras coupé pour vous avoir auprès de moi, » lettre à laquelle je tiendrais surtout. C'est un cri d'amour assez rare au XVIIIe siècle, pour être monté en prose.

Et puis, grande question dominant tout le reste, quand nous arrivez-vous ? Quand va-t-on fumer une pipe sur le divan de cuir du boulevard du Temple, au fond, vous savez ? et vous serrer la main, et causer un peu moins froidement et *mortement* que par lettre.

A vous et bien à vous, mon cher ami. Les deux frères vous embrassent.

JULES DE G.

là où l'historien est si complet. Vous avez une grâce exquise, la grâce vraie, celle qui implique force et puissance. Je souffre dans toutes ces femmes charmantes et mutilées dont vous composez magistralement votre grand type de la *Femme du XVIIIe siècle*. Je lis souvent avec douleur, avec angoisse, vos pages les plus délicates. Je m'écrie, en songeant à toutes ces opprimées des mœurs fausses et des lois iniques : *Ubi es, Christe?* C'est beau d'éveiller tant de pensées dans une âme, et c'est là le triomphe de votre livre aimable et profond. Continuez cette grande œuvre, honneur de vos esprits et de vos cœurs. Oui, M. Busquet a eu raison de vous dire que je lui ai beaucoup parlé de vous, et vous n'êtes que justes, en m'aimant un peu.

VICTOR HUGO.

A FLAUBERT

Décembre 1861.

Ah quel homme ou plutôt quel ami vous faites. Vous avez une obligeance à la vapeur. En ouvrant votre *paquet*, j'ai été honteux, je ne me rappelais pas que ce fût si long, et je croyais vous avoir donné une corvée raisonnable. Mais enfin puisque vous dites que ça ne vous a pas trop embêté de me ramasser « ces vieilles cendres de cœur [1] », je veux bien vous croire, et ne pas vous être par trop reconnaissant. Est-ce drôle, hein? dans ce pourri de siècle et si sec, une note comme ça — et du feu!

Passons aux nouvelles, mon cher ami.

D'abord nos lettres se sont croisées. Ce qui est bien gentil de notre part à tous deux. C'est à croire aux escargots sympathiques.

Précisément, pas plus tard qu'hier soir, nous avons vu Lagier, en sortant de dîner chez Gisette — une journée de folie, quoi! Vous pensez si nous avons parlé de vous, pendant que l'habilleuse lui flanquait sur la tête un chapeau *lampion* pur Louis XV, pendant

1. Les « Lettres d'amour de Mme de la Popelinière »; de la Bibliothèque de Rouen.

qu'elle tenait ses tetons avec une serviette. Elle vous attend comme nous et comme tous vos amis. Mais sapristi, il faut donc attendre jusqu'à la fin de janvier. Ah Salammbô! Salammbô!

Suite des nouvelles. Mme Sabathier[1] vend tous ses bibelots ce mois-ci. C'est affiché. M. M.... l'a, à peu près, lâchée. La pauvre femme est dans une panne affreuse, elle est obligée de se remettre à peindre en miniature. Gautier a été à Compiègne, et il en est revenu. La bohème vient de perdre encore un homme de lettres : il s'appelait Guichardet et n'avait rien écrit.

Ces jours-ci, il se réveille avec le *delirium*. Il croit avoir trop bu la nuit, avoir couru une bordée avec des amis. Ses amis empoignent cette belle illusion et lui disent: « Oui nous avons fait la noce, cette nuit, un peu trop fort... Il faut nous retaper... C'est de la fatigue... Viens avec nous manger une soupe à l'oignon à la Halle! » Et ils l'emmènent dans un fiacre à l'hôpital Necker. Il est allé à la mort comme on va chez Baratte. C'est assez beau de faire avaler l'éternité à un monsieur dans l'idée d'une soupe à l'oignon!

Les *Misérables* paraîtront décidément, d'après les dernières nouvelles, en février, le jour anniversaire de la publication de *Notre-Dame*. (Entre parenthèses, je trouve cette machine d'anniversaire assez petite, il me semble voir la chose dans les éphémérides du *Siècle* de 1961). Je crois que ça paraîtra, deux volumes par deux volumes, je ne sais à quelle distance. Vous me demandez là-dessus mon avis, je ne trouve pas

1. La présidente, la femme à laquelle Gautier a adressé ces belles lettres rabelaisiennes, qu'aucun éditenr n'a osé encore publier.

impudent, mais imprudent de lancer Salammbô dans ce moment-là. Hugo est un terrible accapareur de critiques et de public. Si vous avez le courage d'attendre jusqu'en novembre prochain, le tapage sera fini, et votre succès ne marchera derrière le succès de personne. C'est ce que nous vous voulons. Mais c'est dur. Après ça, nous vous savons une telle patience...

Sur ce, mon cher Flaubert, j'ai à remercier un fort critique de l'*Opinion Nationale* qui a trouvé dans *Philomène* des idées transcendantales, et je vous quitte... Demain j'irai à la Bibliothèque et je tâcherai de faire un vrai bouquet de fleurs d'un choix de souffrances de l'agonie par la faim[1] — ce qui doit être une bien vilaine mort, quand on n'en a pas pris l'habitude dès l'enfance. Je m'en fais une idée tous les jours avant mes repas.

Nous sommes tous les deux vos vieux et bien amis.

JULES DE G.

1. Pour l'épisode de la mort par la faim des mercenaires, dans le défilé, à la fin de Salammbô, Flaubert avait prié l'un de nous, d'aller à l'École de médecine, et dans le volume LXVI de la Bibliothèque, de prendre des notes sur le journal d'un Allemand, qui s'était volontairement laissé mourir de faim.

A GAVARNI

Lundi soir (juin 1862).

MAISON DE GONCOURT

(PAS DE SUCCURSALE)

-∞-

(On porte en ville)

(Doublure garantie)

(PRIÈRE DE NE PAS SUER)

Discrétion — Loyauté — Célérité

A M. GAVARNI, A AUTEUIL

Monsieur,

Je réponds à votre honorée de la Pentecôte courante. L'habit vous sera porté par les deux commis de confiance de la maison [1], mercredi, dans la journée. Si leurs affaires les retenaient à Paris, veuillez

1. Gavarni invité à dîner chez la princesse Mathilde, Gavarni tout à fait retiré du monde, n'avait pas d'habit et m'avait emprunté le mien.

envoyer votre jardinier le prendre chez eux, le lendemain jeudi, dans la journée.

Nota. On ne reprend pas les habits en vidange dans les cabinets. On ne garantit pas non plus la fraîcheur des boutonnières. Les coutures blanches sont à la volonté des consommateurs.

A M[lle] AIMÉE[1]

(particulière).

(Juin 1862).

Mademoiselle,

Eh bien, et c'te princesse? Comment qu'elle a trouvé mon habit? Comment qui s'est comporté c't homme? J'espère qu'il n'a pas bu son rince-bouche. Et comment qui va, ce grand exproprié? Et comment que vont mes *deux doigts de la main*[2] sans garantie du gouvernement.

1. La vieille demoiselle qui tenait la maison de Gavarni.
2. Le dessin de l'*ex libris* de nos livres.

A PAUL DE SAINT-VICTOR

Un jour quelconque de juin 1862

J'ai grand besoin, mon cher ami, de renouer le fil qui va d'Abdère à la patrie, en vous écrivant. La vie tourne ici comme un tournebroche. Le parent que je dois à une ironie de la Providence, chante toujours du Béranger dans mon mur, et je me venge du chansonnier, en appelant ses chansons : un dessert de table d'hôte. Je crois que j'engraisse. Je me surprends à cogner sur un baromètre. Je lis des *Éphémérides barsequanaises*. Je fume sous un hangar, où je vois un cheval au râtelier, et des hirondelles qui apportent sans cesse à manger à un nid; ce qui fait une espèce de dessin de Géricault au-dessous d'une page de Michelet... Et je vous écris d'une chambre pleine de portraits de famille du vieux temps, si grotesquement sinistres, qu'il me semble être dans un de ces décors de féerie, où quelque prince Cocodès est assailli par des cauchemars et des diables sortant de cadres peints à la colle. Enfin, les saules d'ici me rappellent les saules de Bougival et notre dernière partie. C'est toujours cela. Et puis je vous lis, c'est un peu vous voir. La *Presse* m'apporte mon dimanche le lundi.

Nos compliments et bien sincères, vous le savez, sur le Nirvana. Vous nous avez éclairé tout cela. Quel infini, l'infini d'un zéro qui se mordrait la queue! Et quelle extase du néant!

Que devenez-vous? Les Rothschild se décident-ils à faire une bonne affaire[1]? Où dînez-vous? Que faites-vous de vos dimanches? Voilà le soleil : il doit vous prendre de bien grandes démangeaisons d'idylle. L'homme est mal bâti pour être heureux; imaginez qu'ici je regrette dans l'herbe, de ne pas trouver des gens qui lisent le *Figaro*. Je payerais la Seine pour charrier des côtes de melon!

Un jour, je vous écrirai en bateau, pour vous envoyer une feuille de saule tombée sur le papier, comme un brin de nature.

Et Claire? Edmond s'inquiète de savoir ce qu'elle a ajouté à son répertoire? Je la vois d'ici, dans sa petite voiture à Montmorency, avec du soleil sur la route, sur ses joues, et dans les yeux de son papa. Il faudrait vous peindre tous les deux, pour peindre de la joie traînée par du bonheur. Donc des détails sur l'enfant et mes meilleurs souvenirs à la mère.

Dites à Claudin que je voudrais l'avoir ici, pour l'entendre tempêter : ce sont les poules qui sonnent le couvre-feu, et je suis convaincu que le sous-préfet ignore le transfèrement des Délassements-Comiques, rue de Provence.

Il faudrait créer une chaire pour y expliquer : *Ah! tenez! tenez! Il va faire l'exercice!*

Nous vous serrons la main bien fort et de tout cœur.

JULES DE G.

1. Il s'agissait d'un tableau que Saint-Victor désirait vendre aux Rothschild.

Il m'est arrivé jusqu'ici, une lettre de l'auteur des *Chefs d'École*[1], qui se promet quelques mots de vous « comme le plus beau jour de sa vie ».

Voyez si vous ne pourriez pas, un de ces jours, lui donner ce *sabre*.

JULES DE GONCOURT.

1. Ernest Chesneau.

A FLAUBERT

Bar-sur-Seine, ce 7 juillet 1862.

Écrivez-moi ce que vous devenez, mon cher ami. Nous avons besoin de vous, de votre écriture, de votre poignée de main dans une lettre. Nous sommes dans une sous-préfecture bête, au milieu de gens... qui chantent du Béranger et confessent Jouy,— oui, Jouy lui-même, le Jouy de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*. Je vague dans une bibliothèque, où il y a les œuvres complètes d'Andrieux. Je me sauve dans la campagne, et je trouve que, décidément, c'est ennuyeux comme un paysage. . . . .

Brusquons ces litanies.

Où êtes-vous? Je vous écris à Croisset à tout hasard. Peut-être êtes-vous à Vichy avec votre mère? Ma lettre en tout cas peut vous attendre. Elle n'est ni une nouvelle, ni une demande, seulement un souvenir, quelque chose qui arrive toujours à temps. Et le polissage de Salammbô, où cela en est-il? C'est vous, mon cher Flaubert, qui auriez bien mieux fait le monde qu'il n'est fait; vous ne vous seriez pas arrêté le septième jour... Quand on nommera un Dieu au suffrage universel, — ce qui ne peut manquer d'arriver, — nous vous donnerons notre voix : vous serez la Conscience,

une religion perdue ou à peu près, par la littérature qui court et qui arrive.

Allons! nous allons joliment remuer cet hiver au tour de votre œuvre. Il nous faut du train, du bruit, de l'honneur autour de votre nom. Cela va purifier l'air, répandre un souffle et fouetter le public. . . . .

Saint-Victor a fait, ces temps-ci, un article très bien sur le Nirvana.

Bien à vous,

JULES DE GONCOURT.

A PAUL SAINT-VICTOR

12 juillet, 1862.

Mon cher ami,

J'ai rêvé cette nuit de Mlle Claire. C'était un amour. Elle disait des mots de petite personne de dix ans; et elle nous embrassait fort, son grand parrain et moi. Peut-être que c'est là, la façon d'écrire des enfants, il svous envoient une pensée dans un rêve. De la fille je suis remonté naturellement au père, et me voilà à vous écrire.

Je vous demande pardon de vous parler de vous, mais comme la *Presse* est, en ce moment, le seul fil qui me rattache à la vie pensante, vous me permettrez de vous dire tout notre goût pour votre Marivaux. Oui, je suis complètemcnt de votre avis, il y a bien du Shakespeare dans toute cette rocaille du cœur. Un souffle de *Ce que vous voudrez* passe dans les jupes ballonnées de ses héroïnes. Chose étrange! Les deux poètes les plus français du plus français des siècles — Marivaux et Watteau — ont, dans leur grâce légère, je ne sais quoi d'ailé, de volant, de pur dans la coquetterie, d'élyséen dans l'amour, qui les rapproche du grand Maître.

Ne vous semble-t-il pas entendre dans certaines pièces de Shakespeare, le battement de ces ailes de papillon qui frémissent au dos des amours de l'*Embarquement pour Cythère?*

Malheureusement, vous ne faites pas un feuilleton par jour, je m'en console, en me plongeant dans de la géologie philosophique. Je suis tombé sur deux gros volumes [1] où je m'amuse à regarder la création du monde, à peu près comme un enfant regarderait le bon Dieu, en exercice dans une lanterne magique. Je patauge avec volupté dans le système fort éblouissant, d'un homme fort inconnu, qui fait sortir le monde d'un bouillonnement d'eau sur du feu.

Par exemple, il m'a gâté le ciel : j'avais toujours regardé les étoiles comme les veilleuses de l'infini ; pour lui, ce sont simplement de vieilles planètes qui ont fait leur temps et brûlé leur calorique, des glaciers éclairés par une réfraction, de vieux mondes refroidis, entassés dans les catacombes de l'espace, s'enfonçant à perte de pensée, sous la voûte, où le soleil pend comme une lampe sépulcrale... C'est le cas de retourner la phrase de Bilboquet : cette pensée est neuve, mais elle n'est pas consolante.

Au fait, il y a des jours où le ciel me semble vieux et l'émail des astres éraillé. Le firmament montre sa trame. On aperçoit des repeints dans des morceaux d'azur. Les frises de l'univers ont un ton pisseux. Le soleil est passé. Dieu me fait l'effet de ces directeurs de théâtre, menacés de faillite, auxquels les fournisseurs ne veulent plns faire crédit et qui réservent au public leur fonds de magasin et leurs vieux ciels. Je

1. Géos, par le docteur Meray.

me figure que le dais nuptial de nos premiers pères, d'Adam et d'Ève, devait être autrement flambant. Le ciel a eu depuis tant de représentations! Et puis c'est un peu un décor du cirque que le ciel! Il a essuyé tant de poudre, depuis une centaine d'années [1].

Je ne vous parle pas de ma vie. La campagne est le Nirvana de M. Prudhomme, si j'ose m'exprimer ainsi.

Je suis furieux contre les Rothschild. La Providence s'est visiblement trompée ; ils devraient avoir votre Tintoret, vous devriez avoir leur argent, et la chose ne serait pas si longue à arranger. Enfin je veux, quoi que vous disiez, espérer encore.

A quand vos articles sur *Les Misérables?*

Si vous m'écrivez un mot d'ici au 28, cela vous sera compté dans le ciel et aussi sur la terre. Je vous remercierai de vive voix dans une quinzaine de jours.

Jusque là, tout à vous de cœur,

JULES DE GONCOURT.

1. Cette idée a été reprise par nous, dans le volume d'IDÉES ET SENSATIONS.

A FLAUBERT

Bar-sur-Seine, 7 septembre 1862.

Mon cher ami,

. . . .

Nous sommes encore à la campagne, déportés volontaires dans notre famille, par raison d'hygiène et d'économie. Notre vie a été cassée en deux, le mois dernier, par la maladie et la mort de notre vieille bonne. Cela nous a si rudement secoué le moral et le physique, que nous avons éprouvé le besoin de nous remettre au vert et de venir ruminer ici. Nous reviendrons, j'espère retapés, dans les premiers jours d'octobre, et prêts à rebûcher ; car notre embêtement s'est compliqué cette année d'une incurable paresse.

Je pense que vous êtes à Paris et que Salammbô est à l'impression. Nous espérions presque vous voir, le 31 août, à la fête de Gautier. Vous nous avez beaucoup manqué. Gautier a été superbe dans une pièce de lui, jouée en famille, dans la chambre de ses deux filles. Il a fait un rôle de Pantalon avec une voix inimaginable : une voix qui ressemblait à du Rabelais gloussé. C'est là-dessus que nous avons quitté Paris, ce qui nous fait paraître le domino d'ici plus fade que

jamais... Nous engraissons un peu d'ennui, beaucoup de nourriture. . . . .

. . . .

Nous mettons nos quatre mains dans les deux vôtres.

JULES DE GONCOURT.

À PAUL SAINT-VICTOR

En province, le 15 septembre 62.

Qu'est-ce que vous devenez, mon cher ami? Je pense que vous faites vos malles avec la joie d'un écolier qui ferme son dictionnaire. Si nous ne recevons pas de vous une lettre timbrée : *Tra los Montes*, nous ne vous saluons plus à votre retour à Paris. Tout bien considéré, je crois que vous faites bien d'aller vers Velasquez; il serait venu à vous par le *Magasin pittoresque*, comme dit Doré, mais la politesse le flattera.

Qu'est-ce qu'on devient chez Peters, en admettant que vous l'honoriez toujours de votre présence? Qu'est-ce que fait l'homme aux millions, à l'endroit de votre Tintoret? Et puis, comment se porte Mlle de Montmorency? Grandit-elle en grâces — et en phrases? Je m'aperçois que voilà trois questions qui ressemblent à l'échelle de Jacob : ça va de notre terre à votre ciel.

N'attendez pas de nouvelles de deux hommes au vert. Ils paissent, et c'est tout. Flaubert m'a écrit qu'il avait signé son traité, à des conditions extrêmement avantageuses, mais non fantastiques, comme on l'avait dit.

Vous m'avez appris ce matin que Mlle Vernon dé-

butait vendredi à l'Opéra. A l'heure, où elle dansera, je jouerai aux dominos, je cueillerai des double-six pour lui en tresser des couronnes. N'est-ce pas qu'elle devrait s'appeler Diane? C'est, comme vous dites, un style de la Renaissance; on dirait une collaboration de Goujon et de Cellini. Enfin, vos quatre lignes m'ont rendu rêveur.

Nous serons à Paris le 1er octobre, et on se donnera, ce jour-là, une forte poignée de main.

Je suis jusque-là, mon cher ami, tout à vous et de tout cœur.

JULES DE GONCOURT.

P.-S. — Bien des choses à Claudin, le dernier des Parisiens de Paris. Dans l'autre monde, il herborisera; ce sera sa punition!

A SAINTE-BEUVE

17 novembre 1862.

Cher monsieur,

Vous nous offrez ce que nous n'osions espérer. Nous sommes bien heureux, d'autant plus heureux qu'il nous [eût] été odieux de profiter de nos bonnes relations, pour réclamer de vous ce grand service et ce grand honneur [1].

Nous sommes d'avance vos très reconnaissants,

E. et J. DE GONCOURT.

1. Réponse à une lettre de Sainte-Beuve, nous demandant les bonnes feuilles de la FEMME AU XVIIIe SIÈCLE, pour faire un article dans le *Constitutionnel*.

A MADAME ***

(Janvier 1863.)

Madame et *ami*,

Voici *ma prise de Pékin*. Mon monstre, celui du couvercle [1], et moi, nous vous souhaitons la bonne année. Vous savez que ces bêtes-là avalent les mauvais sorts en Chine. Je désire de tout mon cœur qu'il en soit de même à Paris.

Et je vous embrasse, sans la permission des autorités.

J. de Goncourt.

1. La lettre était accompagnée comme étrennes, d'un brûle-parfum en bronze Tonkin, dont le couvercle était formé par un chien de Fô.

A MADEMOISELLE JULIETTE MARCILLE

(Paris, ce 1er janvier 1863.)
A minuit.

Ma chère mademoiselle Juliette,

Je mets la main à la plume pour vous écrire, et pour vous assurer des bons sentiments dans lesquels je me trouve à votre égard. Vous m'avez accueilli si aimablement dans votre maison de campagne, que je serais bien ingrat de l'oublier, ainsi que l'argent que vous m'avez gagné et que je ne vous reprocherai jamais. Le trouble que vous avez éprouvé, lorsque je vous ai revue chez M. votre oncle, me prouve que vous ne n'avez pas oublié. Je vous en suis bien profondément reconnaissant. Il est vrai que la seconde fois qu'il m'a été permis de vous voir, — c'est le jour où vous m'avez honoré de votre visite — je vous ai trouvée un peu froide avec moi; vous avez même été dans la salle à manger jouer avec le rond de la lampe, — ce qui vous exposait à vous huiler les mains. J'ai réfléchi depuis que les hommes de lettres, n'ayant pas l'habitude de se faire la barbe dans leur intérieur, et de ne pas mettre d'habit noir dans la journée, j'étais sans doute moins beau qu'à mon ordinaire. Je

vous en demande bien sincèrement pardon, et pour me faire pardonner, je viens de courir toutes les boutiques du jour de l'an du boulevard, et d'y acheter tout ce qu'il y a de plus cher dans les boutiques à un sou. J'en fais une caisse que j'expédie à votre adresse. Je vous sais assez grande, et je vous crois assez bon cœur pour ne pas tout garder pour vous, partager avec vos sœurs — et même laisser choisir à votre mère, pour son ménage, et à votre père, pour sa collection, les objets qui pourraient leur être agréables. Il y a pourtant, mademoiselle, une chose qui vous est spécialement destinée : c'est le volume de contes écrits par mon ami, M. de Chennevières pour ses enfants, et dont je suis heureux de vous envoyer un exemplaire.

Veuillez agréer, ma très chère demoiselle Juliette, avec ma caisse, l'assurance des sentiments bien dévoués et bien sympathiques, avec lesquels je m'honore d'être, très parfaitement et très amicalement, votre très humble et très obéissant serviteur et camarade de jeux.

JULES DE GONCOURT.

P. S. Mon frère, celui qui est encore plus grand et plus raisonnable que moi, me prie de le rappeler à votre meilleur souvenir.

P. P. S. Ne le dites pas à vos parents : mais tous ces joujoux sont faits pour être cassés.

A FLAUBERT

Vendredi (mars 1863).

Eh bien, c'est gentil. Nous avons bien pensé aussi à vous, tous ces temps-ci, mon cher ami. Vous êtes décidément un morceau de nous-mêmes, et nous sommes, quoique deux, un peu décomplétés, quand vous n'êtes pas là. Nos dimanches sont maintenant ennuyeux comme des dimanches; le soir seulement nous nous rattrapons un peu, en dînant avec Saint-Victor, auquel je n'oublierai pas de serrer la main pour vous. Vous nous manquez beaucoup, — et puis c'est tout.

Les choses continuent. Paris se ressemble; C... est toujours l'amant de cœur de Schneider, et l'homme qui connaît le plus de gens connus; Aubryet se plaint de son estomac et de la mort de Louis XVI; Saint-Victor se rapproche de plus en plus de la religion de Marc-Aurèle, — au moins par les idées; le printemps recommence encore une fois; les dîners de Magny sont tout ce qu'il y a de plus couru : on y a installé Taine et Renan *ipse;* nous tâchons de vous y faire un peu moins regretter, en faisant pousser, à vue d'œil, des cheveux blancs sur le crâne de Sainte-Beuve, par la conviction de nos paradoxes et le scandale de nos

opinions littéraires, politiques et autres. Il y a eu au dernier samedi, une discussion sur Voltaire d'une violence... cordiale : on ne s'entendait plus manger. Voilà toutes les nouvelles de notre grande ville de province.

Passons à vous. Pour la rue de Courcelles (à propos, elle a de superbes mouvements de passion, de colère; c'est une rageuse sublime), je ne sais que vous dire. J'ai bien envie de vous conseiller d'y paraître une fois ou deux, — pour vous voir et dîner avec vous.

Et comment, vraiment, vous voilà avec deux idées sur les bras? Je vous dirais bien, comme dans la comédie, mettez-en une par terre. Mais cela ne se fait que pour les enfants : deux idées, ce sont deux maîtresses, et il ne doit pas être désagréable de tromper l'une avec l'autre. Mais un de ces jours il faudra bien épouser; je vous dirais bien d'épouser celle qui vous fera le volume le plus court, pour vous lire un peu plus tôt, mais j'ai bien envie de vous pousser à la longue, pour vous lire plus longtemps. Enfin ce que vous choisirez, sera bien choisi.

Nous, mon cher Flaubert, nous travaillons sans travailler. Nous musons. Nous sommes dérangés par ce qui dérange et surtout par ce qui ne dérange pas. Et puis nous avons abordé une jeune fille bourgeoise[1] de face, en plein : on glisse à tout moment dans les œufs à la neige; et puis peindre la bourgeoisie, c'est faire le tour d'une pièce de cent sous, on piétine sur place. Peut-être, parce qu'il est plat, notre roman s'allonge. Je vois encore au moins deux mois de noircissement de papier devant notre idée. Il y a à faire

1. RENÉE MAUPERIN.

danser tout notre monde ; — ils sont un tas — au bout de ficelles plus ou moins dissimulées. Nous avons, je vous jure, grande hâte d'avoir fini, d'abord pour avoir fini, ensuite pour nous jeter dans une œuvre tout autre, et surtout pour aller vous serrer la main, puisque vous y tenez un peu.

Je le crois bien que c'est le Vendredi-Saint. Vous me demandez une façon décente de le passer pour un sceptique. Nous en avons trouvé une désespérée. Nous avons hanté les églises *chic*, Saint-Thomas d'Aquin, Sainte-Clotilde, etc. Eh bien, mon cher, je crois que tout cela est un peu plus mort que l'Académie. Ce qu'on appelle les fidèles, et il y en avait peu, m'a paru automatique, glacé : les prêtres chantaient par habitude ; le Christ au fond bâillait ; les jeunes gens qui se trouvaient là, étaient chauves avec une tête en pain de sucre ; les bedeaux mêmes n'ont pas l'air de croire que c'est arrivé... Je crois qu'il n'y a plus que la crainte d'un déménagement et les frais d'un emménagement qui arrêtent les consciences. Je n'ai joui d'aucune éloquence, sans cela j'aurais peut-être eu le plaisir de vous entendre recommander aux flammes.

Ah ! sur le maigre, un trait de lumière ! Ma femme de ménage a un mari, me dit-elle ce soir, qui fait maigre, le Vendredi-Saint, — et chose incroyable, — qui fait maigre, le jour de Pâques ! *O altitudo !* Évidemment, cet homme qui est mécanicien dans un chemin de fer, cet homme vraiment philosophe et vraiment religieux, fait maigre le Vendredi-Saint, comme chrétien, pour la mort du Christ, et maigre le jour de Pâques, comme libre penseur, pour sa résurrection. C'est énorme !

Sur ce, je donnerai demain de vos nouvelles à Sainte-Beuve, avec lequel je dîne chez Gavarni. Faites-moi penser à propos d'icelui, le premier nommé, à vous raconter de langue, l'histoire des *Quatre Cocotte* (*auctore* Claudin).

Vos deux amis,

J. DE GONCOURT.

Le « Musset des Familles », comme nous l'avons baptisé pour la première fois, F..., a eu, à ce qu'il paraît, une ovation à l'Académie. Les mères faisaient queue pour lui présenter leurs filles. Il me rappelle tout à fait Marmontel par le succès — et par le talent.

A THÉOPHILE GAUTIER

28 avril 1863.

Monsieur et cher maître,

J'ai l'honneur de vous annoncer que vous avez été reçu hier soir, à l'unanimité, membre des dîners de Magny [1].

Votants :

Gavarni,
Sainte-Beuve,
Charles-Edmond,
Paul de Saint Victor,
Tourgueneff,
Taine,
Baudry,
E. Soulié,
Edmond de Goncourt,
Jules de Goncourt.

1. Ce dîner fut fondé par Gavarni, qui allait trouver Sainte-Beuve et lui demandait de fonder avec lui, un dîner qui aurait lieu tous les quinze jours, et où Sainte-Beuve et lui amèneraient leurs amis. C'est ainsi — détail fort ignoré — que Gavarni fut

Absents au moment du vote :

RENAN, Dr VEYNE, DE CHENNEVIÈRES, COMTE DE NIEUWERKERKE.

Les dîners ont lieu tous les quinze jours, le lundi. Vous serez donc reçu le lundi 11 mai (6 h. 1/2). Un discours n'est pas de rigueur.

A lundi donc, et d'ici là, bien à vous.

J. DE GONCOURT.

le promoteur de ce fameux dîner dont on a tant parlé, et qu'on a si peu connu : le dîner Magny, le diner dit des *athées*, dont le premier eut lieu, le samedi 22 novembre 1862, et avait seulement pour convives, Gavarni, Sainte-Beuve, le docteur Veyne, de Chennevières et nous deux. Le jour du dîner fut changé, mais ne tomba jamais un vendredi, ce qui met à néant la légende du dîner d'andouilles et de cervelas du Vendredi saint.

A FLAUBERT

Mardi (mai 1863).

Mon cher ami,

Si vous partiez de Rouen, samedi matin, de façon à être à Paris dans l'après-midi, et si vous vous trouviez chez Véfour, à six heures.

Si vous demandiez là un cabinet, où vous serez attendu.

Si dans ce cabinet vous passiez la soirée avec une femme spirituelle, bon garçon, et de nos amis, qui répond au nom de Suzanne [1].

Si à côté de vous, on vous mettait deux hommes connus de vous et qui ne seraient pas fâchés de vous voir, dont l'un s'appelle Sainte-Beuve et l'autre Gavarni.

Si vous serriez la main à deux autres amis, qui ne sont autres que vos deux serviteurs.

Si après cela, après de la bière bue en famille sur les boulevards, vous alliez vous coucher.

Si le lendemain matin vous. . . . .

Si vous déjeuniez rue Saint-Georges.

1. Suzanne Lagier.

Si vous dîniez avec la rue Saint-Georges.

Si le soir vous alliez présenter vos hommages, rue de Courcelles, et donner votre photographie au guerrier Bougenel [1].

Est-ce que ce serait bête tout ça, hein?

A vous, bien à vous et tout à vous.

JULES DE G.

Réponse S. V. P.

1. Le général de Bougenel, chevalier d'honneur de la princesse Mathilde.

A PAUL DE SAINT-VICTOR

(8 août 1863).

Mon cher ami,

Si nous ne vous avons pas écrit, ce n'est pas oubli, c'est que nous avons longtemps hésité à vous faire venir dans une auberge de village, dans de vrais chambres de paysans, dans des lits à puces, dans une salle à manger blanchie à la chaux [1], enfin dans tout ce qu'il y a de plus couleur locale en fait de campagne. Je reçois votre lettre : ma foi, tant pis ! cela me décide, vous en goûterez.

Voici l'ordre et la marche :

Vous prenez au chemin de fer de Lyon, ligne du Bourbonnais, un billet pour la station de Bourron.

1. Nous faisions après des folies de bibelots, une de ces retraites à nous habituelles, dans une auberge de peintres, où l'on vivait à 3 francs par jour. Saint Victor, au fond, beaucoup moins délicat que nous, mais cent fois plus exigeant d'une apparence *chic* dans l'extériorité des choses, fut terrifié de la rusticité de l'existence. Je me rappelle entre autres choses son effarement en une promenade, qu'il voulut faire dans la forêt en voiture, — il était très mauvais marcheur — promenade qui se fit, sur des chaises, dans une charrette prêtée par le beau-père de notre aubergiste, qui était marchand de cochons : la charrette où il chargeait les porcs qu'il achetait dans les environs.

Bourron est à vingt minutes de Grez. Les heures de départ de Paris sont : 8 heures du matin, arrivée à Bourron, 10 heures 27 minutes.

. . . .

Je crois que voilà comme nous arrangerons *vos* et *nos* quatre jours. Deux jours ici à voir les ruines (nous avons une *ruine*), la rivière, etc., et le côté de la forêt avoisinant la Mare-aux-Fées, la Gorge-aux-Loups, etc.

Mercredi nous irions à Fontainebleau et louerions une voiture pour l'autre côté de la forêt, Barbison, le Bas-Bréau, etc.

Et jeudi, nous verrions le château, qui est très curieux, et que je reverrai bien volontiers avec vous. A ce propos, demandez à Claudin d'envoyer à votre nom, au chef de gare de Fontainebleau, une permission du Ministère pour voir les chinoiseries de l'Impératrice, la salle de spectacle, enfin ce qu'on ne voit pas.

Nous sommes heureux de vous attendre. Embrassez Claire, dimanche, pour nous. Nos meilleurs souvenirs à Lia.

A vous et à lundi,
10 heures et demie, j'espère,

JULES DE G.

P. S. Je viens de m'enquérir du barbier. Il y en a positivement un. Mais vu l'état sauvage du pays, je me figure qu'il doit raser, en vous mettant un œuf dur dans la bouche. Il y a aussi de la matelote. Ceci est le trait du Parthe.

Un mot tout de suite à la poste.

A PAUL DE SAINT-VICTOR

Cabourg, samedi (29 août 1863).

Mon cher ami,

Ne venez pas à nous. Nous revenons à vous. Décidément le ronron « du grand chat vert » est monotone, et un rhume à deux, nous prive de nous baigner, et puis c'est ici, une Sainte-Périne de vaudevillistes.

Donc nous serons lundi au dîner de Magny, et le soir, à la petite fête de famille de la rue de Longchamp [1].

Nous vous serrons de tout cœur la main jusque-là.

JULES DE G.

1. Chez Théophile Gautier.

A GAVARNI

Vendredi (septembre 1863).

Mon cher Gavarni,

Nous avons été si pris, si pris, tous ces temps-ci, que nous n'avons pu aller à Auteuil. Est-ce qu'on ne vous verra pas demain chez Magny? Un petit effort, s'il vous plaît!

(Confidentiel). Et on dit que nous allons avoir, un de ces jours, un Gavarni par Sainte-Beuve. Mais chut! C'est nous qui devons donner les renseignements, — nous en donnerons de propres!

Rappelez-vous le beau mot : « Puisque je suis leur chef, il faut bien que je les suive! Et puisque la société (Magny) est la société Gavarni, paraissez-y. »

Et comment que vont ces bronches? Après ça, c'est si rare une santé qui ne bronche pas!

A demain.

Pour le président de la société,
le vice-président,

LITTREBOIT.

A MICHELET

7 octobre 63.

Monsieur,

Nous voulions vous remercier de vive voix, et bien vivement, de l'honneur inattendu et inespéré, que vous nous avez fait, en nous citant d'une si flatteuse façon, dans la préface de votre *Régence* [1].

1. Le grand écrivain disait dans cette préface : « D'éminents écrivains, savants, ingénieux, je pense à MM. de Goncourt, ont souvent rapproché le temps de la Régence de ceux de Louis XVI... »

Michelet voulait bien aussi, plusieurs fois, nous complimenter sur nos études d'art. Voici une lettre nous remerciant de l'envoi du Chardin :

4 juillet 64.

Je suis, je vous assure, étonné, ravi, à quel point vous possédez les nuances! et les nuances de goût, et celles de l'expression, une langue qui atteint (chose prodigieuse que je n'aurais pas crue) le détail des arts du dessin, jusqu'ici véritablement si peu accessibles au style.

Je vous serre la main affectueusement,

J. Michelet.

J'imprime, et je suis au fond d'une chose disproportionnée, hélas! à toute force humaine, que j'ai osée, que je poursuis. — Vous savez bien, j'en suis sûr, ce que c'est que l'acharnement... J'emporte le monstre à Dieppe pour décidément l'étrangler.

Nul éloge ne pouvait tomber de plus haut sur nous, et nous vous prions de croire à une gratitude, dont nous irons vous porter l'expression à votre retour de la campagne

Nous sommes jusque-là, monsieur, vos très reconnaissants.

Ed. et J. de Goncourt.

A GAVARNI

(Janvier 1864.)

P'pa Gavarni,

Pour vos étrennes :

Il s'agit d'une pompe qu'une portière veut vendre.
— « *Une pompe comme ça, monsieur, ça se monte et se démonte à vis... comme le trou du cul à Pilate.* »

Une autre légende : — « ... *des femmes !... des femmes qui ne valent pas plein leur cul d'eau chaude !* »

Et quand dînerons-nous, que je vous la souhaite bonne, et heureuse, et lithographique?

LITTREBOIT.

A MADEMOISELLE JULIETTE MARCILLE

Paris, ce mercredi 27 janvier 1864.

Mademoiselle, ou plutôt ma chère mademoiselle (car, après ce que vous avez fait pour moi, je ne puis plus vous appeler que ma chère mademoiselle), figurez-vous donc que je rentre un soir chez moi, et que je trouve un joli paquet, où il y avait deux bien jolis, mais bien jolis essuie-plumes. L'un était pour mon frère, l'autre était pour moi. Ah! mademoiselle, quelle joie, et que de reconnaissance! Je vais donc enfin pouvoir essuyer mes plumes, ce qui m'a toujours manqué ici, car je vous confierai, entre nous, et tout à fait confidentiellement, que j'avais l'habitude de les essuyer dans mon mouchoir.

J'en suis si content que je les montre à tous les amateurs d'objets d'art qui viennent me voir; mais je les trouve si beaux que je n'ai pas encore osé m'en servir.

Je vous prie, ma chère demoiselle, d'agréer mes bien sincères remerciements pour cette délicate attention, qui m'a touché le cœur et qui m'attache ÉTERNELLEMENT A VOUS! Je vous prie en même temps, et par la même voiture, de vouloir bien me rappeler aux meilleurs souvenirs de Mlles vos sœurs, de M. votre

papa et de Mme votre maman, ainsi que de MM. vos cousins, dont j'ai eu des nouvelles, ces jours-ci, par un monsieur revenant de Châtellerault, — lequel monsieur m'a dit, qu'ils lui avaient dit que vous étiez encore plus diable qu'eux; ce que ce monsieur, ne vous connaissant pas, avait peine à croire !

Je vous souhaite très respectueusement, mademoiselle, une bien bonne année, et je me souhaite, à moi, le plaisir de vous revoir.

Votre ami pour la vie,

JULES DE GONCOURT.

P.-S. Je vous confierai, mais pour ceci je compte sur votre entière discrétion, que je trouve mon essuie-plumes bien plus beau que celui de mon frère, et je vous écris, en me cachant de lui, pour qu'il ne soit pas jaloux [1].

1. En ces années, où mon frère se trouvait encore bien portant, il était la gaieté en personne. J'ai cité dans la MAISON D'UN ARTISTE le mot des vieux domestiques de la famille, disant chez mes oncles et mes tantes « Ah ! on va rire aujourd'hui, M. Jules vient dîner ! » Et rien n'était plus vrai. Dans les maisons où il allait, il apportait vraiment le rire, une espèce d'endiablement joyeux; et les enfants avec lesquels il jouait, comme s'il avait leur âge, l'adoraient, le regrettaient, et appelaient le retour des bienheureux jours, où ils devaient le revoir.

En voici une charmante preuve; c'est une lettre écrite en communauté par les quatre petites filles de la maison Camille Marcille, de cette campagne des environs de Chartres, pleine de roses et de tableaux du dix-huitième siècle, de cet hospitalier Oisème, où nous avons passé de si douces, de si tendres, de si affectueuses heures.

« Ah ! monsieur Jules ! ah ! monsieur Jules !

Quelle tristesse ! quelle tristesse ! Nous sommes tristes ! Juliette est triste ! Marguerite est triste ! *Naco* est triste ! Ma tante

est triste ! Clémentine, Mirza, Nounou sont tristes. Enfin c'est une tristesse — des plus tristes.

Ah ! monsieur Jules ! ah ! monsieur Jules !

Plus de cache-cache, plus de colin-maillard, plus de promenades, plus de baptême, plus de bonbons, plus de trente-et-un, plus de tartes.

Ah ! monsieur Jules ! ah ! monsieur Jules !

Un silence partout, silence au dedans, silence au dehors, silence dans la campagne, silence à l'atelier, silence à table, silence dans les corridors, silence sur toute la ligne.

Ah ! monsieur Jules ! ah ! monsieur Jules !

Mon oncle fait le portrait de mon père. On va voir les Grandet. On lit le voyage : *Loin de Paris*. On va dîner à Gourdez. On reçoit la visite d'un curé ! de deux curés ! de trois curés !

Ah ! monsieur Jules ! ah ! monsieur Jules !

Le matin on passe encore doucement devant votre porte, craignant que vous dormiez toujours ! Mais à dix heures vous dormez encore, et puis à midi encore ! et puis le soir encore ! et puis la nuit encore ! et puis toujours et puis toujours !

Ah ! monsieur Jules ! ah ! monsieur Jules !

Dans la journée on travaille — sans travailler. Car on croit toujours qu'on va vous entendre, vous écrier : « En classe, mesdemoiselles, en classe ! » Mais hélas, vaine attente ! et pendant qu'on prête une oreille, quatre oreilles, six oreilles, huit oreilles, la plume tombe des mains, l'encrier tombe par terre, le cahier tombe sur l'encrier — et les larmes nous tombent des yeux.

Ah ! monsieur Jules ! ah ! monsieur Jules !

Le soir le fricandeau est sans charmes et sans champignons ! On se verse à boire soi-même; on ne mange plus de plum-pudding, on ne s'assoit plus sous le feuillage, on fait une promenade le long des plans d'oignons et des bordures d'oseille, puis on prend, en rentrant une mortelle tapisserie — et on se couche à huit heures !

Ah ! monsieur Jules ! ah ! monsieur Jules !

La nuit est plus lugubre encore. Car il fait noir, car il fait noir... On est agité, on dégringole de son lit. On rêve dictée, analyse, catéchisme et chronologie; puis tout d'un coup on se réveille, ayant entendu Mlle Berthe appeler d'une voix terrible : « En classe, mesdemoiselles, en classe ! »

Ah ! monsieur Jules ! ah ! monsieur Jules !

Écrivez-nous, monsieur Jules. Écrivez-nous à toutes ensemble. Écrivez-nous à chacune en particulier. N'oubliez pas notre pantin (un pantin dessiné et gravé un jour de pluie et qui fit plus tard le frontispice des eaux-fortes de mon frère). N'oubliez

pas le trente-et-un. N'oubliez pas Oisème. N'oubliez rien, n'oubliez rien. Car tout pense à vous, tout parle de vous, tout vous aime, tout vous regrette, tout vous désire, tout vous embrasse Ah ! monsieur Jules ! ah ! monsieur Jules !

Vos amies, pour la vie,

MARIE MARCILLE, JULIETTE MARCILLE,
MARGUERITE MARCILLE.

Mon gros, je t'aime.

NACOTIER.

Oisème, ce mercredi, juillet 1865. »

A SAINTE-BEUVE

10 février 1864

Cher monsieur et ami,

Et d'abord, bravo pour votre « boutade » de mercredi. Cela part du cœur et monte de la conscience. Il y a là, une ferme modestie, une haute tristesse, une digne amertume, et par là-dessus un coin d'humanité qui nous fait vous aimer. Encore bravo!

Vous seriez bien aimable de venir vous oublier, samedi en huit, 13 février, à dîner chez nous, avec Mlle Rabelais [1] et quelques-uns de vos meilleurs amis.

Nous vous serrons jusque-là bien affectueusement la main [2].

J. DE GONCOURT.

1. Nom donné par Sainte-Beuve à Suzanne Lagier.

2. Autographe communiqué par M. de Lovenjoul, qui note sur la lettre, de la main de Sainte-Beuve : *Dîner, samedi* 13.

A MICHELET

13 novembre 1864.

Monsieur,

Nous voulons vous remercier, avant de vous voir, du livre [1] que vous avez eu la bonté de nous envoyer, et du bonheur qu'il nous a donné ces jours-ci. Il ressemble à la Bible indienne dont vous parlez : il a les dessins du cachemire et les ampleurs de la tente. Il est charmant et vaste.

Vous avez, nous le savions déjà, pour accoucher les mystères des religions, des mains de femme et des paroles de fée; vous rendez une âme aux Hermès ; vous cueillez le sens des cultes dans le cœur des peuples et des races. Et puis vous avez des phrases de lumière, des pages de soleil, des épithètes qu'on respire, des idées qui frémissent sur la tige des mots. On ne dirait pas que vos livres sont imprimés, tant ils semblent vous parler tout près de vous — et comme à l'oreille de la pensée.

Permettez-nous de vous féliciter et de vous serrer la main.

Ed. et J. de Goncourt.

1. La Bible de l'humanité, Chamerot, 1864.

A FLAUBERT

Semaine des étrennes (janvier 1865).

Mon cher ami,

Nous ne voulons pas laisser passer la semaine sans vous la souhaiter bonne en copie et en tout. Notre roman paraît le 15[1]. Le premier exemplaire mis à la poste sera pour vous.

Qu'est-ce que vous devenez? On m'a parlé d'un premier chapitre parachavé. Et puis, on ne va pas tarder à vous voir, j'espère bien.

En fait d'étrennes, nous n'avons guère reçu que celles de notre relieur. Il nous a apporté un volume intitulé *Salammbô*, dans une reliure, une reliure de notre invention et imagination — barbare et superbe — qu'on dirait chipée dans la bibliothèque de Schahabarim. Il ne manque plus à ce volume, pour s'élever à un prix fabuleux dans les ventes du xxe siècle, qu'une page autographe de l'auteur du volume. Demandez-la-lui, ou écrivez-la-moi, à votre choix.

On vous aime, on vous embrasse, on vous attend.

JULES DE GONCOURT.

1. GERMINIE LACERTEUX, Charpentier, 1864.

A PAUL DE SAINT-VICTOR

23 janvier 1865.

Mon cher Saint-Victor,

Voici un livre qui vous était dédié. Mais au dernier moment, nous n'avons point voulu vous exposer à recevoir les éclaboussures des polémiques qu'il peut soulever, nous réservant de mettre votre nom à la première page d'un volume plus tranquille et d'une fantaisie plus sereine, pour témoigner du prix que nous mettons à votre amitié et de l'estime dans laquelle nous tenons votre talent.

Vos amis,

EDMOND ET JULES.

A ÉMILE ZOLA

27 février 65.

Monsieur,

Nous venons vous dire cordialement et chaudement : merci, pour l'article dont vous avez honoré notre dernier livre[1].

1. Sur ce roman de Germinie Lacerteux, je donne une lettre inédite de Sainte-Beuve, montrant en les dernières années de sa vie, le critique du *Constitutionnel* et le dîneur de Magny, non étroitement enfermé dans les poétiques anciennes, mais ambitieux, mais désireux de s'ouvrir aux poétiques nouvelles.

Ce 15 janvier 1865.

Chers amis,

J'ai eu du regret de manquer jeudi votre aimable visite. J'ai aussitôt coupé et me suis mis à lire le soir les premiers chapitres de *Germinie.* J'ai été attaché par ce récit simple, vrai, d'une vérité si peu flattée, mais si conforme à la réalité, où jamais un trait n'est livré au hasard, ni accordé au convenu. Je préfère surtout ce récit, dont vous nous avez lu quelques passages chez Magny. Mais déjà je suis frappé d'une chose, c'est que pour bien juger de cet ouvrage et en parler, il faudrait une poétique tout autre que l'ancienne, une poétique appropriée aux productions d'un art nerveux, d'une recherche nouvelle. Et c'est déjà un grand éloge à un livre, que de susciter une question de cette importance, de sortir à ce point des vieilles

Au milieu des haines, des inimitiés, des attaques, parmi tout ce que nous bravons et combattons : les dogmes littéraires, le *statu quo* du beau et de l'intérêt, les préjugés et les religions de la critique à la La Harpe, les admirations de collège et de catéchisme, — il est bon, monsieur, et fortifiant de trouver un applaudissement et un encouragement comme le vôtre. Votre article console de l'hypocrisie littéraire actuelle. Il affirme les droits que nous avons voulu donner au roman : les droits à la vérité moderne, au poignant

données, et d'entrer dans des sillons si neufs. J'espère que votre hardiesse sera comprise; je voudrais trouver moyen d'y aider. Je vous serre la main bien cordialement.

A demain, mes chers amis,

SAINTE-BEUVE.

A la lettre de Sainte-Beuve sur « Germinie Lacerteux», je joins une lettre de Victor Hugo sur le même roman.

Hauteville-house 1er juin (1865.)

« J'ai lu GERMINIE LACERTEUX. Votre livre, messieurs, et implacable comme la misère. Il a cette grande beauté, la Vérité. Vous allez au fond, c'est le devoir, c'est aussi le droit. J'ai fait comme vous cette étude. J'ai marché dans ce labyrinthe d'abord à tâtons, puis j'ai fini par saisir le fil conducteur. Cela vous arrivera comme à moi. Déjà le sentiment du progrès, la pitié pour le faible, l'amour pour le souffrant, éclatent de plus en plus dans vos éloquentes pages. Il y a vers la fin un élan superbe : Paris interpellé, c'est très beau. Votre double cœur fraternel, qui ne fait qu'une âme, est tout entier dans cette sévère et puissante apostrophe; — cri de colère plein d'amour. Courage, messieurs, vous avez fait un beau et bon livre de plus. On me dit que j'ai tort d'écrire à mes amis, que cela blesse mes ennemis, que ma joie des succès d'autrui fait mauvais effet dans le public, j'en suis fâché, mais c'est là un défaut dont je ne me corrigerai pas, et la preuve c'est que cette lecture finie, je vais reprendre votre utile et profond livre, charmé de l'avoir lu, heureux de le relire.

Je serre vos mains,

VICTOR HUGO.

des choses qui nous touchent, nous font vibrer les nerfs et saigner le cœur. Il dégage, avec des phrases où nous avons senti votre cœur répondre au nôtre, la moralité de cette étude, qui ne sera jamais plus pénible à lire, qu'elle nous a été pénible à faire. Oui, comme vous le dites parfaitement, donnez à Germinie un mari, des enfants, et tout son dévouement se règle. Vous seul jusqu'ici, monsieur, avez compris ce que nous avons voulu peindre, ce que nous avons essayé de faire sentir. Vous ne discutez pas avec ce qui vous émeut, vous osez jeter les bases d'une critique qui ne ramènera plus tout homme à la même mesure, vous admettez le tempérament et l'originalité dans une œuvre. Tout cela est bien hardi, et nous vous admirons presque pour nous aimer et le dire. Hélas! oui nos œuvres sont maladives, et vous l'avez dit délicieusement, elles ont de la passion et de la grâce de malade : notre faute, que voulez-vous, est d'écrire avec nos entrailles et d'être de notre temps.

Tout cela, vous l'avez sympathiquement deviné, exprimé mieux que nous ne l'aurions pu faire nous-mêmes. Merci encore une fois de cette analyse profonde et libre, de l'horizon que vous avez ouvert devant un pauvre livre, qui a pour lui l'effort, la bonne volonté et le courage.

Nous sommes vos amis, monsieur, et nous souhaitons avoir, le plus tôt possible, l'occasion de vous serrer les deux mains.

E. et J. de Goncourt.

A JULES CLARETIE

4 mars 1865.

Monsieur,

Nous avons bien des excuses à vous demander, pour ne pas vous avoir encore remercié; mais nous sommes moins coupables que nous ne le paraissons; nous ne vous avons lu qu'hier. La *Revue*[1] que nous avons l'habitude de recevoir, nous a manqué précisément le jour, où vous nous faisiez l'honneur d'un article.

Nous sommes heureux et très reconnaissants de cette étude si consciencieuse et si sympathique. Vous avez bien voulu comprendre ce que nous avons essayé de faire, selon nos forces et notre tempérament. Vous critiquez un peu nos romans, et vous ne cachez pas que vous les aimez beaucoup. Vous croyez, comme nous, à un grand mouvement du roman, marchant à l'exactitude des sciences exactes et à la vérité de l'histoire. Il nous semble que vous adorez beaucoup des choses que nous adorons, et que vous osez lire,

1. *La Nouvelle Revue de Paris,* qui venait de publier une étude de Claretie sur *Germinie Lacerteux.*

sentir et juger, sans consulter le catéchisme du Beau académique. Votre article nous a été plus haut que l'esprit — là, où touchent les poignées de main cordiales qui font tout oublier et qu'on n'oublie pas. Et puis, comme vous nous connaissez ! Vous avez été déterrer jusque dans nos *Juvenilia,* ce petit cochon de lait mort. Vous avez dépisté *Germinie* dans *Philomène.* Cela fait un bien grand plaisir d'avoir été suivi ainsi, quand on était dans l'ombre, inconnu, presque invendu. Cela donne un peu de cœur pour l'avenir. Des lecteurs, des juges comme vous, encouragent, soutiennent et consolent.

Notre amitié et notre gratitude est à vous, Monsieur, et nous espérons une occasion, qui nous permettra de vous les témoigner de vive voix.

J. DE G.

A MADAME LA COMTESSE LEFEBVRE DE BÉHAINE

(Mars 1865.)

Chère Madame,

M. Sainte-Beuve m'a demandé hier pour l'article qu'il prépare sur Armand Lefebvre, notre notice des *Débats*, et les articles de la *Revue des Deux-Mondes*, non encore réunis en volume. J'envoie la notice, veuillez bien lui faire remettre, le plus tôt possible, les Revues, 11 rue du Montparnasse.

D'après nos calculs, son premier article paraîtra, sans doute, lundi en huit. Il nous a dit hier, que pour lui, cette étude était un moyen de ne pas parler de *César*, et de ne pas paraître s'éloigner de l'Empire. Aussi semble-t-il fort pressé.

Veuillez, chère Madame, présenter à votre mère nos respectueux et affectueux souvenirs, envoyer à Edouard une cordiale poignée de main de notre part, et nous croire très parfaitement,

Vos bien dévoués,

J. DE GONCOURT.

A GAVARNI

Jeudi (avril 1865).

Mon cher ami [1],

J'ai fait hier au soir votre commission à la princesse : « que l'audience était inutile; que si vous l'obteniez, vous ne pourriez en ce moment vous traîner à Saint-Cloud. »

Elle m'a répondu :

« Que ce n'était pas cela du tout, que vous ne l'aviez pas comprise, qu'il fallait absolument que vous lui envoyiez, d'ici à huit jours, une lettre adressée à l'Empereur, où vous lui demanderiez, étant exproprié d'une partie de votre propriété, l'achat du reste sur le pied de ce que la Ville vous accordait pour ce qu'elle vous avait pris.

« Qu'elle se chargeait de remettre la lettre elle-même à l'Empereur, de lui expliquer votre position, et d'appuyer chaudement votre demande.

« Qu'il fallait que votre demande fût aussi laconique

1. Voir pour cette dure expropriation, notre livre GAVARNI, L'HOMME ET L'ŒUVRE et dans les MAITRES ET PETITS MAITRES, de Burty, le chapitre consacré à Gavarni.

et aussi précise, comme chiffres et exposé que possible, de façon, à ce qu'à la première question que lui ferait l'Empereur : « Qu'est-ce qu'il veut ? » elle pût répondre nettement, précisément... que cela était de la plus grande importance. »

Voilà. Je crois comme elle, mon cher ami, ceci de la plus haute importance. Et nous vous supplions pour vous et pour tous ceux qui vous aiment, d'envoyer, le plus tôt possible, cette demande nette, précise, claire et concise à Saint-Gratien. Je crois que la démarche sera faite avec cœur.

Peut-être ne serait-il pas mauvais qu'avec votre demande à l'Empereur, vous envoyiez à la princesse une note de dix lignes, un résumé qui l'armât pour répondre et exposer la chose en quelques minutes.

Encore une fois, nous vous en prions, point de paresse, ni d'hésitation là-dessus. Il faut frapper en haut : c'est le moyen d'en sortir le mieux et le plus vite. Écrivez, écrivez !

Nous vous serrons les deux mains avec les quatre nôtres.

LITTREBOIT [1].

1. A propos de cette affaire voici une autre lettre.

Dimanche minuit, ou plutôt une heure.

Mon cher Gavarni,

La princesse vient de nous parler. Elle vous demande *positivement et précisément* ce que vous voulez. Nous lui avons dit que vous vouliez cinq cent mille francs, soit cinquante mille francs de plus que l'estimation du contre-rapport. Elle est prête à demander pour vous ces cinq cent mille francs, prête pour les obtenir à se joindre à son frère, auprès duquel elle vous laisse toute liberté d'agir

Voilà. Tâchez donc de faire marcher ces deux influences ensemble, et surtout formulez une demande nette, — un chiffre avec le moins de mots que vous pourrez autour du chiffre.

A FEYDEAU

(24 avril 1865).

Mon cher ami,

Je crois bien que nous y serons et avec quatre bons battoirs [1].

Personne ne vous souhaite bonne chance, — avec plus d'*intérêt* que nous.

A vous,

JULES DE GONCOURT.

1. Représentation de MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND, au Vaudeville.

A PAUL DE SAINT-VICTOR

(Avril 1865.)

Vous seriez très aimable de nous rendre le petit service, d'annoncer dans votre feuilleton, s'il est possible, la présentation au Vaudeville de notre pièce en trois actes, intitulée HENRIETTE, *pièce familière de cœur et de passion*, si j'ose m'exprimer ainsi. Je crois que cela ne ferait pas mal auprès de Beaufort. Je vous demande deux lignes seulement.

Bien à vous et encore merci d'avance,

J. DE GONCOURT.

A SAINTE-BEUVE

(Mai 1865.)

Nous vous félicitons bien cordialement — et nous félicitons aussi le Sénat d'avoir été élevé à la dignité — de vous avoir.

A mercredi soir et bien à vous jusque-là.

E. ET J. DE GONCOURT.

230

A FLAUBERT

(Août 1865).

Les mauvais relais qu'il y a dans la vie, mon cher ami! Vous me semblez être à une de ces vilaines postes : espérons, comme dit Byron, que vos destins vont changer de chevaux. J'ai reçu la lettre de faire part de la mort de votre neveu, mais je n'ai appris que ces jours-ci les détails de cette triste fin. Et puis la maladie de votre mère, vos inquiétudes, c'est trop. Vous me dites qu'elle va mieux. Nous serons bien heureux d'en recevoir ces jours-ci de bonnes et rassurantes nouvelles... Je vous écris, non pour vous dire la part que nous prenons à toutes vos tristesses, mais pour vous distraire et vous désennuyer un peu. Passons donc aux nouvelles. Nous revenons de chez la princesse, où nous avons passé ces quatre derniers jours... Nous n'avons parlé croix qu'une fois, et naturellement pour un ami que vous connaissez. La princesse nous a fait avec le plus sincère étonnement : « Comment, Flaubert n'est pas décoré? Mais je n'en savais rien. Nous nous le demandions l'autre jour avec Charlotte. Ah! si j'avais su, je l'aurais demandé directement. » Sur ce, nous nous sommes permis sur vous des paroles d'éreintement comme les suivantes :

« que ce serait un honneur pour le gouvernement de vous décorer ». Enfin nous avons lâché ce que nous pensons. Et voilà.

Merci pour Henriette. Elle ne va pas mal et quelque chose lui fait en ce moment de belles chances pour un bon hiver. Ponsard ne peut plus caresser la muse et finir sa pièce de *Mme Tallien*. On dit même qu'il se meurt. Nous ne lui en demandions pas tant. Et tout nous fait croire que nous passerons à sa place, c'est-à-dire vers la fin d'octobre. Les répétitions ne commenceront, je pense, que vers le milieu de septembre.

. . . .

Et puis la grande histoire du jour, l'affaire Girardin [1]. Je n'ai jamais vu de four pareil à la première. La pièce s'est mise à tomber à la seconde scène, pas même dans les sifflets, mais dans l'ennui, dans le mépris du demi-rire. Et le bonhomme Girardin était là planté, piété dans la loge de la princesse, avec la tête d'un bonhomme en cire qui se verrait fondre. Les huées, le tumulte furieux et colère ont empêché d'entendre son nom, jeté au public par Félix avec un mauvais goût de blague. Une telle chute dans des risées, vous n'imaginez pas, c'était si affreux, que nous avons eu serré, toute la nuit, notre estomac de futurs auteurs. Après cela c'était bien mérité. Payez-vous la pièce aussitôt parue. C'est l'insolence du rien. On peut mesurer, là, la petitesse de tête du la Palisse du paradoxe. Et l'écriture, je vous la recommande.

. . . .

Vos bien amis,

JULES DE GONCOURT.

1. La représentation des DEUX SOEURS.

A FLAUBERT

29 septembre 1865.

Mon cher ami,

Si on savait ce que coûtent les bonheurs de la vie, personne ne voudrait les acheter.

Nous venons de passer deux mois d'émotions, de démarches, d'espérances accrochées et décrochées, deux mois *tuants*. Nous avions tout emporté : Mme Arnould Plessy, Mme La Fontaine, Bressant, Got, etc., la fleur de la troupe. Patapouf, au dernier moment Delaunay lâche tout, et tout casse. Je vous raconterai cela en grand détail à Paris, mais le fait est, qu'à l'heure qu'il est, le caprice d'un seul acteur prévaut au Théâtre-Français contre l'administration, le ministère, la direction... et notre carrière. Bref, depuis hier, notre pièce — les décors faits, les rôles distribués et sus, — est arrêtée. Nous avons seulement de la direction la parole qu'elle passera, de façon ou d'autre, avec je ne sais qui dans le rôle de Delaunay, après la pièce de Ponsard. Enfin, nous supportons cela assez bien. Les amertumes s'usent à la longue.... mais c'est vraiment pour de vrais hommes de lettres, une drôle de chose que le théâtre.

Le père Beuve est toujours le père Beuve, sénateur et heureux. Nous sommes toujours au grand froid avec Saint-Victor. Renan continue à hanter Magny — bien désert ces temps-ci : — nous y avons été trois fois.

Je savais que vous travailliez... bien! — et, tant mieux. Il n'y a que le travail pour guérir de vivre. Nous allons, nous aussi, nous y remettre; car tous ces temps-ci, le théâtre nous a volé notre temps et ne nous a laissé ni une heure, ni une idée.

Quand nous arriverez-vous? Je le disais à Baudry il y a quelques jours : « Vous manquez ici; personne n'est plus là pour mettre le feu à la discussion et la passion aux mots. »

A vous, bien à vous de souvenir, d'idées et de cœur.

JULES DE GONCOURT.

A FLAUBERT

Bar-sur-Seine, 7 novembre 1865.

Mon cher ami,

Incroyable! *Henriette* est en répétition. Delaunay y joue, — et elle sera jouée le 1er décembre exactement.

Je ne sais rien de plus. Nous partons pour Paris. De là, je vous écrirai les détails.

On vous embrasse bien,

JULES DE G.

A FLAUBERT

(Novembre 1865).

Aujourd'hui, j'ai vu affichée, au foyer du théâtre, la première d'*Henriette* pour le 31 de ce mois (le 31 n'existant pas, cela veut dire le 1er décembre). Mais il va falloir compter avec la censure très animée, dit-on, contre la pièce, et dont le rapport conclura peut-être à l'interdiction. Vous savez assez les lettres, mon cher ami, pour savoir qu'on n'arrive pas aux Français, sans révolter les colères des envieux et les haines des fruits secs. Aujourd'hui a paru un article anonyme du *Nord* que j'ai tout lieu d'attribuer à X..., et qui dénonce au public et au Pouvoir la pièce ignoble des auteurs d'un livre « pire que *Madame Bovary* », *sic*.

En attendant, j'ai refusé pour vous une place dans les loges de la princesse, vous réclamant pour l'orchestre comme le meilleur des amis et des claqueurs.

Les deux balcons pour votre nièce seront retenus. Ah! arrivez, arrivez : nous avons bien besoin de bavarder et de nous réchauffer l'esprit avec vous.

Nous vous la serrons bien et bien jusque-là.

A vous,

J. DE GONCOURT.

A FLAUBERT

(Jeudi, 21 décembre 1865).

Mon cher vieux,

C'est vrai — la pièce a été interdite après un véritable succès à la sixième. Vous verrez l'histoire de ça dans une lettre, que nous publions demain ou après-demain dans les journaux. Vraiment, c'est trop bête. On dit que l'*Événement* tirera à cent mille *Henriette Maréchal* avec les demandes de province. La *Gazette de France* a fait quatre articles, l'*Avenir national* cinq ou six articles et la *France* un premier-Paris de la Guéronnière [1]. Des choses monstrueuses! F... professeur de droit, faisant une leçon sur le droit de tester, a eu le rare courage de nous désigner aux colères des étudiants. Le *Moniteur de l'Armée* et le *Siècle*, à propos de l'innocente plaisanterie de « pacificateur de la Vendée », appellent sur notre œuvre et nos personnes les ressentiments de l'armée et de la Vendée. La princesse a reçu des lettres anonymes, où on la menace de

1. Ce premier-Paris, excessivement curieux, est à la fois dirigé contre notre pièce et le libéralisme des gens fréquentant le salon de la princesse Mathilde.

mettre le feu à son hôtel et de pendre tous ses amis.

Le vraiment vrai de tout cela, c'est que nous avons le cou cassé par une très grande dame de votre connaissance, qui, à ce que dit Paris dans ce moment-ci, est jalouse du salon de la princesse. *Abonné de la «Revue des Deux-Mondes»*, est devenu l'injure universelle du bal de l'Opéra. Et voilà les nouvelles! Pardonnez-nous de vous écrire si peu, mais vous ne vous doutez pas de ce qu'a été notre vie, tous ces temps-ci. Je vous enverrai, sous peu, quelques journaux. Nous allons être montés en province, à moins que l'interdiction ne s'étende jusque-là [1].

A vous de cœur,

J. DE GONCOURT.

1. J'étais en train de corriger les placards de ces lettres, racontant le *four* de notre HENRIETTE MARÉCHAL, quand a eu lieu, à l'Odéon, la reprise avec le succès triomphant, dont peuvent témoigner tous ceux qui ont assisté à la première. Et je donne ici l'article paru dans le *Figaro* du 16 mars 1885, article qui est un complément à la préface de notre pièce et de notre théâtre :

CE QUE

L'AUTEUR SURVIVANT

PENSE

D'HENRIETTE MARÉCHAL

ET DU THÉATRE DE SON TEMPS

Aujourd'hui que la reprise d'HENRIETTE MARÉCHAL a réussi, que la pièce est écoutée, est applaudie, applaudie « avec un parti pris d'applaudir », impriment ceux qui eussent désiré qu'elle fût resifflée, je demande au public la permission de compléter la préface en tête de notre THÉATRE par quelques obser-

vations, quelques anecdotes et quelques idées sur l'art théâtral de l'heure présente.

Dans cette préface j'ai dit : HENRIETTE MARÉCHAL est une pièce « ressemblant à toutes les pièces du monde », et les ennemis de la pièce ont fait dire à cet aveu plus qu'il ne disait, déclarant que l'œuvre n'avait pas la plus petite qualité personnelle. Voici seulement ce que j'ai voulu faire entendre, c'est que mon frère et moi, débutant au théâtre, et désireux d'être joués, nous avions essayé de faire une pièce jouable, une pièce cherchée parmi les combinaisons théâtrales ordinaires, trouvant déjà assez brave d'avoir risqué l'acte du Bal masqué, un acte qui avait le mérite de la nouveauté,—et d'un esprit original, avant que cet esprit fût devenu l'esprit de tout le monde, avant qu'il eût servi, tout un hiver, aux engueulements des bals de l'Opéra de la rue Le Peletier.

Maintenant, venons aux critiques de détails. On me reproche de grosses *ficelles;* grosses ou petites, est-ce qu'il n'y en a pas chez tous les auteurs, même les plus habiles,d ans cet art conventionnel, où je ne connais pas un dénouement de pièce qui ne soit amené par la surprise d'une conversation derrière un rideau, ou par l'interception d'une lettre, ou par un *truc* forcé de cette qualité? Et tant qu'à choisir entre les petites et les grosses ficelles, ma foi, je préfère les grosses, les toutes franches : ce sont celles de l'ancien répertoire.

Puis vraiment n'y aurait-il pas de grosses ficelles dans l'agencement de la vie humaine, de la véritable, de celle que nous vivons? J'avais un cousin qui devint très amoureux d'une jeune fille du monde. Ce cousin avait eu une jeunesse un peu *noceuse*, était joueur. . il fut refusé par les parents de la jeune fille. Mon cousin demeurait le cœur très pris. Il se passait un an, dix-huit mois, au bout desquels il lui arrivait un accident de voiture dans le voisinage du château de celle qu'il aimait. Il y était recueilli, soigné... et devenait le mari de la jeune fille. C'est ce souvenir qui nous a donné, à mon frère et à moi, l'idée du transport de Paul de Bréville blessé, chez Mme Maréchal.

Ah! vraiment, on me fait un crime de bien des choses, de choses que me donne en spectacle, tous les jours, la vie du monde. Par exemple, on trouve tout à fait invraisemblable ce coup de cœur d'un tout jeune homme pour une femme de trente-quatre à trente-cinq ans. Savez-vous que, chez les jeunes gens que j'ai connus, le premier amour effectif qui n'a pas été à une fille ou à une femme de chambre, je l'ai vu aller à des femmes de la société presque toujours plus âgées que Mme Maréchal, — presque toujours à de sérieuses marraines de Chérubin.

Enfin, en faisant tromper ce bon, cet excellent, cet hospitalier M. Maréchal par le jeune Paul de Bréville, j'aurais introduit sur les planches un adultère plus immérité, plus indigne, plus infâme, plus laid que les adultères jusqu'ici mis en scène par mes confrères en adultère au théâtre... comme si nous ne voyions pas, journellement, les trois quarts des messieurs Maréchal se montrer de vrais saint Vincent de Paul à l'endroit de l'homme qui les trompe.

Il faut que nous en prenions notre parti, nous sommes des auteurs immoraux, et nous ne sommes pas des *carcassiers*. Mais il n'y a pas qu'une carcasse dans une pièce : il y a autre chose dans la nôtre.

Théophile Gautier y trouvait une qualité, qu'il nous reconnaissait seuls posséder : une *langue littéraire parlée*. Et pour moi une langue nouvelle, c'est presque l'unique renouvellement dont est susceptible le théâtre. Une langue où il n'existera plus de morceaux de livres, plus de phraséologie où passera le mot d'auteur, et où cependant, le public sentira que c'est un lettré qui a fabriqué les paroles sortant de la bouche des acteurs. Voilà la révolution à tenter ! Et cette révolution, nous l'avons essayée, essayée seulement. Ah ! si nous avions pu écrire une seconde pièce d'amour, celle-là, je vous en réponds, eût été balayée de tout jargon romantique ou *livresque*, et l'on n'y eût pas rencontré une phrase comme celle-ci : « Vous étiez dans mes rêves, comme il y a du bleu dans le ciel ! » — une phrase pas mal rédigée tout de même, mais appartenant au *vieux jeu*. Que ne l'avez-vous supprimée, me dira-t-on ? C'est qu'il ne s'agit pas de la supprimer, et que le talent serait de la remplacer, celle-ci ou toute autre du même genre, par un équivalent apportant une note poétique, lyrique, idéale, de la même valeur, et un équivalent pris dans le vrai de la langue d'un amoureux.

Or, cela je le déclare tout à la fois le comble de la difficulté et le *summum* de l'art dramatique des années qui vont venir, — et je me trouve, tout seul, pas assez fort pour y arriver.

Il était besoin, pour le tenter et peut-être réussir, de continuer à avoir pour collaborateur un poète doublé d'une oreille particulière, un original passant des heures entières aux Tuileries, à entendre causer des bébés, pour le seul plaisir de surprendre la syntaxe de leurs phrases enfantines.

Maintenant, n'y aurait-il pas dans notre pièce une seconde qualité, que personne n'a remarquée. Si HENRIETTE MARÉCHAL n'étale pas absolument sur les planches des morceaux de notre vie, elle y apporte, tout le temps, les attitudes morales des

deux frères, quand le jeune tombait amoureux. Elle redit sous des formules plus étudiées, avec des expressions plus littéraires, mais elle ne fait que redire les ironiques petites *chamaillades*, le tendre ferraillement d'esprit de ces moments-là, — en un mot le fraternel duel à huis clos de l'Expérience et de l'Illusion. Elle donne au public la note du scepticisme blagueur du *vieux*, et de l'appassionnement un peu ingénu de l'adolescent. Elle retrace enfin avec des souvenirs bien personnels et *vécus* — l'expression est acceptée aujourd'hui — des sentiments qui ont le mérite de représenter, rigoureusement à la scène, les sentiments humains et contradictoires de deux hommes, d'âge différent, confondus et mêlés dans une même existence.

J'ai avancé, dans ma préface, que je regardais le théâtre comme un genre arrivé à son déclin. Le théâtre, en effet, me semble le grand art des civilisations primitives. Ainsi, du temps d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, le théâtre est toute la littérature de la nation. Bien du temps après, sous Louis XIV, dans une autre patrie de l'intelligence et du goût, le théâtre est encore presque toute la littérature; mais peut-être déjà, en ce dix-septième siècle, quelque gourmet de belles-lettres néglige, un soir, de se rendre à une comédie de Molière, pour lire, au coin de son feu, les *Caractères* de La Bruyère. Aujourd'hui, qui pourra nier qu'une *Sapho* ou qu'un *Assommoir* ne prenne pas l'attention de la France, tout autant qu'une pièce d'Émile Augier ou d'Alexandre Dumas fils? Au vingtième siècle que nous touchons, quelle place aura donc le livre et quelle place aura le théâtre?

A cette concurrence redoutable, faite déjà aujourd'hui par le livre au théâtre, je ne veux pas répéter les causes particulières et accidentelles qui me font voir, dans un avenir prochain, sa lamentable déchéance. Non, l'art dramatique ne deviendra pas tout à fait ce que j'ai prédit : « Quelque chose digne de prendre place entre des exercices de chiens savants et une exhibition de marionnettes à tirades », non, mais toutes les scènes de la capitale sont fatalement destinées à se transformer en des Eden plus ou moins dissimulés.

Enfin, puisque le théâtre n'est pas encore mort et qu'il a peut-être devant lui la durée *cahin caha* qu'on prête, à cette heure, à la religion catholique, moi, qui ne crois pas au *théâtre naturaliste*, au transbordement dans le temple de carton de la convention, des faits, des événements, des situations de la vraie vie humaine, voici ma conviction. L'art théâtral, cet art malade, cet art fini, ne peut trouver un allongement de son exis-

tence que par la transfusion dans son vieil organisme, d'éléments neufs, et j'ai beau chercher, je ne vois ces éléments que dans une *langue littéraire parlée* et dans le *rendu d'après nature* des sentiments — toute l'extrême réalité, selon moi, dont on peut doter le théâtre.

Eh bien! ces outils de renouvellement, je les trouve... à l'état embryonnaire bien certainement, mais je les trouve dans HENRIETTE MARÉCHAL, dans cette pièce qui est un début, et un début ne produit jamais une œuvre tout à fait supérieure. Peut-être, si l'on ne nous avait pas aussi brutalement arrêtés, à une troisième ou à une quatrième pièce, aurions-nous un peu plus complètement réalisé ce que notre ambition littéraire avait entrevu.

Du vrai, du vrai dans notre pièce, du vrai, il y en a peut-être plus qu'on ne le croit. A propos de la phrase « J'en ferais mon cœur », un critique théâtral disait hier que c'était un propos de soubrette, d'il y a cent ans. J'ouvre notre *Journal*, et en octobre 1863, à la fin d'un séjour chez Mme Camille Marcille, à Oisème, près Chartres, je trouve cette note écrite par mon frère :

« Voici, je crois, la première aventure d'amour flatteuse qui m'arrive. Une petite bonne, une pauvre enfant trouvée de l'hospice de Châtellerault, servait les fillettes de Mme Marcille. Elle avait une de ces figures minables, comme il semble qu'il y en ait eu au moyen âge après les grandes famines, avec des yeux dont le dévouement jaillissait comme de ceux d'un chien battu. La brave fille, un soir, en déshabillant sa maîtresse, se mit à lui dire : « Ah madame, ce monsieur Jules, je le trouve si potelé, si gai, si joufflu, si gentil, que, si j'étais riche, *j'en ferais mon cœur*. »

A SAINTE-BEUVE

26 décembre 1865.

Très cher maître et ami,

Nous allons nous reposer de notre *gloire* pendant huit jours au bord de la mer. C'est vous dire que nous ferons infidélité au Magny le 1er de l'an. Saint-Victor m'a aussi chargé de vous prévenir qu'il fera comme nous. Voyez s'il restera assez de braves pour vous tenir tête.

Nous sommes, jusqu'au revoir, bien à vous de cœur et de pensée.

E. ET J. DE GONCOURT.

A LA PRINCESSE MATHILDE

Le Havre, 30 décembre 1865.

Princesse,

Figurez-vous deux hommes qui mènent une vie de bêtes, marchent toute la journée, boivent l'air de la mer, et s'en vont recevoir les vagues sur la jetée, quand le temps est gros comme hier : c'est nous, princesse; et voilà toutes les nouvelles à vous donner des deux frères. Nous essayons de ne penser à rien, et nous pensons malgré nous à la rue de Courcelles. L'Océan cause si peu, et la mer a si peu l'air de s'intéresser aux gens.

Nous comptons rester encore une semaine, et nous voulons vous envoyer, dans ce petit mot, nos souhaits de bonne année. Nous souhaitons bien vivement et bien sincèrement, princesse, que vous gardiez votre belle et bonne santé d'âme, d'esprit et de cœur, et que vous restiez *vous* pour ceux qui sont

de Votre Altesse, les biens dévoués serviteurs
et les très humbles amis.

E. ET J. DE GONCOURT.

P-S. En nous promenant dans les rues du Havre,

nous avons été séduits par des confitures sauvages. Nous prenons la liberté de vous en envoyer une caisse, qui commence par l'ananas et qui finit par l'*oseille de Guinée*, — un bien drôle de fruit d'après le nom.

AU COMTE LEFEBVRE DE BÉHAINE[1]

10 janvier 1866.

Mon cher Édouard,

Nous sommes bien en retard et bien honteux de ne t'envoyer qu'aujourd'hui à toi et à tous les tiens, nos vœux de bonne santé et de bonne année. Mais nous comptons sur ta vieille amitié pour nous pardonner. Puis véritablement, c'est à peine si pendant vingt-cinq jours, nous avons eu une demi-heure à nous. On ne peut se figurer, à moins d'y avoir passé, dans les mêmes conditions que nous, ce que c'est que le théâtre. Imagine-toi une bataille qui durerait presque un mois. Je sais avec quel cœur tu as suivi, de là-bas, toutes nos émotions. Nous avons été étonnés de ce bruit incroyable, de ce déchaînement de publicité, comme des gens qui auraient mis le feu à un volcan avec une allumette chimique. Les journaux n'ont pu te donner qu'une faible idée du *passionnement* de Paris pour et contre *Henriette* : enfin nous pouvons nous vanter d'avoir occupé et rempli ce grand fou de Paris, pendant décembre, d'une prodigieuse façon; dans la rue nous

1. Il était alors premier secrétaire d'ambassade à Berlin.

n'entendions parler que de notre pièce; et au restaurant, nous nous trouvions entre des tables qui ne s'entretenaient que de nous. Je ne t'écris pas tous les dessous — très graves et très menaçants, selon moi, pour l'avenir « de l'affaire », — tu les sais et tu les devines.

Enfin la bataille était tout à fait gagnée à la sixième, grâce à ces furieuses amitiés d'inconnus que font les haines injustes, quand on nous a cassé le cou administrativement. C'est une concession aux *Pipe-en-bois*, dont on verra les suites plus tard. Là-dessus nous sommes partis pour dix jours au Havre, contempler l'Océan pour nous reposer du public; et nous voici de retour, calmes, reposés, sans amertume, et prêts à survivre à nos ennemis, pour leur être désagréables.

Maintenant parlons de toi. On m'a dit chez Mme M... que vous alliez tous bien. Écris-moi longuement, je ne dis pas ce que tu deviens, mais ce que tu fais. J'ai lu dans les journaux de là-bas, bien des bruits de changements ministériels qui touchaient près de toi, et ici assez près de nous. Mais on me dit que le vent n'y est plus.

Excuse cette lettre si courte. Nous avons encore un tas de courses qui nous restent à faire. Nous nous revengerons par une longue et bavarde épître, au premier jour. Embrasse tes enfants pour nous, serre la main de ta femme, et crois-nous, au milieu de toutes nos luttes, et malgré notre silence, tes vieux amis et tes bien chers camarades [1].

JULES DE GONCOURT.

1. A propos de la chute d'HENRIETTE MARÉCHAL, je donne une curieuse lettre de Sainte-Beuve, adressée à M. le comte Lefebvre de Béhaine.

Ce 30 décembre 1865.

Cher monsieur,

« Pour être plus lisible, permettez-moi de dicter cette lettre quoiqu'elle soit toute confidentielle. Vous qui n'étiez pas ici (j'ai déjà dit qu'il était à Berlin), vous ne sauriez vous figurer l'absurdité et la déraison de cette bourrasque, à propos de la pièce de nos amis. La seule objection sensée et spécieuse, qu'y pouvaient faire des hommes de tradition et de routine, c'est que l'ouvrage eût été mieux partout ailleurs qu'au Théâtre-Français, mais on ne s'en est pas tenu là. L'idée d'une protection spéciale de la princesse a dominé les malintentionnés et a gagné le bon public qui ne croit pas aux purs mensonges, et qui s'imagine qu'il y a toujours quelque chose de plus ou moins fondé dans une calomnie. Notez que s'il y avait eu quelque chose de vrai dans cette protection, c'eût été tout à l'honneur de la princesse, et on eût dû plutôt l'en remercier. Loin de là, ça été le point de départ de toute une série de méchants propos, d'insultes, de lettres anonymes. Sacy en a reçu une, rien qu'à propos de quelques lignes, qu'il a signées imperceptiblement dans les *Débats*. La princesse était mêlée à tout cela d'une manière odieuse. A vous dire vrai, il règne en ce moment de très mauvais symptômes : c'est tout un ensemble, mais ce qui était innocent ou louable, il y a deux ou trois ans, est incriminé aujourd'hui. Désordre des écoles, petite émeute en faveur des compromis de Liège, cabales dans les théâtres de la rive droite, fureurs, manifestations plus que patriotiques en faveur de quelques arbres du Luxembourg, etc. Si vous étiez un diplomate étranger, résidant à Paris, vous auriez une belle dépêche à écrire là-dessus à votre gouvernement... » Et Sainte-Beuve termine en disant : « La position de nos amis est excellente... L'opinion est excitée, l'attention est sur eux : tant mieux pour leur prochain roman ou leur prochaine pièce. Ils sont maintenant en pleine lumière et en rase campagne. »

A MAURICE TOURNEUX[1]

18 avril 1866.

Monsieur,

Nous sommes fort touchés de votre lettre. Vous avez eu un bon premier mouvement, et nous vous remercions d'y avoir cédé.

Des sympathies comme les vôtres sont pour nous la poignée de main de la jeunesse de l'avenir. Elles soutiennent, elles consolent, elles sont la récompense, et donnent le courage dans cette dure vie des lettres, au milieu de toutes les angoisses de l'art.

Croyez que ces lignes, émues et simples, à la fois jeunes et mûres, ce compliment cordial et réchauffant, nous a touchés au fond du cœur, et que nous vous en sommes, mon frère et moi,

Bien vraiment reconnaissants.

J. DE GONCOURT.

1. M. Maurice Tourneux était encore au collège.

A GUSTAVE FLAUBERT

(avril 1866).

Mon cher ami,

Pardonnez-nous la petite surprise de vous avoir dédié ce volume [1]. Nous aurions voulu à l'instar d'un de nos amis, vous offrir « un chef-d'œuvre ». Tel quel, nous vous offrons ce bouquin, comme un souvenir de toutes les sympathies que nous portons au « bonhomme » que vous êtes, et que nous aimons de tout cœur.

E. J. DE GONCOURT.

1. IDÉES ET SENSATIONS, Paris, librairie Internationale, 1866.

A THÉOPHILE GAUTIER

4 mai (1866).

Cher maître et très cher ami,

Nous espérons vous revoir, rue de Courcelles, mercredi. Vous seriez bien, mais bien aimable, si vous trouviez d'ici-là le temps de nous copier, de votre jolie écriture, le prologue ci-joint, qui compléterait avec votre souvenir, notre exemplaire de *Henriette Maréchal* « vierge et martyre ».

Merci d'avance. Nous vous serrons vos deux mains dans les quatre nôtres.

J. DE GONCOURT.

A PHILIPPE BURTY

(... mai 1866).

Mon cher Burty,

Bien des remerciements. — Vous savez que vous nous obligerez, en parlant du *Costume* de Pauquet. C'est un très joli livre, utile, profitable, consciencieux et tiré des bonnes sources, ainsi que vous avez pu le voir.

Propager Debucourt dans les masses — là est l'avenir.

Tout à vous.

JULES DE GONCOURT.

A propos, le papier vergé pour les tirages[1] est une blague — quand il est sec. Et puis le chine volant aussi. Je le proclamerais sur l'échafaud !

1. Les tirages d'eaux fortes, pour lesquels mon frère n'aimait que le papier du Japon.

A FLAUBERT

Trouville, 9 juillet (1866 ?), *Hôtel du Bras-d'Or.*

Pas un mot de vous, grande canaille aimée. Mais un ami étant un homme auquel on pardonne tout, même le silence, je vous écris pour vous rendre un service.

Attention ! Voici votre ordre du jour :

1° Vous faire la barbe tous les jours.

2° Commander un petit arc de triomphe chez Godillot, avec verres de couleur et inscriptions analogues à la circonstance, ainsi que des M majuscules.

Ceci est pour vous dire que Son Altesse Impériale, madame la princesse Mathilde, suivie de la princesse Primoli, née Bonaparte, se promettent de descendre inopinément à Croisset, pour y surprendre les mœurs secrètes de l'homme de lettres, en votre personne. Cette fête qui, malheureusement pour vous, n'a pas de date précise, doit se passer vers le 25 de ce mois-ci ; quand la marée, m'a-t-on dit, pourra conduire le bateau de Rouen au Havre. Ce renseignement ne me paraît pas très hydrographique, enfin voilà ! Moi si j'étais que vous, je m'habillerais en Turc, vous en avez le costume, le physique et les mœurs, polisson ! Une chose aussi qui vous poserait très bien, ce serait

d'avoir quelques maîtresses chez vous, dans le jardin, au milieu des fleurs.

Nous causons de vous avec le *gas* d'Osmoy. Nous vous faisons tous nos compliments de votre riposte au critique. Il est impossible d'être plus respectueusement méprisant pour les objections à la Désaugiers et les arguments tirés de la gaudriole française[1].

Écrivez-nous un petit mot, hein ? Et le travail ?

A vous des quatre mains.

JULES DE GONCOURT.

1. La réponse de Flaubert à Sainte-Beuve, à propos de SALAMMBÔ.

A PAUL DE SAINT-VICTOR

20 juillet 1866.

Mon cher ami,

Je m'empresse de vous répondre.

Je vous ai retenu, pour mardi, une chambre aussi bonne que possible, avec un fauteuil à sieste et une table à idées.

Le nommé *canapé* est absent dans ces parages.

Nous nous réjouissons de vous voir. Nous irons ensemble, aux premiers jours, embrasser la filleule.

Trouville nous paraît assez modeste cette année. Mme de Morny a à peu près perdu un doigt dans un accident de voiture; nous passons notre temps à travailler du matin au soir : Et voilà ! Mais, vous jouirez ici d'un petit air frais bien agréable.

A mardi,
Cordialement,

JULES DE GONCOURT.

AU COMTE LEFEBVRE DE BÉHAINE.

Trouville, 18 août 1866.

Mon cher Ned,

Nous t'envoyons toutes nos félicitations bien sincères et bien cordiales pour cette bonne ligne du *Moniteur* [1], que nous avons eu bien du plaisir à lire — et que nous attendions bien un peu. Tu nous connais et tu sais que tes joies sont les nôtres.

Nous avons lu tes articles dont nous sommes enchantés. D'abord cela apprend à des ignorants, comme nous, bien des choses qu'ils ne savent pas. Puis ce point de vue tout nouveau de l'Empire, considéré de l'étranger, est profondément intéressant. Ta bataille d'Essling est un superbe morceau. Je vais me jeter au casino sur la Revue, où est ton dernier article. Et dans ma première lettre, je te donnerai un compte rendu détaillé de nos sensations et jugements, sur ton travail si clair, si lucide et si bien ordonné.

Car ceci est un souvenir, une poignée de main, non une lettre. Je n'ai point le temps en ce moment de t'écrire. Nous sommes depuis six semaines dans

1. La rosette d'officier de la Légion d'honneur.

un travail fou, et d'un acharnement régulier [1]. En te disant que je n'ai vu ici ni un bal, ni une fête, ni perdu une soirée, je n'exagère rien. Mais, Dieu merci, nous voilà au bout de cette grosse machine, et nous comptons aller respirer, prendre un mois de vrai *far niente*, sur le lac de Côme, en septembre, dans la villa de la princesse que tu sais.

Nous avons bien pensé à toi, tous ces temps-ci. Nous te voyions à travers les journaux, comme l'estafette de l'Histoire [2]. Que de choses tu as dû voir — et retenir. Ce sera pour l'*Histoire des cabinets de l'Europe* du second Empire, n'est-ce pas?

Tous les tiens vont-ils bien?

Écris-nous, ne nous oublie pas, et crois nous, mon vieux Ned, tes vieux et chers amis,

J. DE GONCOURT.

Écris-nous à Paris, nous reviendrons avant la fin du mois.

1. Le roman de MANETTE SALOMON.

2. De retour, le 15 juillet à deux heures du matin de Vienne, où il avait été porter les propositions prussiennes relatives à une suspension d'hostilités, il pénétrait immédiatement dans la chambre où campait M. de Bismarck à Brünn, et trouvait l'homme d'État couché, ayant sur sa table de nuit *Annette Laïs* de Paul Féval entre deux revolvers.

A FLAUBERT

(octobre 1866 ?)

. . . .

Merci mille fois de nous rappeler votre bonne invitation. Vous savez le plaisir que nous aurions à aller vous serrer la main, et à casser le cou à beaucoup de préjugés entre la poire et le fromage, dans votre castel. Mais nous voici revenant de la campagne,— c'est même au retour de la nature, que je trouve votre lettre ; nous avons été un peu en l'air tous ces temps-ci ; nous venons de nous visser à un travail, et nous voudrions le mettre en train, avant de le lâcher, d'en être distraits ; — et je connais la distraction que vous êtes, mon cher ami, vous, votre parole et votre pensée. Voilà notre situation. Ce qui veut dire, si ça ne vous désobligeait pas trop, ça nous arrangerait bien de remettre notre visite. Tenez, si dans la dernière quinzaine d'octobre, vous pouviez nous recevoir, sans aucune gêne, nous organiserions très volontiers un train avec Gautier.

Ce que vous me dites de la Porte-Saint-Martin, me paraît déshonnête et monstrueux « Le style mou » à vous ! — et de lui ! Après cela, mon cher ami, rien de ce qui peut vous arriver au théâtre, ne doit m'étonner.

Je vous ai vu refuser une pièce par Sari. Et encore vous lui aviez donné à déjeuner! Comme vous me dites que vous y travaillez toujours à la féerie, je pense toutefois, qu'il n'y a rien de désespéré, et que des retouches, des *traits de force* désarmeront Fournier[1]. (A propos, est-ce toujours un secret? Je n'en ai pas soufflé mot.)

Ici, c'est toujours la même chose, et chacun de nos amis continue à se ressembler. On dîne toujours chez Magny et c'est toujours violent. Nous faisons, à nous trois avec Gautier, le camp retranché de l'art pour l'art, de la moralité du Beau, de l'indifférence en matière politique, — et du scepticisme en fait de blagues. Mais ce sont des assauts de tous les autres! Nous avons bien besoin de vous, sous tous les rapports. Nous vous embrassons cordialement.

JULES DE G.

1. Le directeur de la Porte-Saint-Martin.

A SAINTE-BEUVE

Bar-sur-Seine, 25 novembre 1866.

Très cher maître et ami,

Vous avez dû nous chercher ce matin des yeux et du cœur, derrière ce cercueil, qui emportait une des chaudes amitiés de notre vie, le grand homme [1] qui nous appelait : *ses petits* — je me rappelle encore sa voix !

C'est horrible d'apprendre par une ligne de journal la mort de ceux qui vous sont le plus chers, à l'heure même où on les enterre, et de ne pouvoir être là... A onze heures ce matin nous avons reçu, comme cela, la nouvelle, en pleine poitrine !...

Vous saviez tout ce qui nous liait, le dévouement admiratif que nous avions pour lui, l'affection presque paternelle qu'il avait pour nous...

Il y a un mois, avant de venir ici, nous avions relu vos articles sur lui, nous ne pensions guère alors, qu'il allait entrer sitôt dans ce jugement de la postérité, que vous précédiez et annonciez... Mais que cette fin a été soudaine ! quelle affreuse brutalité dans ces

1. Gavarni.

morts qui vous jettent comme un *fait divers*, cette douloureuse surprise de la disparition d'un homme, dont la figure est là devant vous, et que vous ne reverrez jamais !...

Enfin, c'est en même temps une grande perte et une grande douleur pour nous.

Maintenant, l'homme n'est plus qu'une grande mémoire qui grandira encore ; et un jour peut-être, quant le flot des larmes de chroniqueurs aura passé, essayerons-nous d'apporter à la gloire du grand peintre de la vie moderne, un pieux travail d'étude et de souvenirs, qui n'oubliera pas le vôtre et qui ne le fera pas oublier. La tristesse où nous sommes, nous fait encore plus d'envie et de besoin de nous réchauffer un peu à vous. Nous partirons lundi, et nous nous arrangerons pour être, à l'heure du Magny du 3 décembre.

Nous vous serrons, jusque-là, bien affectueusement les deux mains.

E. et J. de Goncourt.

A PAUL DE SAINT-VICTOR

Jeudi, 24 janvier 1867.

Mon cher ami,

Nous vous remercions bien de votre souvenir sur papier de Hollande[1]. Nous n'avons pas voulu vous en accuser réception, avant d'en avoir lu les 514 pages, tout haut, ce qui est la bonne façon de lire un livre pareil, d'une langue rythmée, sonore, pleine de l'éclat des pensées, d'harmonies profondes, de notes d'argent et de bronze.

Vous nous permettrez de vous en parler, au courant des pages et de nos impressions. Il nous semble, en le quittant, sortir, la tête et les yeux éblouis, d'un « salon carré » de l'Histoire et de l'Art.

Vous faites respirer les chefs-d'œuvre, vous mettez des âmes dans les statues, vous ressuscitez les portraits, vous évoquez les dieux et les hommes, les déesses et les femmes. Vous faites parler le marbre, la chronique, la légende; vous animez les grâces et les monstres. On va, dans votre livre, de Phidias à Rembrandt. C'est le musée vivant du passé!

1. Hommes et Dieux, Michel Lévy, 1867.

Votre Vénus debout sur le seuil, *invicta Venus*, est bien celle qu'on devait attendre de vous. Vous méritiez de trouver, pour les dire, ces phrases religieuses qui moulent le beau. Quelle nouveauté dans ce jour que vous faites sur les aïeules de notre terre! Vous éclairez comme un poète et comme un amoureux Diane et Cérès! Vous avez à la fin, sur Proserpine, un passage à demi envolé qui ressemble à l'assomption d'une ombre.

Votre Hélène est le Prudhon même dont vous parlez : votre plume a la naïveté du crayon du maître, le moelleux de clair de lune de ses mythologies. Votre momie donne le cauchemar d'un buveur d'opium; vous faites entrer dans l'odeur et la terreur de ces catacombes de quarante siècles embaumés.

C'est une médaille que votre Néron. Vous avez frappé avec un coin d'airain ce saltimbanque manqué, ce César sadique. Quelle note haute, quelle portée de voix et d'âme dans votre Marc-Aurèle! Un hosannah de la conscience! Vous avez magnifiquement célébré le saint des saints du paganisme : l'empereur supputant le monde et se réfugiant dans son cœur... Et, de portraits en portraits, de fresques en fresques, de morceaux en morceaux, que de pensées dans la couleur, que d'imagination dans l'image! Vous êtes, non seulement un grand artiste, mais un *grand voyant*. Vos études italiennes, vos études espagnoles revivent le temps qu'elles peignent; elles suent l'époque.

Un beau renard pelé que votre Louis XI. — Votre Aïssé? un pastel de Latour fixé par des larmes. Je me rappelais, de Trouville, vos Bohémiens, la litanie des cœurs blessés et sanglants... Le morceau m'a ravi à relire.

Et puis, à côté d'un Goya, c'est un Goujon, et puis un Holbein... De l'art, toujours de l'art dans l'imagination, le style, l'idée! Et toujours des mots comme des éclairs, des mots qui ont la netteté du diamant, des mots qui font faire feu, sur le chemin, aux cailloux de l'histoire, des rapprochements de souvenirs et de comparaisons, que nul ne sait trouver que vous... On ne les compte pas; ils fourmillent. Basanés comme des califes pour les patriciens des noces de Cana; est-ce juste? On voit le teint et le ton. Et sur Gil Blas, ces deux lignes qui disent tout : « On payerait une larme, en parcourant ce beau livre, aussi cher qu'un verre d'eau, dans un désert brillant et aride. »

Nous mêlons un peu tout votre volume, comme vous voyez. Mais ce qui surnage de toutes ces impressions vives et brouillées, c'est une admiration sincère et de vieille date qui vous fait, de tout cœur, ses félicitations.

Croyez-nous vos amis,

Ed. et J. de Goncourt.

A PHILIPPE BURTY

1er août 1867, Trouville, *Hôtel du Bras-d'Or*[1].

Mon cher ami,

C'est très gentil d'écrire aux gens. Allons! il n'y a plus de cœur qu'en province... rue du Petit-Banquier.

Ah! mon cher, Vichy nous a gâtés.

Trouville!

Horrible, cette année! Rien que des paquets de bourgeois; des mères poussinières sur la plage; des monstres dans l'eau et à table d'hôte — de cent couverts; des femmes à barbe qui causent du dernier article de M. de Rémusat dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Et nous sommes installés par là-dessus affreusement.

Deux chambres comme des boîtes à cigares, des chevaux sous nous, un enfant qui fait ses dents au-dessus, des femmes dont on entend tout, à côté... Et dans ce moment une cloche...

1. Cette lettre et une autre datée de Royat, l'année suivante, ont été publiées par Burty dans son volume de MAITRES ET PETITS-MAITRES, Charpentier 1877.

Pour échapper à des idées de suicide, nous nous sommes plongés dans le travail.

Sans notre santé, qui croit avoir besoin des bains de mer, nous serions déjà revenus. Mais rassurez-vous, ô mon ami, nous finirons par revenir — le 15 courant. Et alors nous vous enlevons, pour un jour, à votre famille, et nous passerons douze heures de fête, à nous donner une indigestion de l'Exposition. Nous verrons tout... tout !... tout !!!

Car, vrai, vous nous manquez : vos vices nous plaisent.

Au revoir donc. Japonaiserie *for ever*.

Et tout à vous,

JULES DE G.

P.-S. M. Thiers se promène ici tous les jours, habillé tout en blanc : on dirait Polichinelle voué à la Vierge.

AU COMTE LEFEBVRE DE BÉHAINE

5 octobre 1867.

Mon cher Ned,

Voici jusqu'ici l'histoire de mes visites à Amyot : 1re visite, M. Amyot n'y est pas. — 2e visite. On ne trouve M. Amyot que de dix heures à midi. — 3e visite. M. Amyot, par hasard, vient de partir. (Il était onze heures.) Je ne me décourage pas et je compte recommencer ces jours-ci.

Seulement, en relisant avec une grande attention tes instructions, dont je suis imbu, je ne vois pas bien clairement ce que je puis faire pour la bonne impression de ton livre. Tout ce que tu m'indiques est absolument une affaire de corrections d'épreuves; c'est à toi à ne donner ton bon à tirer, que lorsqu'on aura exécuté les dispositions de texte et de titres courants, que tu auras fait connaître à l'imprimeur sur tes épreuves.

Ceci dit, nous te sommes bien reconnaissants — à ta femme et à toi — de félicitations que nous savons être les plus sincères de celles que nous avons reçues. Je dis nous, car tu nous connais assez pour penser

qu'elle m'a fait plus de plaisir qu'à lui [1]. Mme M... a été aussi, en cette occasion comme toujours, bien charmante.

Nous avons bien des excuses à te faire, pour ne pas t'avoir répondu plus tôt, mais nous sommes, depuis notre retour de Trouville, dans un coup de feu de travail qui nous rend, quand nous la quittons, notre plume odieuse. Tu dois être maintenant avec ton ministre et ta ministresse, veuille bien leur présenter très respectueusement nos meilleurs et très reconnaissants souvenirs. Entre nous, je crois que M. B... a été pour énormément dans le succès du ruban.

La famille est une aimable invention. C'est composé de gens qui s'associent quelquefois à votre enterrement, mais jamais à vos joies. Rien des L... Pas un mot de X..., dont nous n'avons pas vu le bout du nez. C'est, du reste, une illusion que nous n'avons pas eu beaucoup de peine à perdre.

Dans les hauteurs, on me paraît nerveux, grinchu et mélancolique, et je crois qu'il y a de quoi. Le rose de la situation me semble bien compromis. Ma foi, que ceux que j'aime, tirent leur épingle du jeu et le reste !...

Écris-nous, pardonne cette lettre à deux éreintés de travail, et crois que bien souvent, dans la berceuse viennoise jumelle où nous fumons maintenant, notre pensée est avec toi.

Le 15 octobre, agrandissement de l'appartement des Goncourt, qui invitent d'avance M. et Mme E. Lefebvre

1. C'est à propos de la croix demandée par la princesse Mathilde, sans que nous le sachions, demandée pour nous deux, et accordée à moi seul.

de Béhaine à la pendaison d'une crémaillère intime, aussitôt leur arrivee à Paris.

Sur ce, embrasse tes enfants, rappelle-nous au souvenir de ta mère. Et crois, mon vieil ami,

Tes vieux amis.

JULES DE GONCOURT.

A ERNEST CHESNEAU

Bar-sur-Seine, 29 novembre 1867.

Mon cher ami,

Nous venons vous remercier de l'honneur, que vous voulez bien faire à *Manette Salomon*[1], en la discutant comme un document, avec cette étendue et cette hauteur de vue, si flatteuses pour nous. C'est un succès pour notre livre et un bonheur pour nous, que d'être étudiés si consciencieusement et si sympathiquement. Continuez à ne pas nous ménager les objections; de vous même les sévérités seront les bienvenues. Nous riposterons aux mercredis de la rue de Courcelles.

A vous, bien à vous et encore merci,

E. et J. de Goncourt.

1 Manette Salomon, Lacroix, 1867.

23.

A FEYDEAU

Bar-sur-Seine, 14 décembre 1867.

Nous avons lu, mon cher ami, comme on lit à la campagne, le dernier de vos romans[1], que vous avez bien voulu nous faire parvenir ici. Nous vous en faisons nos très vifs et sincères compliments. Le roman contemporain est là. Vous avez peint comme l'*Enfer du chic*. Votre madame de Chalis est une femme, un type, et un temps. Nous irons en causer avec vous à Paris, d'ici quelques jours.

Nos meilleurs souvenirs à toute votre maison. Nous vous serrons cordialement les deux mains.

J. de Goncourt.

1. La Comtesse de Chalis. Lévy, 1867.

A FLAUBERT

13 janvier 1868.

Mon vieux,

D'abord on vous la souhaite — et bon travail.

Ce que nous devenons? Mais toujours la même chose, rien! Nous avons été passer le mois de décembre, tout entier, dans notre famille et dans des campagnes de neige à espérer des sangliers. Deux purs abrutis, quoi! La princesse est toujours toute notre distraction. Nous avons dîné une fois chez la Païva. Il n'y avait de feu ni dans les cheminées, ni dans la conversation. Taine y a débuté et lui a raconté la vie de Newton. Sainte-Beuve a été affreusement souffrant. Nous l'avons vu, un jour, dans un état désespéré et désespérant, et puis trois jours après, nous avons trouvé, de cette main d'agonie, une lettre au *Figaro*, pour féliciter Feydeau des personnages de sa pièce! A quoi se fier?

Pour *Manette*[1] dont vous voulez bien vous occuper, — ça été un succès, à notre grand étonnement, mêlé naturellement de quelques injures. M..... nous a

1. Manette Salomon. Lacroix. Verboeckoven et Cie, 1867, 2 vol.

appelé : Japonais! et le *Corsaire :* « Les grands pontifes de l'inutilité. » La nouvelle, *nouvelle* sur nous, c'est que nous avons cinq terribles actes de Révolution [1] aux Français, que nous devons lire un de ces jours. Et puis ma foi, c'est tout. Le Magny auquel nous avons manqué ces temps-ci, est tout détraqué. Veuillot a tiré sur notre dédicace : *A la table de Magny*, et a flétri ce repas d'Épicure. On parle de le reconstituer à un jour par mois.

Revenez-nous vite. La rue Saint-Georges a bien besoin du boulevard du Temple. Et on s'embrassera de bon cœur en se revoyant.

A vous des quatre mains.

JULES DE GONCOURT.

in-18. — Sur ce livre, Victor Hugo, curieux de notre dualité, et qui nous fut toujours très sympathique, nous adressait cette lettre :

H. H., 11 janvier.

« Comment vous écrire sur votre livre? Il faudrait en causer Vous êtes des écrivains charmants, faisant à deux un écrivain puissant; vous êtes des artistes, des philosophes, des poètes; vous êtes deux esprits d'où sort un talent souple, varié, fin, délicat, vivant; vous êtes la forme, la couleur, la saillie, le jour et l'ombre. Et tout cela, vous le jetez dans un livre ému, railleur et fort. Je me rapproche de vous par les idées, je m'en écarte par les opinions. A de certains moments vous me froissez, presque partout vous me charmez. A présent, analyser votre livre, point, j'aime mieux le relire. Persuadez-vous de ceci, mes vaillants et brillants confrères, j'applaudis vos œuvres, j'aime vos succès, et je presse vos jeunes mains dans mes vieilles pattes, n'étant plus qu'un ours.

VICTOR HUGO.

1. La PATRIE EN DANGER, publiée dans notre *Théâtre*, Charpentier, 1879.

A ZOLA

5 février 1868.

Cher monsieur et très cher confrère,

Nous avons été profondément touchés par la brave défense, que vous avez osée de *Germinie Lacerteux :* c'est un grand honneur pour elle et pour nous qu'elle ait été prise par vous, comme un drapeau. Nous aurions voulu vous dire de vive voix toute notre reconnaissance; nous avons eu le regret de ne point vous trouver.

Et puis nous aurions voulu aussi vous dire toute l'émotion, que nous avons ressentie à l'âpre lecture de votre beau et poignant livre : *Thérèse Raquin.* Nous connaissons bien peu d'œuvres, aussi étudiées et fouillées, fouillées aussi à fond dans la terrible vérité humaine, en plein cœur du crime. Admirable autopsie du remords, par toutes ces pages où palpitent des délicatesses frissonnantes, une sorte de terreur nerveuse nouvelle dans le livre. Quels cauchemars inoubliables et qui se cramponnent à la mémoire : le crime, la nuit de noce, la fin : ces deux morts! Vos tableaux sont de main d'artiste, d'observation mélancolique et profonde : le passage

du pont Neuf, la Morgue, les paysages parisiens!... Comme votre étude presque pathologique creuse les lâches épouvantes des deux êtres, leurs changements physiques, leurs variations morales, ce rangement du crime qui finit par faire dans l'épais Laurent, la place du talent.

Nous sommes à vous et à votre livre de toutes nos sympathies, avec vous par les idées, les principes, l'affirmation des droits à l'Art moderne, au Vrai et à la Vie. Et croyez-nous

Vos amis,

Edmond et Jules de Goncourt.

A MICHELET

Paris, 22 février 1868.

Monsieur et cher maître,

Votre lettre, si cordiale, nous est arrivée dans la lecture de votre livre [1]. Nous étions avec vous aux Pyrénées, à Java, dans l'Engadine, emportés sur toutes les cimes de la terre. Quel magicien vous êtes! comme vous dites les mots qui ouvrent la nature! Comme des choses vous dégagez des idées! Comme dans une fleur vous créez un monde, un univers d'amour! Et comme vous faites des heures enchantées de loisirs palpitants aux délicats, des heures de rêves à tous ceux qui lisent encore!

Les contretemps bêtes de la vie semblent vouloir, ces temps-ci, ne nous laisser que cette communion avec vous : votre pensée sans votre parole. Nous partons quand vous arrivez, vous partez quand nous arrivons. Mais soyez sûr que, malgré les séparations, beaucoup de nos souvenirs vont où vous êtes, et voudraient bien, par moments, y emporter nos personnes.

1. La Montagne. Hachette, 1868.

Et maintenant nous allons attendre le *Ciel*. Il n'y avait que vous, pour y toucher. Quant à nous, nous voici plongés dans une étude d'âme de femme, en pleine Rome du dix-neuvième siècle, un livre qui aura le malheur de s'appeler un *roman*, mais qui aura peut-être l'honneur d'intéresser un peu l'auteur du *Prêtre et de la femme*.

Veuillez présenter nos affectueux hommages à Mme Michelet, sans oublier nos félicitations sur cette collaboration, cœur à cœur, que nous sommes peut-être faits pour comprendre tous les deux, mieux que personne.

Et sur ce petit mot, nous sommes encore une fois, monsieur et cher maître,

Vos très humbles admirateurs.

ED. ET J. DE GONCOURT.

A THÉOPHILE GAUTIER

(Avril 1868.)

Très cher maître et ami,

Sur cette vilaine note du *Figaro*, nous allions partir pour vous voir, quand la princesse nous a donné de vos bonnes nouvelles : la promesse de sonnets annonçait la résurrection du poète. Depuis on nous dit qu'on vous trouve, mangeant, fumant, et même sorti. On va donc *rejouir* de vous, Dieu merci ! Vous ne savez pas, comme vous manquiez aux deux frères, qui se sont fait, de vous voir et de vous entendre, une si chère et si douce habitude.

Une bien cordiale poignée de nos quatre mains.

E. ET J. DE GONCOURT.

A PHILIPPE BURTY

Mardi 6 heures (mai 1868).

Décidément nous sommes maudits — ça nous flatte, mais ça nous embête. — Le bruit de notre maison nous empêchait absolument de dormir, nous allons dormir trois ou quatre jours, sous un arbre, dans la forêt de Fontainebleau. Nous partirons après-demain matin, et si ça vous va, de venir nous réveiller un jour, écrivez-nous oui, ici à Paris, et nous vous enverrons de là-bas, l'adresse de l'arbre.

A vous,

JULES DE GONCOURT.

A FLAUBERT

Mardi, je ne sais plus le quantième de mai 1868.

J'ai reçu votre récit [1]. J'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit que vous étiez devenu fou. Je lui ai répondu avec colère que vous en aviez le droit.

1. Réponse à une lettre exaspérée de Flaubert, nous annonçant que devant le bruit de son appartement, au boulevard du Temple, le bruit d'une chambre qu'il avait louée au Grand Hôtel, le bruit d'une autre chambre à l'Hôtel du Helder, le bruit d'un établissement de bain, le bruit de l'appartement de Ducamp où il avait essayé de dormir une heure ou deux, il quittait Paris et retournait à Croisset.

Le bruit hélas, était devenu également une obsession chez mon pauvre frère, disant qu'il lui semblait « avoir une oreille dans le creux de l'estomac » et vraiment le bruit avait pris et prenait, à mesure qu'il était plus malade, ainsi que dans une féerie à la fois ridicule et mortelle, le caractère d'une persécution des choses et des milieux de sa vie.

Nous quittions la rue Saint-Georges, parce que le jeune Vieyra, qui devait mourir fou quelques années après, et qui l'était déjà un peu, battait ses chevaux de telle sorte, que furieux et comme emportés dans l'écurie, ils nous empêchaient de dormir au quatrième. Bon ! nous voilà dans notre maison d'Auteuil, dont j'avais inspecté les alentours, sans avoir aperçu à droite ou à gauche, aucun symptôme d'écurie. La première nuit, je suis réveillé par le battement de pied d'un cheval paraissant logé dans ma cave. Il se trouvait habiter, chez mon voisin de droite, non une écurie, mais dans une espèce de placard. Et avec la grandeur et la hauteur des caves de

Oh! le bruit, le bruit, le bruit! Je ne peux plus, ni lui non plus, supporter les oiseaux! J'en arrive à leur crier comme Deburau, au rossignol : « Veux-tu te taire, vilaine bête! »

Lâchez tout! Nous partons pour *dormir trois jours* à Fontainebleau.

toutes les maisons du boulevard, formant une immense galerie souterraine, les coups de pied de cheval jouent dans le silence de la nuit, le roulement de coups de tonnerre. Il y eut des nuits où nous nous relevâmes pour aller coucher au Grand-Hôtel; nous louâmes même un moment une mauvaise chambre dans un hôtel de Passy. Enfin, la dernière année de la vie de mon frère, à ce moment où il souffrait du bruit comme d'un brutal attouchement physique, nous étions obligés d'aller à Trouville, au mois d'octobre, et pour attendre le 15 décembre, époque à laquelle notre voisin rentrait à Paris, nous demandions un refuge à la princesse Mathilde, dans son pavillon désert de Catinat. A Trouville, nous rencontrions le bruit d'enfants braillards et criards, et à Catinat — c'était une fatalité — nous arrivions le jour des Morts, et la princesse venait malheureusement de donner des cloches à l'église de Saint-Gratien, et pendant deux jours, les cloches neuves ne décessaient de sonner.

Cette persécution du bruit avait fait esquisser à mon frère, dans ces insomnies de la nuit, un conte sinistre qu'il disait vouloir dédier à l'ombre de Poé. Et je me rappelle, à un déjeuner du mois de décembre 1868, au moment où nous venions de finir Madame Gervaisais, ce rêve il le racontait à Zola, qui venait pour la première fois chez nous, il le racontait avec un sourire qui nous fit mal. Dans son récit, c'était un homme éternellement poursuivi par le bruit, et allant des appartements qu'il loue, des maisons qu'il achète, des forêts où il campe, des forêts comme la forêt de Fontainebleau où il est réveillé par la corne du *corneur* des biches, de l'intérieur des pyramides où il s'est réfugié, de l'intérieur des pyramides assourdies par le bruit des grillons, allant toujours au silence... et finisssant par se tuer pour rencontrer enfin le silence du suprême repos.., et ne le trouvant point encore :—le bruit des vers du tombeau l'empêchait de dormir.

A FLAUBERT

Vichy. Hôtel de Madrid, 23 juin 1868

Mon cher vieux,

. . . .

Merci d'abord de votre petit mot. — Pour le séjour commun à Saint-Gratien, c'est arrangé avec la princesse, vers le 20 juillet.

Et maintenant écoutez ! Ah ! vous croyez savoir jusqu'où peut conduire le bruit : il nous a conduits à recevoir, hier matin, la dépêche suivante :

Accepte 48,000. Voyez notaire. J'écris. Mes compliments, de Tourbey.

Cette dépêche nègre voulait dire, que Mme de Tourbey nous vendait sa maison du Parc-aux-Princes, toute meublée[1].

La connaissez-vous, ladite maison? elle ressemble à un vide-bouteille du sultan Misapouf, mais sa cocasserie nous a rendus complètement toqués ; il y a un petit coin de jardin, et avec l'annexe d'un atelier que nous ferons bâtir l'an prochain, nous aurons une de-

1. Pendant que Mme de Tourbey nous vendait sa maison, Émile de Girardin la vendait à une autre personne.

meure où nous pourrons dormir et travailler. Hein? comme la banlieue se venge de gens qui l'ont tant blaguée.

Heureusement qu'il y a une chambre d'ami. Confortable, énorme; bidets partout!

Un drôle de hasard que la vie! Nous allons changer la nôtre, pour avoir rencontré dans une allée, au bois de Boulogne, l'immortel auteur d'*Orphée*, Hector Crémieux, qui nous dit ces mots, bêtes comme une de ses féeries : « Mais allez donc voir la maison de Mme de Tourbey! — Voilà. »

J'oubliais Mme Pradier qui demeure en face.

. . . .

J'ai été assez bêtement souffrant pour être envoyé ici. J'avais des digestions qui me faisaient imbécile. Il a fallu suspendre notre *Madame Gervaisais*. Nous vous envions votre *coffre*, gardez-le toujours!

Voilà, mon cher Flaubert, toutes nos nouvelles. Nous aurions bien de la distraction à recevoir des vôtres.

Et puis j'ai tiré un coup de chapeau, hélas! à Mme C... qui a apporté ici ses deux étoiles d'yeux.

A vous de nos quatre mains et de nos deux pensées.

Jules de G.

A PHILIPPE BURTY

Vichy, 2 juillet (1868).

Mon cher ami,

Sans vous, il n'y a plus de Vichy. Vous nous manquez. Vous faites un vrai trou dans notre existence. Les eaux m'éprouvent assez cette année, — toujours parce que vous n'êtes pas là ! — mais je crois pourtant qu'elles me font du bien.

Chalet Callou triste, — G..... plus dodue, ayant l'air riche, toujours bonne fille, — Arrivée des Malezieux, ménage et chien. — Baigneurs *mufles* obscurs et bourgeois.

Souvenirs à votre femme, baiser sur le front de la fillette, et surtout des nouvelles de votre père.

A vous lâcheur,

JULES DE GONCOURT.

Hôtel de Madrid.

P-S. Un petit mot vite par miséricorde.

A SAINTE-BEUVE

Vichy, le 2 juillet 1868.

Cher maître et ami,

Vous avez bien voulu, à notre départ, nous demander un petit mot de nouvelles. Elles ne sont point trop mauvaises, et nous espérons revenir avec une petite provision de santé, pour la fin de notre roman de Rome. Nous avons eu le plaisir de lire de vous un petit chef-d'œuvre de juste vengeance, communiqué par l'amie que vous connaissez. On dit que la dame collectionne les autographes ; celui-ci, j'en réponds, sera sa perle [1] !

Un petit accident de la vie nous est arrivé ici, et nous a fait, presque un chagrin. Nous avons eu tout lieu, pendant quatre ou cinq jours, de nous croire propriétaires de la maison de Mme de Tourbey, maison vendue à nous, par elle, pendant que Girardin la vendait pour elle à un autre, — nous en étions devenus stupidement amoureux (de la maison). La vie à Vichy est plate comme l'eau qu'on y boit. Le maréchal et la maréchale *** y faisaient, ces temps-ci, la figure du

1. La lettre de Sainte-Beuve à la princesse Julie.

mariage de Caliban et de Titania. Et vous seriez bien aimable de nous écrire, avant le 12, trois mots de votre santé physique, et de l'autre.

Nous vous serrons bien cordialement les deux mains.

J. de Goncourt.

P-S. Nous envoyons des sucreries pour la maison.

A CHARLES EDMOND

Samedi, 3 août 1868.

Mon très cher Charles,

Nous trouvons en arrivant de Vichy, votre grand et beau volume [1]. Nous mettons le nez dedans, et nous voilà pris par cette Égypte que vous faites revivre au passé et au présent. C'est bien là l'histoire, pleine d'art et de couleur, l'histoire peinte, pour ainsi dire, que méritait cette si curieuse exposition.

Nous aurions un grand plaisir à vous serrer la main, mais nous partons se soir pour quelques jours à la campagne, et puis nous nous sauvons à Trouville, où nous resterons jusqu'au 16 septembre. A septembre donc ; aussitôt revenus, nous nous dépêcherons de rentrer dans nos amitiés.

Que devient Julie? Est-elle à Bellevue ou aux bains de mer? Voici une petite bêtise pour elle, qui n'a d'autre mérite que le souvenir.

Nous serrons cordialement les quatre mains du ménage.

J. de G.

1. L'Égypte a l'Exposition de 1867

A SAINTE-BEUVE

Samedi, 3 août 1868.

Cher maître et ami,

Nous aurions eu un vrai plaisir à vous voir, ces jour-ci, en arrivant de Vichy. Mais toutes les petites affaires d'un retour ne nous en ont pas laissé le temps; et nous partons ce soir passer la moitié de la semaine à Saint-Gratien. Comptez donc sur notre visite de cœur, vers jeudi ou vendredi.

Nous avons suivi avec un intérêt dont vous ne doutez pas, toute cette polémique qui est déjà de l'histoire. D'abord nous avons eu un peu peur de la secousse pour votre santé, et puis nous avons vu votre plume se porter si bien, que l'écrivain nous a rassuré sur le physique de l'homme. Nous souhaitons bien d'être confirmés dans cet espoir d'un peu de mieux, en vous voyant.

Croyez-nous, jusque-là vos bien vraiment dévoués,

E.-J. DE GONCOURT.

A PHILIPPE BURTY

21 août (1868). — Trouville, *Hôtel du Bras-d'Or.*
(où on est bougrement mal)

Mon cher ami,

J'ai écrit chaudement à Victor Giraud pour l'eau-forte de la fameuse Théroigne qui finit par paître ses excréments, — et je ne doute pas qu'il ne vous la trousse.

Bon! cré nom! Il faut croire qu'il y a une fatalité qui m'empêche toujours de vous écrire une longue lettre. Voilà la bonne qui entre pour changer les matelas d'Edmond, — le Saint-Sébastien des punaises, — depuis deux nuits. Ah la Normandie! Mais nous vous conterons cela au retour. Je vais nous chercher un immeuble dans le rayon d'Auteuil, et nous installerons tantôt chez vous, tantôt chez nous, des jeudis artistiques qui feront pâlir les soirées de M. de Noailles.

A vous toujours.

JULES DE GONCOURT.

A AMÉDÉE POMMIER

1er septembre 1868.

Monsieur et confrère,

Tant pis! Cette lettre nous part du cœur, comme votre balle d'hier dans la *Liberté*.

Nous avons lu avec joie ces vers qui retuent cette vieille académie morte : ils sont, d'un beau mépris, de main d'ouvrier-artiste et d'écrivain honnête homme.

Mais comment, poète de la vivante façon dont vous l'êtes, ne tentez-vous pas le théâtre, le théâtre moderne : il attend, il nous semble, une langue comme la vôtre.

Nous sommes à vous de toute la sympathie de nos idées.

E.-J. de Goncourt.

A MADAME ARMAND LEFEBVRE

Auteuil, 15 septembre (1868)

Chère madame,

Ne sachant où écrire à Édouard [1], qui doit être bien en l'air en ce moment, voulez-vous le remercier vivement et chaudement, de notre part, de la jolie pensée et de l'aimable souvenir : les chemises berlinoises et les portoirs de porcelaine blanche. Il nous gâte vraiment, mais peut-être a-t-il raison, car il ne sait pas toute l'estime que nous faisons de son talent, et toute la profonde et chaude amitié que nous avons pour sa personne.

Mes derniers bons jours ont été chez vous, chère madame. Depuis j'ai eu bien des souffrances, des maux, des accidents, et je tâche de ramasser du courage — un peu découragé, il faut bien le dire.

Et là-dessus, veuillez recevoir, chère madame, l'assurance de nos plus affectueux sentiments.

JULES DE GONCOURT.

1. Édouard Lefebvre de Béhaine, son fils.

A PHILIPPE BURTY

23 octobre 1868.

Mon cher ami,

Il *faut* que vous veniez déjeuner ici, un des premiers jours de la semaine prochaine. Je vous dis *déjeuner*, pour que vous voyiez la maison. Un autre *jour*, nous dînerons. A onze heures? à midi, si cela vous est plus commode. Un petit mot la veille par la poste, (timbre de 10 centimes comme pour Paris, mon Dieu!) Vous savez qu'il y a un chemin de fer, qui part, rue Saint-Lazare, toutes heures cinq et trente-cinq. Sans plaisanterie, est-ce que vous ne pourriez pas prendre le chemin de ceinture. A vous, au plus tôt possible. J'attends vos impressions vénitiennes et Saint-Victoriennes.

Votre toujours Japonais,

JULES DE G.

Boulevard Montmorency, à la descente du chemin de fer d'Auteuil.

Nos meilleurs souvenirs à votre femme. Et des baisers sur le front à vos petites momesses.

P-S. On est très bien nourri ici. N'ayez pas peur?

A FLAUBERT

23 octobre 68.

Mon cher ami,

Ah ! vous croyez qu'on finit de s'installer dans une maison. J'ai eu et j'ai encore tous les corps du métier, sauf les maçons, et ça viendra !

Enfin depuis trois ou quatre jours nous retripotons le manuscrit. Au fait, histoire de théâtre dans vos genres. Nous sommes rappelés à Paris sur des *plats d'argent*, par des lettres d'Hostein, oui d'Hostein, qui nous appelle « *ses maîtres* »... vrai ! et qui veut, de confiance, nous mettre en répétition, même sans lire la pièce[1]. Tant de lettres sur lettres, que nous revenons. Eh bien c'était vrai, il reçoit la pièce sans la lire !... nous demande, malgré cela, le manuscrit, au point seulement de la distribution des rôles, des décors. Nous le revoyons, après la connaissance du manuscrit, il paraît refroidi, dois-je vous le dire. Et après l'exposition du *secret* de son théâtre et de son public, fait sur les marches d'une espèce d'autel

1. La Patrie en danger, pièce imprimée dans notre théâtre et qui n'a pas été jouée.

du drame, qui avait pour anges deux des trois mousquetaires en zinc galvanisé, il nous dit qu'il nous reçoit toujours, qu'il s'engage toujours à nous jouer, mais qu'immanquablement la censure mettra son veto à notre pièce, et il nous demande une copie immédiate de la pièce, pour l'envoyer à la commission. — Parenthèse, nous avions trouvé ce blagueur touffu, si idiot, que nous ne désirions plus du tout être joués, mais seulement avoir le *veto* de la censure, pour *gueuler*. — Bon ! nota, nous payons la copie, et nous dormons sur les deux oreilles. Crac ! dans le *Figaro*, Hostein a vendu le Châtelet. Crac ! il vend le Théâtre-Impérial. Ça ne finissait plus... Je n'ai jamais vu vendre tant de théâtres ! Enfin crac ! il fait faillite ! Le plus drôle c'est que j'écris à Hostein, pour ravoir mes deux manuscrits, à Hostein puis à son honorable successeur Fisher... Ils ne me répondent pas et paraissent — pardon — s'en *ficher*.

Quoi vous dire de Paris, je n'en sais rien, et j'ai horreur d'y aller.

A vous de tout cœur et de tout esprit;

JULES DE GONCOURT.

A PHILIPPE BURTY

(Novembre 1868.)

Mon cher Burty,

Merci de votre bon petit mot et de l'idée de nous avoir à déjeuner. Voulez-vous bien, pour cette fois, excuser vos paresseux et insoucieux amis, et leur permettre de n'arriver qu'à une heure chez vous, samedi, si le jour ne vous dérangeait pas.

Notre excuse sera de vous apporter une eau-forte *ratée avec caractère*, et de toute première épreuve

Bien à vous et souvenirs affectueux à tous les vôtres.

JULES DE GONCOURT,

53, boulevard Montmorency.

AU COMTE LEFEBVRE DE BÉHAINE

17 novembre 68, Paris-Auteuil.

Mon cher Ned,

Que de remords, que de promesses à nous-mêmes de t'écrire demain ! et puis *demain* passait si vite que nous ne t'écrivions pas. Tu nous pardonneras, en pensant à tout ce que nous avons eu de tracas, de fatigues, de véritables bouleversements de la vie, à nous transporter nous et nos objets d'art ici, sans compter les ouvriers et tous les corps d'état qu'il a fallu faire passer dans la maison, — cela mêlé à un état de malaise presque permanent. Enfin nous voici à peu près installés. Quelle joie de te recevoir dans ce coin, où on a si souvent pensé à toi, et où on sera si heureux de t'offrir une chambre d'ami ! Nous avons fait des folies d'objets d'art, tu verras cela ! En ce moment, nous travaillons avec une véritable rage à finir notre roman de Rome, notre *Madame Gervaisais*, où bien des choses, croyons-nous, t'intéresseront.

Politiquement et pour ce qui te touche de près, j'ai été bien souvent au moment de t'écrire un mot, et puis tu sais cruellement ce que c'est à l'heure pré-

sente, — le lendemain renversait la veille... Va, en ce moment le temps est *fou*, comme disent les Italiens.

. . . .

Nous sommes en grand froid avec X... Tu conçois qu'une rupture serait bienvenue de notre part. Il vient un âge, où l'on éprouve le besoin de nettoyer sa vie des envieux et des parents qui sont vos ennemis intimes.

Excuse le laconisme de cette lettre, qui est un simple mot de cœur. La réponse que nous y voudrions, serait la nouvelle d'un petit congé, qui nous permettrait de nous serrer encore une fois la main, et de parler un peu, et intimement sur tout ceci, qui est laid, lâche — et malheureusement bien menacé.

Nos plus affectueux souvenirs à ta femme. Nous avons vu, dimanche, tes deux bébés en photographie chez Mme M... Embrasse-les pour nous et crois-nous

Tes vieux et vrais amis,

EDMOND ET JULES.

A FLAUBERT

1er jour de 1869.

Votre bonne petite boîte de ce matin, mon cher ami, a été bien reçue et bien venue, comme notre seule étrenne de cette année — et vous avez été gentil de nous envoyer ce souvenir, qui vous a mis en tiers dans l'assez triste tête-à-tête de notre dîner du jour de l'an. Pour nous, ça ressemble, depuis quelques années, au jour des Morts.

Au reste ce petit mets rare [1] est positivement exquis, et en ce moment, nous en sommes gavés.

Merci encore et ne nous laissez pas trop longtemps dans la *vacherie* générale.

Nous vous la souhaitons bonne et glorieuse.

Notre quatre mains dans les deux vôtres cordialement.

JULES DE GONCOURT.

1. Crème de Sotteville.

A ZOLA

Dimanche, 10 janvier (1869).

Cher monsieur,

Merci et grand merci de votre très aimable demande. Nous y répondons immédiatement par ce morceau de trois chapitres à la suite, dont nous vous laissons absolument libre de donner et de faire ce que vous voudrez. Maintenant pour les indiscrétions, nous vous permettons très volontiers de vous servir des souvenirs qui peuvent vous rester de notre lecture, et des petites notes que je vais vous jeter ici, à bâtons rompus !

Deux ans de travail ; — études à Rome ; — histoire d'une âme, d'une intelligence et d'un cœur de femme dans ce décor ; — l'intérêt d'une étude psychologique relevé par le pittoresque et la grandeur des milieux ; — la Rome antique et la Rome moderne ; — la Via Appia à côté de la villa Borghèse ; — silhouettes et types romains, les deux confesseurs : l'un une figure nouvelle de jésuite, l'autre une figure de Trinitaire ; — les grands spectacles de la Semaine Sainte traversant les pages ; — l'analyse et l'étude détaillée d'une conversion de femme philosophe, arrivée au dernier degré

de l'extatisme[1]; — tout l'intérêt sur une mère et un enfant infirme; — un livre où les auteurs de *Germinie Lacerteux* ont essayé de donner une note nouvelle et inattendue; un livre qui, sous la forme émouvante du

1. Je donne ici un bout de lettre de mon frère, intercalée au milieu de quatre pages de ma mère, adressées à une belle-sœur, mourante de la poitrine à Rome, — un bout de lettre écrit, quinze jours après ses douze ans accomplis.

Ma chère tante,

J'ai été bien content d'apprendre que votre santé s'améliorait. J'espère bien qu'avec le temps elle deviendra tout à fait bonne. C'est ce que je désire ardemment et ce que je vous souhaite en commençant la nouvelle année. Je vois avec plaisir que le *signor* Alphonse se porte à merveille et qu'il profite de ses leçons d'italien. Il paraît qu'à Rome comme à Paris, il fait toujours des conquêtes. Je lui souhaite bien du plaisir, en attendant son retour qui me causera beaucoup de joie, car je n'ai pas oublié les bonnes parties de jeu que nous faisions ensemble.

Quant à moi, ma chère tante, je me dispose à faire ma première communion, que j'offrirai à Dieu pour le rétablissement de votre santé! L'abbé qui nous fait le catéchisme, est un homme instruit, sévère, mais très bon. J'ai bien moins de temps à moi, cette année que l'année dernière, attendu que la sixième est une classe importante. Le latin va assez bien; cependant je n'ai pas eu de très bonnes places. Je suis très bien avec mon professeur d'histoire, qui m'a fait espérer quelque chose au concours. Je me suis acheté pour mon jour de l'an, un superbe livre de messe, que je me réjouis de vous montrer à votre retour.

Adieu, ma chère tante, recevez ainsi qu'Alphonse, avec mes tendres embrassements, mes vœux de bonheur et de santé, et croyez au sincère attachement de votre respectueux neveu et filleul.

J. de Goncourt.

Cette lettre est curieuse par sa destination. Elle est adressée à M[me] de C..., à la tante lettrée et artiste qui nous a donné le goût intelligent du bibelot (voir la *Maison d'un artiste*), à la femme philosophe, dont la conversion au catholicisme, dans le

roman, va entrer dans la bataille religieuse du présent. Encore une fois pour cela, comme pour les extraits, prenez toutes vos libertés.

Nous sommes d'avance vos très reconnaissants,

E. ET J. DE GONCOURT.

milieu de la capitale de la chrétienté, dont l'incomplet développement intellectuel de son sensuel et tendre enfant, et dont enfin, la mort, au moment de l'audience accordée par le souverain pontife, nous ont donné les éléments de notre roman de MADAME GERVAISAIS.

A FLAUBERT

Samedi (janvier 1869).

Mon cher ami, les détails demandés :

Nous avions trouvé S.-B. (Sainte-Beuve) mardi, fatigué, préoccupé. La P. (princesse Mathilde), le mercredi, nous entraînant, après dîner, dans un salon, où nous n'étions que nous trois, s'est épanchée, a éclaté, — le cœur gros, des larmes dans la voix, une colère de cœur terrible, et palpitante et brisée, et l'éloquence indignée de la scène qu'elle avait eue avec lui, et revenant avec des : « Je ne le verrai plus, plus jamais ! » Elle nous secouait par nos boutons d'habit. Elle criait : « Moi qui me suis brouillée pour lui avec l'Impératrice... au *Temps !* nos ennemis personnels !... Et c'est lui qui a écrit à Neftzer, c'est lui !... Ah ! je lui ai dit : Monsieur Sainte-Beuve... tenez, je suis fâchée que vous ne soyez pas mort l'an dernier... au moins j'aurais gardé la mémoire d'un ami ! » Elle étouffe, elle suffoque ; elle bat sa gorge avec le haut de sa robe. « Oh ! j'ai été dure ! » ajoute-t-elle. Superbe, dramatique, *moderne*, ça été une scène admirable

que son récit de ce déchirement et de cette rupture[1].

Voilà, mon vieux,

Bien à vous.

JULES DE GONCOURT.

1. Je dois déclarer, qu'en dépit de cette colère momentanée, la princesse Mathilde a gardé un souvenir très aimant de Sainte-Beuve.

A ZOLA

Dimanche, 17 janvier soir (1869).

Cher monsieur,

Je ne veux pas laisser passer la soirée, sans vous remercier, au nom de nous deux, de ce lancement si sympathique, presque *confusionnant* de notre prochain volume. Si le succès lui arrive, je tiens à vous dire que vous y aurez été pour beaucoup, et que nous vous garderons toujours, pour ce service si bien rendu, une reconnaissance sincère et bien cordiale.

Nous sommes de cœur à vous.

J. DE GONCOURT.

A FLAUBERT

Dimanche (10 février 1869).

Mon cher ami, vous avez dû recevoir notre bouquin provisoire.

. . . .

Comme nouvelles de nos deux personnes, je vous apprendrai que nous avons failli être tués, *tués* tous les deux, dans un fiacre qui nous menait dîner chez la princesse, mercredi dernier, par un cocher ivre, lequel nous a lancés à toute bride contre un camion énorme à la hauteur du quai de Passy. Le choc fut terrible. Nous nous regardâmes, vous savez d'un regard, avec lequel l'on se tâte l'un l'autre. Mon frère avait le visage plein de sang. En brisant, avec sa figure, la vitre du fiacre, il avait été blessé au-dessous de l'œil. Il ne savait pas s'il avait l'œil crevé. Un moment dur ! Nous avons remonté toute la montée de Passy, sacrée montée ! Le pharmacien, — une autre vilaine minute, — on fouillait l'œil. Rien ! pas de verre dedans, pas atteint ! Un vrai miracle ! Rien de coupé par le verre que la paupière supérieure et la paupière inférieure, comme par le plus habile opérateur. Et nous dînons ce soir chez la princesse. C'est vous dire combien la guérison a été rapide. Pour moi je n'ai

reçu que comme un immense coup de bâton sur le front, mais sans aucune suite, ni marque. Seulement mon pauvre diable de frère ressemble aujourd'hui à un dogue qui aurait reçu un horrible pochon sur l'œil. — Ne prenez jamais le fiacre 170.

Bien et bien à vous de cœur,

J. de G.

A FLAUBERT

2 mars (1869).

Mon cher ami,

Vous nous comblez. Merci du souvenir.

Vous êtes le seul homme dans le monde ! — *dans le monde*, vous savez, — qui nous aimiez et nous gâtiez.

La publication de *Mme Gervaisais* a jeté autour de nous, et parmi toutes nos relations, un froid et un silence dont rien ne peut vous donner une idée.....

Nous avons été tombés dans le *Figaro* par D..... qui a déclaré que c'était le plus faible de nos bouquins.

Voilà le commencement. Nous verrons la suite. Mais entre nous, nous nous en f......

Nous sommes bien *patraques*, surtout moi, depuis tous ces temps-ci. Dépêchez-vous de nous revenir, car nous sommes diantrement isolés.

Avez-vous là, ces tempêtes que nous avons chez nous ? Le vent a manqué d'enlever notre maison, cette nuit.

A vous de tout notre cœur.

JULES DE GONCOURT.

A FLAUBERT

Mardi 9 mars (1869)

Mon bon vieux,

Vous me demandez *pourquoi que* nous n'avons pas l'air *rigolo* dans nos lettres ? La réponse est bien simple : c'est que nous ne le sommes pas — rigolo, pour un sou. Edmond est presque toujours souffrant, et moi, je suis très littéralement malade d'une gastralgie qui me fait un supplice de mes digestions et à peu près une insomnie de mes nuits. C'est à ce point que dans ce moment nous sommes *incapables de travail.* Vous comprenez tout à présent.

Puisque vous vous intéressez au bouquin, — il n'y a eu, à peu près, que des attaques bêtes et vraiment trop inférieures, une grande tartine à peu près folle dans le *Constitutionnel,* un flamboyant X... dans l'*Indépendance,* un éreintement de Y... Je vous envoie de Zola un article qui, en dehors de la sympathie, expose au public d'une manière vive, nette, nerveuse, ce que nous avons essayé de faire. Sainte-Beuve, vous savez ses colères contre tout ce qui tente d'être haut. Le livre l'inquiète énormément

pour l'avenir de la littérature, — avenir auquel il nous a dit ne pas croire plus qu'à la postérité, — mais pour un certain *statu quo* classique, qu'ont déjà démoli, nous a-t-il affirmé, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, enfin Gautier et Saint-Victor. Mais vous, vous n'êtes ni Gautier ni Saint-Victor,... vous êtes au delà... vous cherchez le *mouvement dans la couleur*... C'est encore autre chose... Vous cherchez l'*âme des paysages*... C'est trop, c'est trop... la littérature n'est pas faite pour cela... Il faut plaire au public... il faut réussir !

Puis il a terminé par nous reprocher, comme un crime, avec une de ces colères *dindonnes* que vous lui savez, d'avoir faire lire, à Mme Gervaisais, Kant qui n'était pas, de son temps, traduit en français. Ceci nous a semblé venir d'une visite du bon ami Y... Le lendemain nous allions envoyer à Beuve la liste d'une dizaine d'ouvrages de Kant, traduits en français, de 1796 à 1830, avec toutes les herbes de la bibliographie, quand, la lettre écrite, nous avons eu pitié de sa vessie, et avons déchiré la lettre.

. . . .

Dernières nouvelles. Beau trait littéraire. Au dernier thé de la cour, S. M. de toutes les Prusses demandant à l'ambassadeur de France ce qu'il lisait en ce moment, bravement l'ambassadeur répond qu'il lit : « *Mme Gervaisais*. Ça a jeté un froid ! Mme de Valençay, duchesse de Sagan, s'est écriée : « On m'a écrit de Paris que c'était un livre *dangereux*, *immoral* et *antireligieux*. » Le plus héroïque de l'ambassadeur c'est d'avoir laissé échapper le lendemain à déjeuner : « Ah ! on entend vraiment trop d'absurdités dans les augustes assemblées ! »

Pardonnez l'horrible égoïsme de cette lettre, mais c'est une preuve même de notre confiance dans votre bonne amitié.

A vous, toujours.

J. de Goncourt.

A FLAUBERT

Mardi, 16 mars (1869).

Mon cher vieux [1],

. . . .

1° Nous ne connaissons nulle théorie spéciale sur les portraits d'enfants, et ne croyons pas qu'il en existe;

2° Les plus vivants portraits d'enfants sont les portraits d'enfants de Reynolds, desquels on peut dire qu'il a su rendre la chair lactée; il y a encore les portraits de Greuze où il y a l'humidité du regard enfantin. Puis il y a les infantes et les infantes de Vélasquez, les *bambini* de Raphaël, les petits Saint-Jean du Corrège, les enfants ensoleillés de Rubens... Du reste votre question est d'une complexité terrible. Il en

1. Réponse à une lettre de Flaubert au sujet de l'*Éducation sentimentale*, commençant ainsi :

1° Connaissez-vous quelque part une théorie quelconque sur les portraits d'enfants?

2° Quels sont les beaux portraits d'enfants?

Ma situation est celle-ci : un esthétiqueur qui fait le portrait d'un enfant mort, se livre, devant la mère, à un débagoulage artistique indélicat, le tout pour briller.

. . . .

faudrait causer. La petite tartine de votre *débagouleur* peut se faire, mais il serait nécessaire que vous nous donniez un *la* plus détaillé. Je crois que pour cela il vaut mieux l'*inter pocula* ou la fumée de nos trois cigares, — à la fin du mois.

Santé un peu meilleure. On retravaille à des choses douces.

Bien à vous cordialement,

J. DE GONCOURT.

A LA PRINCESSE MATHILDE

4 avril (1869). Dimanche matin.

Princesse,

Votre plafond [1] est admirable et nous voulons, dès ce matin même, vous en dire notre éblouissement et notre reconnaissance. Ce sera la merveille de la petite maison, déjà toute meublée de vos souvenirs.

Giraud vous aura dit *ses* et *nos* émotions tragiques d'hier. Ah ! cette cour d'assises qui vous tient cloué à un banc, de onze heures du matin à huit heures du soir [2] ; cela enfonce décidément Sardou : la nature est plus forte que lui !

Nous vous embrassons tendrement les deux mains, une chacun, et nous sommes chaque jour, vos plus attachés et vos plus reconnaissants,

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

1. Plafond d'un petit boudoir de notre maison d'Auteuil, un plafond peint sur soie jaune, et représentant, en une imitation japonaise, des fleurs et des oiseaux.

2. Affaire Firon, assassinat de la rue Monthabor, où Giraud se trouvait être le président du jury.

A ZOLA

10 avril (1869). Samedi midi.

Cher confrère et ami,

La nouvelle des deux articles de Sainte-Beuve sur *Mme Gervaisais*, lorsque nous vous la donnions, l'autre matin, est maintenant absolument fausse. Un tiers nous a prévenus de la chose, deux heures après notre sortie de chez vous. Nous avons immédiatement écrit, rue du Mont-Parnasse, pour demander une explication nette. Nous recevons, à l'instant, la lettre de Sainte-Beuve, qui nous dit qu'effectivement il est résolu à ne pas faire les articles [1].

1. Incontestablement MADAME GERVAISAIS ne plaisait pas à Sainte-Beuve. Toutefois le critique trouvait que le livre méritait d'être discuté, et dans un rendez-vous qu'il nous faisait donner chez lui, le 22 mars, il était convenu qu'il rendrait compte du livre, nous demandant loyalement de répondre à sa critique, avec la faculté bien entendu de riposter à notre réplique. C'était convenu. A quelques jours de là, la princesse nous félicitant d'avoir un article de Sainte-Beuve, l'un de nous lui répondit : « Princesse, il n'y a pas tant à nous complimenter, M. Sainte-Beuve ne nous a pas laissé ignorer que ce serait un *éreintement!* »
Un étranger qui se trouvait là, allait aussitôt rapporter notre réponse à Sainte-Beuve. Le mot éreintement, dans la

Ainsi plus un mot là-dessus, et si par hasard votre entrefilet était composé, nous vous serions très obligés de le faire immédiatement décomposer.

Bien et bien à vous toujours,

J. DE GONCOURT.

langue familière du journalisme, est synonyme de critique et ne veut rien dire de plus. Mais Sainte-Beuve, je l'ai toujours vu, avoir peur du mot, — du mot qui n'était pas un mot pondéré. « Éreintement, répéta-t-il tout à fait blessé, je fais de la critique, je ne fais pas d'éreintement. » Et abandonnant son article, qui, je crois, était commencé, il nous écrivait une lettre assez alambiquée :

Mais donnons d'abord la lettre de mon frère :

9 avril 1869

Cher maître et ami,

Il nous a été dit hier que vous aviez renoncé à faire dans le *Temps* sur notre roman, les articles que vous nous aviez courtoisement offerts, et dont la sévérité, avec l'invitation de votre part à une réponse, eût été pour nous une marque d'estime. On a ajouté que vous auriez dit à ce propos, que c'était par notre faute, que ces articles ne paraîtraient pas.

Par notre faute! Nous n'y comprenons rien. C'est sur cela, cher maître et ami, que nous venons vous demander une réponse qui nous importe, une explication qui ne nous laisse pas plus longtemps dans une fausse position vis-à-vis de vous et du public.

Nous sommes, dans l'attente d'un petit mot, toujours vos bien dévoués.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Maintenant voici la lettre de Sainte-Beuve.

Chers messieurs,

Il m'a semblé en effet, après toute réflexion, que je m'embarquerais dans une opération difficile et presque impossible. Développer au milieu de beaucoup d'éloges de détail, des objections sur le procédé et l'ensemble et le faire, non seule-

ment sans blesser les auteurs, mais encore en échappant aux commentaires plus ou moins bienveillants et certainement très éveillés de leurs entours.

J'ai été amené à cette réflexion et de moi-même, et aussi, je vous l'avouerai, par un de ces échos qui n'ont rien du tout de grave en soi, mais qui avertissent du péril.

Comme mon intention et l'esprit dans lequel je comptais faire ces articles étaient très nets, et qu'il eussent été les mêmes, il y a six mois qu'aujourd'hui, je supporterais mal qu'il en pût rien être attribué à la variation de température des milieux, comme dit notre ami Taine.

Il n'y a sans doute de la faute de personne en tout ceci, mais le doute une fois éveillé, le plus sûr, pour moi, est de m'abstenir. D'ailleurs, la très incertaine et très faible utilité dont auraient pu être ces articles, est produite déjà, en ce sens que vous les ayant esquissés à l'avance, vous pouvez parfaitement juger, si quelque chose vous en semble juste ou si tout en est vain. Le reste avec les ornements ne serait que pour la galerie.

SAINTE-BEUVE.

A EMILE FORGUES

10 avril 1869.

Cher monsieur et confrère,

De vieilles — bien vieilles — relations amicales nous encouragent à venir vous demander un petit service, dont nous vous avons déjà parlé, il y a un an. Enfoncés en ce moment dans une étude sur notre ami commun Gavarni, et ayant par son fils, tous les documents, papiers, journaux intimes, correspondances, etc., nous voudrions être aussi complets que possible. Comme vous avez été, vous aussi, cher monsieur, l'exécuteur testamentaire d'une grande mémoire [1], vous comprendrez combien nous serions désireux de renseignements, que vous pourriez nous communiquer sur ces années, où nous retrouvons *petit petit*, à chaque page de ses mémoires secrets, et particulièrement des nombreuses lettres que vous avez dû recevoir, et dont nous ne donnerons du reste absolument que ce que vous voudrez.

Voulez-vous nous permettre de vous demander un

1. Lamennais.

rendez-vous, à votre jour, à votre heure, pour causer ensemble?

Nous sommes, jusque-là, vos très parfaitement dévoués.

J. de Goncourt.

A PHILIPPE BURTY

9 juin 1869.

Mon cher Burty,

Mille pardons, mille excuses, mille regrets, mais j'ai été si patraque, si patraque, dans ces temps-ci, qu'il ne faut pas m'en vouloir. Nous partons tous deux, avec Edmond, qui n'est pas très valide non plus, dès demain, pour Royat. J'ai mis de côté vos papiers, vos journaux sur Gavarni, et vous les rendrai à mon retour.

Et vous — comment va la *guenille?* — Allez-vous à Vichy? Y êtes-vous?

On vous serre cordialement les deux mains et de cœur.

J. DE GONCOURT.

A LA PRINCESSE MATHILDE

Juin 1869.

Royat, par Clermont, Grand-Hôtel.

Princesse,

Nous avons bien souvent pensé à vous, depuis que nous sommes ici, dans la patrie des Allobroges et de M. Rouher. Le *jeune* de nous, arrivé assez souffrant, a été obligé de s'arrêter à Clermont et d'y passer une mauvaise nuit, en un de ces hôtels sales et sauvages, dont l'Auvergne a le privilège. De là, nous sommes venus nous installer à Royat, dans un hôtel presque confortable, à peu près tranquille, et d'où nous avons la vue et la respiration d'un des plus beaux sites du pays. Nous avons eu la chance d'y rencontrer un médecin des eaux, nous connaissant de nom, et on ne peut plus attentionné pour son malade, un de ces médecins, revivifiant et remontant le moral des gens avec de bonnes paroles et l'espérance de cette *gueuse* de santé.

Du reste, aucune distraction. Des bancs en pierre avec des chaînes de fer et une chaise en paille; il me semble que je me baigne à Mazas. Pas de casino, pas

de musique, enfin rien : le traitement dans la rigueur de sa sévérité. Des verres d'eau et des verres d'eau, puis des promenades par des chemins de chèvres, sous des châtaigniers où vous accompagnent des eaux chantantes et courantes dans de petits canaux, et des moulins et de petites cataractes aux écumes argentines, et des gorges étranglées par des rocs humides et moussus, tapissés de toiles d'araignées où le soleil s'accroche et brille en gouttes, — et des cavernes, des lavoirs à escaliers enfoncés, d'où l'on croirait voir descendre une *Cerverole* d'Hébert, et d'où ne descend qu'une Auvergnate.

Quelquefois, assis dans du blé, à l'ombre d'un grand noyer, nous voyons passer les lents indigènes descendant de la montagne, ou nous écoutons la douce et triste cantilène mélancolique d'un paysan, qui va sous le soleil et la poussière de la route, berçant à cette musique, une petite fille jaune et malade, qu'il porte assise sur son bras.

Le monde de notre hôtel est un monde de tous les pays. Il vient de Paris, de Lyon, d'Odessa, de Constantinople. Il y a de jeunes Grecs anémiques, de vieilles filles anglaises ridicules, persécutant mon médecin — homme marié — pour les ausculter à fond; une femme d'Odessa, qui a des yeux comme des yatagans et le teint de la couleur d'un cigare. Au milieu de ces excentriques et de ces exotiques, un général commandant à Lyon, et qui, s'appelant *Bataille*, la demande dans ce moment-ci, très aimable général du reste; enfin un vieux débris du Jockey-Club, un baron de Fitz-James, un charmant grognard de la caserne et de l'amour...

Voilà donc notre vie, notre monde, nos distractions

ici. Ayez donc, princesse, pitié de nous; mettez-vous à ce pupitre, d'où partent des lettres qui nous consolent de ne plus vous voir; rendez-nous, avec votre plume, un peu d'un de vos *mercredis* [1]. Parlez-nous beaucoup de vous, de votre santé, de votre ferme de Saint-Gratien, des événements de la semaine dernière, et si c'est enfin fini?

Ah! c'est à Royat, princesse, qu'on regrette « l'amitié voluptueuse [2] ».

Nous embrassons respectueusement et affectueusement les deux mains de Votre Altesse.

JULES DE GONCOURT.

1. Ces dîners d'hommes de lettres, dont je suis à cette heure le dernier survivant.

2. C'est ainsi que Théophile Gautier avait si joliment baptisé l'amitié de la princesse pour ses amis, au nombre desquels je m'honore d'être. Le socialisme césarien de l'Empire, l'hostilité de son gouvernement contre nous, lors de notre poursuite en police correctionnelle, lors d'un procès au sujet de la revendication de notre nom, lors de la représentation d'HENRIETTE MARÉCHAL, nous ont toujours défendu, à mon frère et à moi, de devenir des impérialistes, mais la franche, et tendre, et délicate amitié de la femme, qui se trouvait par hasard être une princesse, a fait de nous des *Mathildistes*, des Mathildistes affectueux et dévoués.

A PHILIPPE BURTY

Mercredi, 23 juin 1869, Royat, Grand-Hôtel.

Mon cher ami,

Il est très vrai que nous sommes à Royat. Plût à Dieu que ce fût pour faire de l'eau-forte et admirer le pain de sucre du Puy-de-Dôme; mais nous étions tous les deux, ces temps-ci, au bout du rouleau de notre santé, moi surtout. Je suis arrivé ici très souffrant, je puis dire, très malade, car j'ai été pris en chemin de fer d'une crise de foie qui m'a arrêté à Clermont. Aussitôt que j'ai été un peu remis de cette cruelle secousse, dont j'avais perdu l'habitude depuis un an, je me suis mis au très vigoureux traitement d'ici : bains minéraux et ferrugineux, eau minérale en verres d'eau à une source et en bouteille à table d'hôte, douches chaudes, et aujourd'hui je passe aux douches froides.

Un vrai trou que Royat, très pittoresque et sans la moindre distraction, sans chalet Callou, sans une heure qu'on puisse passer à autre chose, qu'à se promener dans des sentiers de chèvres et à travers la misère du village auvergnat. A notre hôtel, un monde compact

et attristant de scrofuleux, de douloureux, de névrosifiés, et tout au bout de la salle, une mère qui vient de perdre son fils unique de seize ans, et qui est une tête d'expression de la douleur, une Niobé moderne, — d'un style que jamais art n'a jamais exprimé. Nous nous sommes accrochés à un très aimable général qui raconte de la guerre *vraie* et *vue* [1]. Mon Dieu ! que c'est donc beau et inédit ! Quel champ pour un romancier, se donnant l'émotion du coup de fusil et prenant ses notes au feu. Ajoutez à cela un lot d'hystériques bourgeoises qui ont passé l'âge ; un bourgeois aigri, un Prudhomme venimeux et vénéneux, un Grec anémique avec un nom en *poulos*, et qui semble un photographe venant du mont Athos, enfin deux Anglaises aux deux maris effarés, idiotisés par sept ans de voyage, et qui traînent à leur remorque un amiral anglais, invisible et frappé d'hémiplégie.

Voilà la carte de la table d'hôte.

Si vous aviez quelque pitié de deux pauvres exilés en plein pays de sauvages, vous viendriez passer une journée ici. Nous ferions une promenade avec déjeuner et dîner assez bons.

Je crois à ces eaux qui paraissent me faire du bien, et où j'ai rencontré un fort aimable médecin.

Cordialement à vous.

J. DE GONCOURT.

1. Le général Bataille, déjà cité dans la lettre précédente, et qui nous avait promis de nous attacher à son état-major, en cas d'une guerre avec l'Allemagne, que nous sentions prochaine.

A LA PRINCESSE MATHILDE

Royat, dimanche 4 juillet 1869.

Princesse,

Vous ne pouvez vous imaginer quel plaisir nous avons à vous écrire ces seuls mots : faites mettre nos deux couverts à la table de Saint-Gratien, mercredi.

Nous avons fait ici un séjour d'ennui mortel, et l'idée de vous revoir, princesse, et de passer quelques heures avec vous, est une des joies de notre retour.

Nous baisons, jusque-là, affectueusement les deux mains de Votre Altesse.

J. de Goncourt.

A LA PRINCESSE MATHILDE

Trouville, 7 octobre (1869) [1], rue de la Cavée, 51

Princesse,

Oublier Saint-Gratien ! Non, vous ne le croyez pas Nous voulions seulement vous annoncer que, grâce au traitement du docteur le Helloco, nous n'étions plus maussades, ni quinteux, ni chagrins, ni noirs, que nous étions redevenus d'aimables meubles de société et de salon. Cela, malheureusement, n'en est pas encore là. Le *vieux* prétend bien que je n'ai plus mal à l'estomac, que j'engraisse et que j'ai bonne mine; peut-être a-t-il raison, quoique je disputaille fraternellement avec lui là-dessus. Je dors, mais toujours ce diable de bruit ! Où donc est le silence sur la terre? Il faut vous dire, qu'ici grouille une marmaille, plus bruyante et plus criarde que n'importe où. Berthelot, surnommé par moi, le *bon Dieu* en chambre, prouverait que cela est produit par le phosphore, venant du poisson que mangent leurs papas et leurs mamans. Figurez-vous, par là-dessus, que Trouville est l'*Isle son-*

1. Mon frère mourait le 20 juin de l'année suivante, et c'est peut-être sa dernière lettre.

nante de Rabelais, que ses catholiques cloches y sonnent plus qu'à Rome, — et de gredines de petites cloches en bronze aigre, qui égratignent le tympan.

Du reste, nous ne sommes pas mal installés; nous avons une jolie maison, une batterie de cuisine à faire cuire tout le poisson de la mer (qui par parenthèse manque assez volontiers dans notre original port de mer). Enfin nous sommes maîtres d'un petit jardin, où nous avons récolté une poire, et où pendent aux treilles, des raisins couleur du teint de Coppée, avant, avant le traitement de Saint-Gratien.

Et vous, princesse, vous me semblez un peu tourner vers la mélancolie : « Vous qui avez un si bon estomac! » — vous dirait Dumas fils. Le ménage Benedetti est-il toujours sous l'heureuse influence des eaux de Wiesbaden? Flaubert paraît-il décidément, ce mois-ci? Et l'aquarelle, qu'en faites-vous?

Enfin, que se dit-il, que se fait-il, que se projette-t-il autour de vous? Ayez pitié de deux exilés chez les Normands, qui ne peuvent avoir de nouvelles que par vous, de ce qu'ils aiment et de ce qui les intéresse. Et croyez, princesse, que nos pensées et nos souvenirs vont bien souvent d'ici chez vous.

Nous embrassons bien affectueusement vos deux mains.

JULES DE GONCOURT.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

SCEAUX. IMP. CHARAIRE ET FILS.



LETTRES

DE

JULES DE GONCOURT

FAC-SIMILE DE LETTRE

PORTRAIT D'APRÈS UN ÉMAIL DE CLAUDIUS POPELIN

Gravé à l'eau-forte par E. ABOT

DEUXIÈME MILLE

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

13, RUE DE GRENELLE, 13

1885

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.

